ŒUVRES DE PAUL FÉVAL

LE PRINCE CORIOLANI

LIBRAIRIE OLLENDORFF.

PQ
2244
.F2
P75
1900
SMRS

LE PRINCE CORIOLANI

ŒUVRES DE PAUL FÉVAL

SOIGNEUSEMENT REVUES ET CORRIGÉES

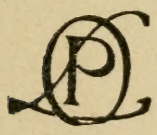
NOUVELLE COLLECTION OLLENDORFF (IN-8° ÉCU)

Les Merveilles du Mont-Saint-Michel.
Les Etapes d'une conversion (Ire série). *La Mort d'un père.*
Pierre Blot (IIe série des *Etapes*).
La Première Communion, 3e récit de Jean (IIIe série des *Etapes*).
Le Coup de grâce, dernière étape.
Jésuites!
Pas de divorce!
La Fée des Grèves.
L'Homme de Fer (suite de *la Fée des Grèves*).
Châteaupauvre, voyage au dernier pays breton.
Le dernier Chevalier.
Frère Tranquille.
La fête du Roi Salomon (suite du précédent).
La Fille du Juif-Errant.
Le Château de Velours.
La Louve.
Valentine de Rohan (suite de *la Louve*).
L'Oncle Louis, 2 vol.
Le Loup Blanc.
Le Mendiant noir.
Le Poisson d'Or.
Le Régiment des Géants.
Les Fanfarons du Roi.
Le Chevalier Ténèbre.
Les Couteaux d'or.
Les Errants de Nuit.
Fontaine-aux-Perles.
Les Parvenus.
La Reine des Epées.
Les Compagnons du Silence.
Le Prince Coriolani (suite du précédent).
Une Histoire de Revenants.
Roger Bontemps.
La Chasse au Roi.
La Cavalière (suite de *la Chasse au Roi*).
Le Capitaine Simon. — La Fille de l'Emigré, 1 vol.
Le Chevalier de Kéramour.
Les Libérateurs de l'Irlande, 2 vol.
L'Homme du Gaz.
Corbeilles d'Histoire.
Chouans et Bleus.
La Belle-Etoile.
La première Aventure de Corentin Quimper.
Contes de Bretagne.
Romans enfantins.
Veillées de la Famille.
Rollan Pied-de-Fer.
Le Maçon de Notre-Dame.

PAUL FÉVAL

LE
Prince Coriolani

SEULE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

Société d'Éditions Littéraires et Artistiques

LIBRAIRIE OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

Tous droits réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leprincecoriolan00fv

LE PRINCE CORIOLANI

PREMIÈRE PARTIE

LE PALAIS DORIA

I

LE COLONEL SAN SEVERO

Il y avait du monde partout au palais Doria cette nuit : dans les salons et dans les galeries, sur les terrasses embaumées de fleurs, sous les bosquets, au fond des grottes où régnait un suave demi-jour. La cour était là au complet, brillants seigneurs et belles dames. Vous y eussiez entendu parler tous les dialectes de l'Italie : la grave langue de Rome, le pur florentin, le piémontais déjà tudesque et le vénitien qui a pris des mots à tous les idiomes de la terre. Il y avait des costumes et des masques, bien qu'on ne fût point en carnaval. La fête était splendide.

La première personne que nous y rencontrons n'était pas une princesse, mais une simple gentlewoman : Pénélope Brown (de Cheapside) au bras de son colossal chevalier, le colonel San Severo de la garde royale.

Voici comment l'épouse austère de Peter-Paulus, la fille de Marjoram et Watergruel, se trouvait ici en pareille compagnie :

Après le dîner, Pénélope avait appris par le groom Jack, que son mari était parti incognito pour braver dans la nuit de Naples le danger des aventures. Elle jeta les hauts cris et au plus fort de sa colère, un domestique de l'hôtel fit entrer un militaire de six pieds de haut, portant le riche costume de la garde royale. Pénélope prit cet air effarouché de l'Anglaise qui connaît ses *caonveniences* et demanda; Qué vôlé-vos?

Car elle parlait français à tout le monde pour *perfécheuner* son *languédge*. Le colonel ne comprenait ni l'anglais, ni le français. Il salua milady et

prenant sa main il lui fit une double croix sous la paume. Pénélope, indignée, s'écria en prenant sa suivante à témoin :

— *Shocking, very schocking indeed !*

— Ce sont les habitudes du pays, répartit Mel. Un beau brin d'homme !

— Ah ! dit le colonel en italien, est-ce qu'il y a quiproquo? Je croyais que vous connaissiez l'affaire, mais du moment que je vous gêne...

Il chercha des yeux autour de la chambre et vit un écrin sur la table de nuit. Il le montra du doigt.

— Diamant?... dit-il.

— Je comprené bienne, répliqua Pénélope.

— L'avez-vous? demanda le colonel.

— Yes, yes, fit milady, pôr aller lé soar au bal !

— Justement ! s'écria le colonel; au bal !

— Et milord y est? demanda Pénélope.

— Le *pendjaub* ! fit San Severo; diamant... bal... ce soir !

— Jé compréné bienne. Je vôlé seurprender M. Brown et vendger moâ !

— M. Brown ! s'écria San Severo; c'est cela !

Ils ne savaient absolument pas ce qu'ils avaient dit l'un ni l'autre, mais chacun d'eux avait son idée fixe. San Severo, qui était, comme le lecteur le sait déjà le terrible capitaine Luca Tristany, ayant appris qu'un Anglais nommé Brown était arrivé par le *Pausilippe*, venait s'aboucher pour la fameuse affaire du *pendjaub*. Pénélope comprenait vaguement qu'on qu'on voulait la conduire à un bal où Peter-Paulus était déjà sans elle.

— Milord, dit-elle, mister Brown été a une traitor !

— C'est cela ! s'écria Luca Tristany, M. Brown... pour traiter !

On était d'accord. Mel ouvrit les malles pour atteindre cette prestigieuse toilette que nous avons déjà décrite, et le colonel passa dans la chambre de Peter-Paulus où il mit dans sa poche divers petits objets qui traînaient sur les meubles. Ce n'était pas pourtant un homme minutieux; mais il y a de vieilles habitudes.

La toilette de Pénélope fut faite vivement. Le mariage de ces vives couleurs rose, bleu, orange, amarante, eut lieu selon les règles les plus sévères du goût de Cheapside. Quand on alla chercher le colonel et qu'il vit cette longue femme vêtue en arc-en-ciel, il offrit son bras. Un équipage stationnait à la porte. Pendant la route, le colonel tâta un peu les poches de sa compagne, pour voir s'il sentirait l'écrin du *pendjaub :* le brave géant n'en voulait qu'au *pendjaub.*

Pénélope n'eut qu'une occupation au palais Doria : chercher Peter-Paulus, afin de le *piounir.* Elle ne réussit point, car nous savons si le malheureux *seudjet* anglais était sur un lit de roses ! Quant au colonel, qui était là pour le diamant, le baragouin de Pénélope ne tarda pas à l'exaspérer. Il l'avait traînée de salon en salon, disant à tout le monde qu'elle était la femme du plus riche joaillier de Londres, mais tous ses efforts pour obtenir le moindre renseignement sur le fameux *pendjaub* étaient restés absolument infructueux. Pénélope, au bout d'une heure, pesait cent livres à son bras.

Vers minuit, elle put voir un certain mouvement insolite dans les

salons et dans les jardins. Son colonel fut accosté successivement par plusieurs personnes qui lui glissèrent quelques mots à l'oreille. A dater de ce moment, il devint encore plus taciturne et plus froid. Il aborda brusquement un cavalier et lui fit tout bas une question. Le cavalier dit en anglais à Pénélope :

— Le seigneur colonel désire savoir si vous avez le diamant sur vous.

— Oh ! s'écria en français la fille de Majoram, il été bienne doux dé entender, si loin de le Anguelterre le languèdge de le pays natal !

— Qu'a-t-elle répondu? demanda San Severo.

— Rien, fit le cavalier inconnu.

Le colonel fronça ses gros sourcils et prononça durement :

— Dites-lui de répondre sur le champ !

— Le seigneur colonel prie milady de répondre, dit le cavalier; est-ce milady qui a le diamant?

— Quel diamant? demanda Pénélope.

Le cavalier ayant traduit ceci, le colonel lâcha le bras de milady, la fit asseoir sous une tonnelle et dit :

— Bonsoir !

Après quoi, il disparut avec son compagnon. A peine avait-il tourné l'angle de la charmille, laissant Pénélope désolée, qu'elle vit revenir à elle le cavalier inconnu. Celui-ci s'assit auprès d'elle.

— Ne me répondez pas, dit-il en anglais, et prêtez bien attention à mes paroles; si c'est votre mari qui a le diamant, qu'il se garde de le montrer. Repartez pour Marseille cette nuit même, si cela vous est possible. Il y va de la vie !

Le cavalier se leva et s'esquiva. Pénélope était pétrifiée. Une voix se fit entendre derrière elle dans l'intérieur du massif.

—Parlons italien le moins possible, disait cette voix en français, on nous surveille. Le prince royal et le roi sont ensorcelés.

Pénélope était fille d'Ève. Sa curiosité l'emporta sur sa crainte. Elle écarta quelques branches de jasmin qui fermaient le fond du berceau, et glissa un regard à l'intérieur du massif. Il y avait là six dominos noirs, six masques à barbes. Impossible de voir leurs visages. A leurs voix, seulement, Pénélope devina que c'étaient des jeunes gens.

— S'il ne vient pas... disait l'un d'eux exprimant une crainte.

— Il viendra ! interrompit-on.

— Alors, s'écria l'un de ceux qui n'avaient pas encore parlé, il est à nous !

— Si tu as du courage, marquis, ! lui fut-il répondu.

— Le marquis étendit la main.

— Je jure, prononça-t-il avec toute l'énergie de la haine italienne, que si cela dépend de moi, cet homme ne sortira d'ici que déshonoré ou mort !

— Quand même il faudrait donner ton honneur ou ta vie? dit-on encore.

Celui qu'on avait entendu appeler marquis se dressa de son haut d'abord, puis il baissa la tête en répétant d'une voix sourde, mais ferme :

— Quand même !

II

A TRAVERS LA FÊTE

Pénélope tremblait de tous ses membres, mais ces terreurs la consolaient un peu de son abandon. Elle n'avait encore vu personne qui ressemblât à Peter-Paulus. Quand les dominos du massif s'éloignèrent portant ailleurs leur sombre conjuration, elle atteignit son carnet et inscrivit quelques remarques judicieuses, fruit de ses récentes observations.

« *Naples* : (suite) grande taille des colonels. Ils viennent chercher les dames étrangères dans les hôtels pour les conduire au bal. — Un peu fous, parlant sans cesse du diamant. — Toilettes choquantes, toutes les femmes laides. — Pas assez de rhum dans les sorbets.

Pénélope avait dans le cristallin je ne sais quel mal anglais qui l'empêchait de voir les femmes jolies; et pourtant elle resta tout à coup bouche béante à contempler une jeune fille qui passait, portant une robe de mousseline blanche, avec une guirlande de liserons bleus. Elle avait aussi dans les cheveux quelques-unes de ces douces fleurs des nuits, et c'était toute sa parure. Elle était si belle ainsi, cette jeune fille que Pénélope ferma ses tablettes.

La main de la jeune fille s'appuyait sur le bras d'un cavalier de grande mine, qui était beau comme elle était belle. Il y avait un air de famille entre eux. Pendant que Pénélope regardait, jalouse de cette perle de beauté, le couple tourna le berceau et s'enfonça dans ce même massif où naguère les dominos mystérieux causaient tout bas.

— Angélia, dit le cavalier qui porta doucement la main de la jeune fille à ses lèvres, je suis ton frère, mais je suis aussi ton protecteur, laisse-moi te parler comme te parlerait notre noble père, si Dieu ne lui avait pas donné place au paradis.

— Loredano, mon bon frère bien-aimé, répondit Angélia, je t'écoute comme si tu étais Giacomo Doria, notre vénéré père.

Ils s'assirent sur un banc de gazon. Lorédan se recueillit avant de reprendre la parole.

— Ma sœur, dit-il, tu es la plus belle, tu es la plus riche, tu es la plus noble parmi les jeunes filles de la cour. Tu es aussi la meilleure et j'ai longtemps cherché l'homme qui pourrait être ton égal. Je ne l'ai pas trouvé.

— Ceci est de l'orgueil, frère chéri.

— C'est la vérité, ma sœur... Te souvient-il de ces belles comédies espagnoles que nous lisions ensemble? Les journées héroïques de Lope et

de Michel Cervantes? Notre grand'mère était une Medina-Celi, et il y a du sang de Castille dans nos veines.

— Pourquoi me dis-tu cela, frère?

— Parce que... mais tu étais émue comme moi au contact de cette cette fière poésie, t'en souviens-tu?

— Je m'en souviens.

— L'âme de tout cela, c'est l'honneur, l'honneur ombrageux et armé, l'honneur qui se garde par l'épée.

Angélia était pâle.

— Mais pourquoi me parles-tu de cela? répéta-t-elle en baissant involontairement la voix.

Lorédan poursuivit.

— Cette épée qui veille sur le miroir de famille, afin qu'aucun souffle ne le ternisse, as-tu remarqué, Angélia, dans les comédies de Vega et de Cervantes, cette épée est toujours dans la main du frère?

La jeune fille ne répondit point.

— Angélia, reprit Lorédan dont la voix se fit plus lente et plus grave, ne m'interroge pas, car je ne saurais point encore m'expliquer, mais crois-moi, mon cœur me le dit, il y a une menace suspendue au-dessus de la maison de Doria ! Et je n'ai jamais mesuré si bien qu'aujourd'hui la responsabilité que mon titre de chef de famille fait peser sur moi.

Dans les jardins, des voix se firent entendre :

— La comtesse ! disaient-elles; Son Altesse Royale cherche la comtesse Doria !

Angelia fit un mouvement pour répondre à cet appel. Lorédan la retint.

— Désires-tu vraiment être sa femme? demanda-t-il si bas que sa sœur eut peine à l'entendre.

Une nuance d'incarnat vint aux joues d'Angelia, tandis qu'elle répondait :

— Je le désire.

Lorédan abandonna sa main, et ses sourcils se froncèrent. En ce moment, il eût été curieux d'observer ces deux visages si parfaits dans leur diverse beauté. Le courroux de Lorédan était triste et comme paternel. Les yeux d'Angelia venaient de se relever, exprimant une fierté inattendue et toute prête à la révolte. C'était une douce jeune fille; chacun disait que son nom peignait son âme. Jusqu'alors elle n'avait jamais résisté à l'autorité de son frère.

Elle continua de sa douce voix qui ne tremblait pas :

— Si vous aviez quelque chose à me dire contre lui, mon frère, je refuserais de l'entendre !

— Est-ce toi qui parles ainsi, ma sœur ! balbutia le Doria.

— C'est moi, mon frère, c'est la princesse Coriolani !

Lorédan baissa vivement les yeux pour cacher la flamme qu'il sentait s'allumer dans ses prunelles.

— Vous n'êtes pas encore princesse Coriolani, Angélia ! dit-il.

— Celui qui m'empêcherait de l'être, prononça distinctement la jeune fille, se déclarerait mon plus mortel ennemi !

Doria la regardait.

— Vous a-t-il donc jeté un sort? reprit-il d'un ton où la colère mettait quelque chose de provoquant.

Dans les sentiers voisins on riait et l'on causait. De tous côtés venait le joyeux bruit de la fête. Vis-à-vis du banc de gazon qui restait caché derrière les lauriers, deux allées se croisaient, formant un rond-point au centre duquel était la Vénus de Médicis. Un domino, dont la marche pesante annonçait un grand âge, s'arrêta au pied de la statue. Angélia et Lorédan reconnurent Massimo Dolci, le banquier de la cour, qui déchira une page de ses tablettes, où il avait tracé quelques mots à la hâte. Il frappa dans ses mains, un homme masqué parut au détour de l'allée, et reçut de ses mains le papier. Le vieillard dit :

— Il faut qu'ils aient cela tout de suite. Allez, je les attends ici !

Presque aussitôt après, Massimo Dolci fut entouré de trois personnages parmi lesquels était le colonel San Severo. Lorédan nomma les deux autres : Andrea Visconti-Armellino, intendant second de la police royale et le cavalier Hercule Pisani

— Il ne manque là que Johann Spurzheim, directeur de la police, dit-il avec amertume; nous verrions réunis tous les amis du prince Coriolani !

Massimo Dolci et ses trois compagnons s'entretinrent un instant à voix basse. Ce qu'ils disaient on ne pouvait l'entendre.

— Tout a été prévu, dit cependant Armellino, en réponse à une question du vieux banquier; c'est Johann Spurzheim lui-même qui interrogera Felice.

Lorédan sourit en entendant prononcer le nom du directeur de la police royale. Massimo Dolci s'éloigna, appuyé au bras du cavalier Hercule Pisani.

C'était une belle tête de financier, ce vieux Dolci. Sa fortune immense s'était faite, selon la croyance commune, en Angleterre, et par un louable sentiment patriotique, il en avait voulu faire profiter son pays natal. Depuis trois mois, chaque fois qu'il y avait une crise on parlait volontiers de lui pour diriger les finances de l'État. Hercule Pisani, son compagnon, homme de grandes relations et de belle compagnie, était un Vénitien, et tenait une position considérable à la cour, soutenu qu'il était par le prince Coriolani, par Massimo et par Johann Spurzheim. On avait parlé de lui récemment pour être secrétaire d'État aux relations extérieures. Armellino-Visconti, l'intendant second, jeune encore, plus élégant s'il est possible, et plus insinuant surtout que le cavalier Pisani, occupait une situation d'autant plus importante, que son supérieur immédiat, le seigneur Spurzheim, chancelait entre la vie et la mort. Quant au colonel San Severo, son chemin ne se faisait pas tout seul. L'intelligence ne brillait point par excès dans cette tête d'Alcide.

Lorédan Doria garda un instant ce sourire triste qui était autour de ses lèvres.

— Il faut que le prince royal et Sa Majesté soient ensorcelés ! murmura-t-il enfin; voilà quatre aventuriers qui sont les maîtres de Naples !

— Je ne les connais ni ne les défends répliqua Angélia, je défends Fulvio Coriolani parce que je le connais.

— Vous le connaissez !... répéta Lorédan.

Mais il retint la parole irritée qui était sur ses lèvres et reprit d'un ton plus tendre :

— Pauvre enfant chérie, je n'ai point de rancune contre toi. Moi-même n'ai-je pas été son ami?

— Pourquoi ne l'êtes-vous plus, mon frère? demanda Angélia.

— Parce que tu le veux pour époux répondit le Doria sans hésiter.

Puis il poursuivit, expliquant sa pensée d'un ton affectueux et noble :

— Ma sœur, nous avions la richesse, nous avions la puissance, mais Dieu qui ne donne jamais tout à la fois, avait fait le vide autour de nous. Notre père était mort, notre sainte mère l'avait précédé dans la tombe. Sais-tu combien de fois, jeune homme que j'étais, je me suis assis auprès de ton berceau pour regarder, les larmes aux yeux, ton souriant sommeil? Je te le dis, Angélia, je t'ai aimée au-dessus de tout ici-bas; au-dessus même de la jeune fille si chère et si malheureuse que je nommai un jour ma fiancée.

Une larme furtive vint aux yeux d'Angélia. Elle attira jusqu'à ses lèvres la main de son frère et la baisa silencieusement. Lorédan se pencha au-dessus de son front qu'il effleura.

— Non, s'écria-t-il, sur ma foi de chrétien, ce ne fut point jalousie. Les pères sont jaloux parfois de leurs filles, et je suis ton père, enfant chérie, mais ce n'est pas cela, j'ai eu pour toi la clairvoyance qui m'aurait manqué pour moi-même : j'ai regardé en face cet homme à qui j'avais donné mon amitié les yeux bandés. J'ai vu je ne sais quel nuage sur son présent : j'ai frémi; j'ai porté mes investigations sur son passé... Ici, de tous côtés la nuit !

— Je réponds de son passé, mon frère, prononça tout bas Angélia :

— Tu es femme, tu es jeune.

— Le roi est un vieillard ! Le prince royal est un homme !

Lorédan passa le revers de sa main sur son front.

— T'appuierais-tu donc sur l'autorité de nos princes pour me résister, ma sœur? murmura-t-il.

— Je m'appuierai sur vous, mon frère. Je m'adresserai à votre cœur.

— Et si je te disais : Je ne veux pas !

Angélia était en proie à une agitation extraordinaire. Lorédan sentit qu'elle se serrait contre lui, comme si une angoisse lui eût traversé le cœur. Il vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes. Elle dit :

— Je mourrai jeune.

Elle dit cela comme avait fait la fillette de Sicile, la petite Céleste, la sœur de l'écolier Julien.

Lorédan resta stupéfait à la regarder. Elle se leva. Il n'essaya point de la retenir. Elle disparut, à travers les arbustes, et tout au fond du massif, un rire étouffé se fit entendre. Une autre robe blanche courait derrière les orangers.

— C'est ce démon de Nina ! murmura Lorédan, qui se laissa retomber sur le banc de gazon.

— Comte, dit une voix près de lui, je suis content de vous trouver seul.

Le nouveau venu était un des dominos que nous avons vu tenir ce mystérieux conseil derrière le berceau où Pénélope Brown se reposait. C'était le domino à qui ses compagnons avaient donné le titre de marquis : celui-là même qui avait juré qu'au prix de son propre honneur ou de sa propre vie, il déshonorerait un homme cette nuit ou le tuerait. Lorédan se retourna vers lui et lui dit :

— Que veux-tu, cousin Malatesta?

— Je veux te demander deux choses, cousin Doria : D'abord, as-tu plaidé ma cause auprès d'Angélia ta sœur?

— Je l'ai plaidée.

— Et le résultat?

— Angélia ne sera jamais ta femme.

Malatesta eut un sourire à la fois orgueilleux et haineux.

— Passons donc à ma seconde question, dit-il; le roi est maître partout; mais tu es maître chez toi. Te déplairait-il qu'on fît au nom du roi, cette nuit, une arrestation dans ton palais?

— C'est selon, répliqua Lorédan; si c'est pour le propre service du roi, je consens, sous condition, si c'est une affaire ministérielle, je refuse.

— C'est pour le propre service du roi : ta condition?

— Que la personne menacée ne soit pas mon ami...

— C'est ton ennemi !

— J'allais ajouter, cousin Malatesta, ni mon ennemi.

— Quand tu sauras son nom...

— Je le devine. Tu n'auras pas ma sœur, marquis Malatesta. Nous autres Doria, nous n'aimons point ceux qui combattent ainsi.

— J'ai combattu Fulvio Coriolani avec l'épée ! dit le Malatesta en se redressant.

— Bien cela ! et tu as été vaincu. Peut-être aurai-je le même sort; si Fulvio Coriolani est attaqué sous mon toit, je le défendrai avec l'épée !

III

LA GROTTE D'ENDYMION

Tout ce qu'on peut reprocher à ces merveilles de l'opulence italienne, c'est une couleur mythologique trop uniforme. Il y avait à mi-côte, non loin du belvédère, éclairé de mille feux colorés comme des pierres précieuses, une grotte dont l'ouverture, formée de grandes roches arrachées aux flancs du Pausilippe, promettait la solitude et la fraîcheur. Deux jeunes filles étaient là, toutes seules, et toutes deux si belles qu'un maître du pinceau se fût inspiré à leur vue. Le contraste, ce mystérieux enchanteur, les faisait valoir l'une par l'autre, et ajoutait au charme de chacune. L'une était grande, noble, généreuse de race et de sang; l'autre, petite et robuste dans sa souplesse comme la panthère africaine, prenait son charme dans je ne sais quelle hardiesse bizarre de dessin et de contours. Il y avait en elle de l'Espagnole un peu, mais l'or bruni de cette carnation allait plus loin que l'Espagne. Ceux-là seulement qui ont visité les gourbis arabes ou soulevé la toile bariolée de la tente des gitanes, auraient su dire à quelle race appartenait celle-là.

La grande, la noble était Angélia Doria. L'autre était Nina que Lorédan appelait un démon.

Sous ce nom, nous ne la connaissons pas encore; mais elle avait beaucoup d'autres noms. Nous l'avons vue, à bord du *Pausilippe*, jouant le rôle de dame de compagnie auprès de cette mystérieuse inconnue, *la comtesse* : là elle s'appelait Paola. Nous l'avons revue, dans la Strada di Porto, sous le costume d'une marchande d'oranges. Nous l'avons retrouvée rue de Mantoue, en face de la maison des Folquieri, déguisée qu'elle était en *ragazzo*, pour éteindre les réverbères au nez et à la barbe du malheureux conscrit du régiment Buffalo.

Et, je ne sais à quelle occasion, nous avons entendu le chevalier d'Athol, dont les exploits ont occupé tant de pages dans ce récit, l'appeler Fiamma. Mais comment croire que le génie familier du bandit Porporato, Fiamma, eût ses entrées dans le palais des Doria-Doria?...

De l'endroit où étaient les deux jeunes filles, on ne voyait point le dehors. Il n'y faisait pas nuit, pourtant, parce que la clarté des jardins où brûlaient des myriades de bougies, se répercutait le long des parois et faisait au fond de la grotte une sorte de clair-obscur. Ce demi-jour laissait voir la statue couchée d'Endymion.

Angélia et Nina étaient assises sur un banc de mousse; les mains de Nina jouaient avec la chevelure d'Angélia, dont la tête s'appuyait sur son épaule.

Nina était la nièce du vieux Massimo Dolci, banquier de la cour de Naples. Elle avait rang de dame d'honneur auprès de Son Altesse Royale la princesse de Salerne, femme du second fils du roi.

— M'aimes-tu moitié autant que je t'aime, fille orgueilleuse? disait Nina.

Et comme Angélia la regardait avec étonnement :

— Écoute ! reprit-elle; as-tu confiance en moi et veux-tu qu'il soit ton mari?

— Je n'ai pas de meilleure amie que toi, Nina, répliqua Angélia. J'ai quelque chose à te confier.

— Des secrets ! dit Nina ! J'en sais trop, je n'en veux plus !

Elle se releva et jeta ses deux bras autour du cou d'Angélia dont elle se mit à balancer doucement la tête, comme si elle eût bercé un enfant Et elle chantait, de sa voix pénétrante le chant des jeunes mères siciliennes.

« Dors petite fleur de son cœur,
Parfum du jardin de l'âme :
De notre jardin à nous deux !
Portrait du père,
Joie de la mère,
Ange sans ailes, par la bonté de Dieu,
Car tu t'envolerais là-haut
Si Dieu t'avait donné des ailes.
Dors, petite âme,
Ma vie est en toi ;
Quand tu souris, je pleure :
Il semble que tu souris au ciel,
Parce que la terre est bien triste.
Petite fille ! bouton de lis !
Joie de la mère,
Portrait du père... »

Sa voix s'en alla mourant. Elle se rassit et sa physionomie devint sérieuse.

— Je suis la sœur de Fulvio, dit-elle; et je suis ta sœur. Quand nous étions petits, lui et moi, il lutta un jour pour me défendre contre un chien sauvage de l'Apennin. Le chien le terrassa sous lui. Je pris son couteau qui lui avait échappé, je le mis tout entier dans la gueule béante du chien dont l'haleine me brûlait... Le chien écuma rouge et roula jusqu'au bas de la montagne. Fulvio combattait pour moi, mais ce fut moi qui le sauvai. Je suis comme sa mère, quoi qu'il ait plus d'années que moi. Tant qu'il est heureux, il n'a pas besoin de moi, mais quand il sera pour souffrir ou pour mourir, je serai là.

— Veux-tu écouter mes secrets? dit Angélia qui baissa les yeux.

Nina éclata de rire et répondit :

— A quoi bon? je les savais avant toi.

Pendant que la Doria la regardait étonnée une ombre large et gran-

dissante se fit sur le paroi de la grotte, à l'entrée de laquelle un homme se montra vêtu de noir et portant un masque. Il marchait avec précaution. La zingara mit sa main sur la bouche de sa compagne.

Le nouveau venu essaya de voir ce qu'il y avait au fond de la grotte, mais il était dans le jour, l'ombre le trompa; il ne découvrit point les deux jeunes filles et s'arrêta à une vingtaine de pas d'elles, vers l'endroit où la courbe du chemin souterrain permettait encore de voir le jardin, tout en cachant à demi celui qui se postait là en sentinelle.

Il ôta son masque pour respirer; la Nina put le voir et un cri s'étouffa dans sa poitrine. Le profil perdu du nouveau venu se trouvait en pleine lumière. C'était un homme jeune encore, mais dont les cheveux déjà rares semblaient s'étioler sur son crâne. Il avait une pâleur de marbre. Sa pose disait clairement qu'il ne soupçonnait point ces regards fixés sur lui par derrière, et qu'il s'était mis là en embuscade.

— Tu connais cet homme? murmura Angélia.

Nina fit un signe de tête affirmatif. Un grand bruit s'élevait en ce moment au dehors. Tout à coup, l'homme remit son masque, parce qu'une main venait de se poser par derrière sur son épaule. Angélia entendit ces distinctes paroles :

— *Le fer est fort et le charbon est noir...*

L'autre répondit tout bas, et ils s'éloignèrent ensemble précipitamment. A l'instant où le second de ces deux mystérieux personnages entrait en lumière au détour du chemin, Angélia avait reconnu le seigneur intendant second de la police royale, Visconti-Armellino.

— Que veut dire tout ceci? demanda-t-elle.

— Tu verras, cette nuit, contessina, répondit sa compagne, bien des choses qui te paraîtront inexplicables.

— Ne me suis-je pas trompée? est-ce bien le seigneur intendant qui était là?

— C'était lui.

— Et l'autre?

— L'autre, c'est un homme qui se venge.

— De qui?

— De toi, de moi, de tous ceux qui aiment Fulvio Coriolani.

— Je t'en prie, s'écria la jeune comtesse, explique-toi, Nina !

— Et, t'ai-je donc rien caché jamais, fille ingrate? répartit la zingara, qui bouclait d'un air distrait les cheveux de sa compagne; sais-je pourquoi je t'aime, toi qui es vis-à-vis de moi comme ces fils aînés qui prennent l'héritage entier de la famille? toi qui m'écrases de ta beauté, de ta noblesse, de ton bonheur? Ne devrais-je pas te haïr et te combattre, au lieu de te chérir et de te servir? Laisse aller les choses et ne crains rien. Il ne m'est pas donné de percer pour toi, dès maintenant, le mystère qui t'entoure; tu es dans cette maison, ton palais orgueilleux, esclave et prisonnière; ton destin et bien d'autres vont s'y décider cette nuit mais tu ne peux rien ni pour attaquer, ni pour te défendre. Dans cette tragédie, dont le prologue s'est joué loin d'ici, et dont les dernières péripéties vont éclater sous nos yeux comme la foudre, tu n'as point de rôle. Tu es comme ces

princesses des contes féeriques toujours exposées, mais toujours défendues par les bons génies qui veillent autour d'elles.

— Entends-tu ! entends-tu ! s'écria Angélia, qui s'était redressée pour écouter.

La rumeur du dehors grossissait. Nina aussi prêta l'oreille.

— Ce n'est pas encore le prince, dit-elle; ce sont des nouvelles qui viennent du Castel-Vecchio.

— Quelles nouvelles? les sais-tu?

Nina reprit sa posture nonchalante.

— La noble foule qui encombre tes salons et tes jardins, contessina, dit-elle, ressemble bien plus qu'elle ne pense à cette autre cohue déguenillée et pauvre, que j'ai traversée cette nuit.

— Quelle autre foule?

— J'ai fait promenade, après souper, sur la plage de la Marinella, répondit négligemment la zingara; c'était tumulte comme ici, autour du pont de la Madeleine, où l'on avait trouvé un cadavre.

— Oui, dit Angélia, j'ai entendu parler de cela. On croirait que Naples est au pouvoir d'une armée de malfaiteurs !

— On croirait bien.

— Que dis-tu?

— Ce que tout le monde répète, répliqua la zingara; et sais-tu la rumeur qui courait là-bas? On disait que le mort était le prince Coriolani.

Angélia devint pâle comme une morte. Nina eut un rire méprisant.

— Ce sera un bras de géant qui tiendra le poignard quand mon bien-aimé frère Coriolani tombera ! prononça-t-elle en relevant la tête. Combien faudra-t-il de ces nains qui nous entourent pour combattre celui-là que les païens eussent adoré comme un Dieu? J'ai ouvert le store de ma voiture en passant, j'ai lancé ma bourse parmi la cohue et j'ai crié : « Voici ce que Fulvio Coriolani donne à ses bons amis de Naples pour leur prouver qu'il n'est pas mort. » Et le cri de joie de ces pauvres gens a monté jusqu'au ciel. Où est-il? demandait-on; où est la grande Altesse? — Au palais Doria, ai-je répondu, pour ses fiançailles avec la contessina Angélia.

La jeune comtesse lui saisit le bras.

— Tu as fait cela ! dit-elle.

— De sorte que, poursuivit paisiblement Nina, à cette heure, Naples entier croit qu'il se fait ici des fiançailles sous les auspices du roi et du prince royal. Oh ! ton majestueux frère aura de la peine à nous vaincre. Le peuple est pour nous, la cour est pour nous, et je ne sais quels noirs jaloux qui conspirent dans l'ombre nous donneront bien, tôt ou tard, l'occasion d'engager la bataille qui d'avance est gagnée;

— Mais c'est la guerre que vous déclarez à Lorédan, mon frère, murmura Angélia.

— Écoute ! dit Nina au lieu de répondre, on prononce de tous côtés le nom du baron d'Altamonte. Il y a longtemps que nos dames n'ont vu une exécution de gentilhomme ! Voir mourir un seigneur qui dansait si bien, c'est curieux !... Un peu plus loin que le pont de la Madeleine, j'ai traversé une autre foule encore : la Strada di Porto. Sauf l'accent et l'odeur du

macaroni qui remplace là-bas les parfums exquis de tes jardins, comtesse, c'était tout semblable; deux noms comme ici : Coriolani, Altamonte! Le condamné à mort et le victorieux! Et, chose singulière, on se demandait là-bas comme ici pourquoi Coriolani avait quitté le palais Doria au beau milieu de la fête, ce jour-là même où Sa Majesté Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, devait solliciter en son nom la main de la belle comtesse.

— On savait donc déjà cela?

— On sait tout, dans la Strada di Porto! Naples est comme une immense maison de grand seigneur. Nous sommes ici au salon; dans la Strada di Porto, on est à l'office. Et depuis quand les marauds peuvent-ils être accusés d'en savoir moins long que les maîtres? Seulement dans la Strada di Porto, on disait que nos jolies dames ne verraient point l'exécution du baron d'Altamonte.

— Altamonte! Altamonte! répondirent les voix du dehors comme un lointain écho; le baron d'Altamonte!

Nina eut un sourire amer.

— Je commence à trouver que Fulvio tarde bien murmura-t-elle.

— Jusqu'à présent, dit Angélia tu m'as gardée contre l'inquiétude, mais si tu te mets à avoir peur...

— Oh! je n'ai pas peur! S'il y a bataille, tant mieux, il vaincra!

— Bataille? répéta Angélia.

Mais la zingara capricieuse n'était plus en humeur de s'expliquer; elle mit à son tour sa tête brune sur les genoux de son amie, et fredonna pour la seconde fois son doux chant de berceuse en se balançant comme un enfant qu'on veut endormir.

Dors petite fleur de mon cœur,
Parfum du jardin de l'âme
De notre jardin à nous deux...

— Mais ai-je rêvé cela, s'écria-t-elle en se redressant.

— Cela quoi? demanda Angélia.

— Que tu as rencontré un jeune garçon qui ressemble à Fulvio?

Ses grands yeux étaient fixés sur ceux d'Angélia curieusement. Les paupières de celle-ci abaissèrent leurs longues franges sur ses joues, Nina reprit :

— A l'auberge du Corpo Santo, en arrivant de Palerme? On raconte une histoire où le noble Lorédan est mêlé, lui qui redoute si fort les mésalliances! J'allais t'interroger là-dessus quand le docteur s'est montré là tout à coup là-bas...

— Quel docteur?

— Celui qui a juré de tuer Fulvio.

La belle Doria était déjà toute frémissante.

— Ils sont vingt qui ont fait ce serment, répliqua la zingara d'un ton dédaigneux ; vingt qui mourront à la peine... Mais raconte-moi l'histoire.. Tu ne veux pas ? Faut-il t'aider?

Angélia garda le silence pendant un moment, puis elle dit :

— Je l'ai revu, ce jeune homme.

— Où et quand?

— Un soir de salut à l'hospice de Saint-Janvier-des-Pauvres. J'y avais remarqué une jeune fille singulièrement jolie et belle. On me dit : « C'est celle qui demeure en la maison des Folquieri, la sœur du jeune saint..

— Ah ! fit la zingara, et tu voulus voir le jeune saint?...

— C'est la vérité. On me le montra. Il était agenouillé près de la balustrade; ses longs cheveux tombaient en mèches sur sa pauvre soutanelle. Il ne doit pas avoir beaucoup plus que mon âge... Et je faisais en moi-même une comparaison de cet humble enfant, prosterné dans sa foi avec le cavalier brillant qui doit être mon époux. Je me disais : il y en a qui ont leur paradis dès ce monde...

— Lequel des deux a le paradis? demanda la zingara.

Angélia resta étonnée. Evidemment, dans sa pensée première, ce mot s'appliquait à la belle existence de Fulvio Coriolani.

— Tu as raison, répliqua-t-elle, c'est une question cela ! et maintenant que j'y songe, je vais plus loin, ce n'est pas même une question. L'autre a manifestement l'avantage ici-bas comme là-haut.

La zingara se mordit la lèvre.

— Mais laisse-moi dire, reprit Angélia; sais-tu pourquoi on lui a donné ce nom : le jeune saint? Comme il n'a rien sur la terre, l'enfant pieux, c'est sa vie qu'il donne en aumône aux souffrants. Il a dévoué ses nuits aux malades indigents; son repos leur appartient. Chaque soir, on le voit quitter son humble chambrette pour courir à l'hôpital où sa place est marquée au chevet des agonisants et des désespérés; à son approche, le mauvais ange s'enfuit; le bon ange est là, et quand la mort ne veut pas céder sa proie à ses ardentes prières ce sont des âmes consolées et réconciliées qui s'envolent au ciel...

— C'est beau, dit la zingara.

— Il me tournait le dos, sa tête s'inclinait sur ses mains jointes et sa pose entière parlait des ferveurs qui emplissaient son âme. A le voir, je me souvenais de ma mère dont le front se penchait ainsi quand sa pensée s'élevait vers Dieu; j'enviais cette foi, cette ardeur, ces délices de la piété... Tout à coup l'heure sonna; il s'éveilla de son extase; il se retourna.

— Est-il-beau? demanda Nina.

Angélia répondit :

— Il me semble que je faisais un rêve... Comment était Fulvio Coriolani aux jours de l'adolescence? Tu sais cela, toi, Nina; eh bien ! regarde le jeune saint, si tu le trouves sur ton passage, regarde Julien...

— Ah? fit Nina, tu sais son nom !

— Oui, répondit simplement Angélia; regarde Julien, et tu verras ce que j'ai vu; les traits de Fulvio, non pas embellis, mais rajeunis et couronnés d'une auréole...

Nina ne riait plus.

— Est-ce tout? dit-elle.

— Non, ce n'est pas tout, répondit Angélia; lui aussi m'aperçut, placée que j'étais sous la lampe de la Vierge; quand nos regards se croisèrent, il

chancela comme si un coup l'eût frappé et il se retint à une colonne; puis, baissant les yeux et plus pâle que le marbre des statues, il s'enfuit.

— C'est tout, cette fois?

— Pas encore. Un souvenir était éveillé en moi : l'année dernière, lors de notre passage à l'auberge du Corpo-Santo...

— Alors c'était bien lui qui avait fait feu sur les assassins?

— Non pas lui, mais sa sœur.

Nina resta étonnée, et retrouvant la formule orientale, familière à son enfance, elle pensa :

— C'était écrit ! Il y a une destinée !

Elles tressaillirent toutes deux parce que la grotte s'emplissait d'un fracas soudain. Des centaines de détonations venaient d'éclater à la fois au dehors, répercutées et enflées par les parois souterraines.

— Déjà le feu d'artifice, s'écria Nina en se levant; on ne devait le tirer qu'à l'entrée du roi : le roi est là !

— Et Fulvio?

— Fulvio te cherche sans doute; viens, hâtons-nous.

Elles se prirent toutes deux par la main et se dirigèrent vers l'entrée de la grotte. Tout près de l'entrée, un homme était debout. Angélia le reconnut pour cet individu masqué qui s'était introduit naguère dans la grotte où le seigneur intendant Visconti-Armellino l'avait rejoint. En passant près de lui, la zingara dit d'un ton sarcastique :

— Salut au savant docteur Pietro Falcone !

IV

PETER PAULUS AU BAL

Les deux jeunes filles avaient remis leurs masques avant de quitter la grotte. L'homme que la zingara saluait de ce nom, Pietro Falcone, resta immobile et muet.

— Tu t'es trompée, dit Angélia.

— J'en aurai le cœur net, pensa Nina qui marcha résolument vers l'homme masqué..

Elle lui prit la main, selon le rite que nous avons déjà plusieurs fois décrit, et lui dit à l'oreille :

— *Le fer est fort, le charbon est noir !*

Elle n'eut point de réponse; seulement l'homme masqué lui montra sa main où il y avait un anneau de fer. Nina revint toute pensive vers Angélia et lui dit :

— Tu as raison; je m'étais trompée.

Mais elle ajouta à part soi :

— C'est bien lui ! Que s'est-il passé? Il est le médecin de Barbe Spurzheim : Johann est-il mort cette nuit? Lui a-t-on voié son anneau du Silence?

Cependant l'aspect des jardins du palais Doria avait changé complètement; les abords de la grotte d'Endymion étaient maintenant déserts, et la foule des invités s'était massée de l'autre côté du belvédère où se tirait le feu d'artifice. C'est d'Italie que nous vient cette mode de jouer avec le feu, et de transformer l'incendie en un savant clavier capable de produire pour l'œil ces extases qu'un orchestre donne au sens de l'ouïe. Les volcans apprirent sans doute à l'homme cet art prodigieux d'arpéger la foudre et de lier en gerbes les tonnerres domptés. Tout le côté nord du jardin était un vaste éblouissement, et sur ce fond splendide le belvédère profilait les arabesques de son architecture orientale.

Vers le midi, au contraire, tout était pâle. La lune, à son dernier quartier, se levait difforme et tronquée, Son demi-disque irrégulier se montrait derrière le mont Somma. Les vapeurs du Vésuve, qui depuis quelques jours menaçait éruption, lui donnaient une teinte funèbre. Nina sentit le bras d'Angélia qui frissonnait sous le sien.

— Qu'as-tu donc, chérie? demanda-t-elle.

La belle comtesse montra ce firmament sinistre et murmura :

— On dirai une menace de malheur !

Nina lui fit faire demi-tour.

— Regardons, répondit-elle, le côté brillant. Qu'importe un deuil qu'on ne voit pas?

A mesure qu'elles se rapprochaient de l'endroit où se tirait le feu d'artifice, elles retrouvaient la foule, mais la foule n'avait pas l'air de s'occuper beaucoup du feu d'artifice, qui prodiguait en vain ses pluies ardentes et ses bouquets de lumière. La foule était agitée, elle parlait bas. Elle se divisait par groupes, comme le peuple dans les rues aux heures néfastes des révolutions. En traversant les groupes, Nina et Angélia entendirent qu'on disait :

— Le Doria est sombre comme un jour d'orage.

— Le roi n'est pas venu...

— A moins qu'il ne soit ici incognito !

— On n'a pas vu le prince royal.

— Coriolani n'a pas reparu.

— Les amis de Malatesta l'attendent.

— Que va t-il se passer ici cette nuit !

Soudain une rumeur plus générale courut. Un nom glissait de groupe en groupe avec la rapidité de l'éclair : le nom de Porporato.

— Il a été assassiné hier au soir, disait-on.

— Dans sa prison?

— Dans la rue.

— On l'avait donc retiré de son cachot.

— Il s'était évadé.

— Où a-t-on retrouvé son cadavre?

— Etait-ce bien le Porporato, ce baron d'Altamonte?

— Qui a fait le coup? La police? Les Compagnons du Silence?...

Toutes ces questions, qui n'avaient point de réponses, se croisaient...

A peine Angélia et Nina, eurent-elles quitté la grotte d'Endymion,qu'on y aurait pu entendre des cris de paon effrayé. Une femme s'était réfugiée dans la grotte, une femme vêtue de rose vif, de bleu céleste, d'amarante et d'orange. Elle était poursuivie par un domino long comme un mât de cocagne, qui faisait d'énormes enjambées et respirait plus bruyamment qu'un soufflet de forge. La femme avait de l'avance, parce que le domino maladroit s'embarrassait dans les longs plis de son vêtement de soie.

Au moment où il allait saisir la fugitive, un rire étouffé se fit entendre à quelques pas d'eux. Ils virent sortir de l'ombre deux dominos qui se tenaient sous le bras. Ces deux nouveaux venus prononcèrent ensemble, à l'unisson et gravement, en pur anglais :

Le fer est fort, le charbon est noir !

— Gentlemen ! répondit Peter-Paulus avec politesse, vos disé eune grande vérity !

— Faites la réponse ! ordonna le plus petit des deux dominos, toujours en anglais.

— Je vôlé bienne, répliqua Peter-Paulus; je faisé la répon'se; je disé : Gentlemen ! vos formioulé eune incaountestèbeule vérity.

— Ne savez-vous dire que cela?

— Aoh! Je âvé le habitioude de speack french... moâ et milady pour perfécheuner le prononciécheune, *indeedy :*

— Avez-vous le diamant sur vous?

— J'avé atchété, gentlemen, pôr cinque cente quateur-vinte-sixe liver sterling de diamante dans lé occasieun de le mariamente de milédy avec moâ!

— *It is romantic and theatrical to the utmost!* murmura Pénélope à l'oreille de son conjoint.

Celui-ci répondit :

— Je siouplié vos de taisé dans cette momente!

Le fait est que le moment était solennel. Le plus petit des deux d ominos, celui qui était versé dans la langue de Pope et de Milton, leva le doigt dans une attitude de menace.

— Tout cela n'est pas clair, prononça-t-il sévèrement; je vous avertis que toutes vos actions seront surveillées. Si vous tentiez de vous défaire du *pendjaub* en dehors de nous, il vous en coûterait la vie!

— Gentlemen! s'écria Peter-Paulus avec des larmes dans la voix, j'été seudjet anglais et member de le cotton's and international cleub! Jé disé *positively* à mon gôvernemente que vos avé atten'té à les djôrs de moâ et de milédy. Je vôlé bienne sôtir incaoutinente de cette abominè-beule paysse.

— On vous le défend! riposta le plus petit des deux dominos.

— Aoh! j'été libeur! déclara Peter-Paulus dont les joues s'enflaient, et dont le nez fouettait à droite et à gauche comme une girouette un jour de vent variable; je défendé le libeurty de moâ djousque le deurneur gutte de le sang, de moâ, goddam!

— O oh! *shocking!* fit milady à ce juron.

— Je disé : Taisé vos dans cette momente! Je pâlé à les gentlemen!

Les deux dominos s'étaient consultés. Le plus petit ferma la discussion en disant :

— Soyez prudent et surtout soyez muet sur tout ce qui est arrivé cette nuit, si vous voulez éviter un malheur! Quand même vous ne seriez pas la personne que nous attendons, vous nous appartenez, puisque vous avez deviné une partie de nos secrets. Rentrez à votre hôtel; n'en sortez plus, et demain le conseil vous fera savoir sa volonté.

Les deux dominos se retirèrent, marchant de ce pas mesuré que prennent les comédiens dans les grandes circonstances.

— Jé disé, s'écria Pénélope, que c'été dramatic toutéfaite!

Peter-Paulus se laissa choir sur le banc de gazon pour essuyer la sueur qui baignait ses cheveux jaunes.

— C'été prodigéous! murmura-t-il avec découragement, les voyad-geors, les guides et les itinérars été biène criminal d'avoar gâdé le saêlen'ce sur les dandgers de cette siourprenante paysse. Je disé à vos milédy, taisé-vôs! Je vôlé réfletchir, fômellemente avant de faire le interrogatory sur votre présence dans cette raoute...

Au dehors, le fracas de la fête n'était plus. Le feu d'artifice avait éteint ses éblouissements, et le belvédère dessinait maintenant ses lignes illuminées sur le ciel noir. Vers l'ouest, la lune montait lentement au ciel derrière les vapeurs menaçantes du volcan qui la voilaient de deuil. C'est à peine si quelques groupes rares circulaient encore çà et là, dans les allées de myrtes, d'orangers et de lauriers-roses. Le jardin était presque désert.

D'autre part, les orchestres se taisaient. A travers les colonnades qui entouraient le palais, on voyait de loin dans les salons la foule des invités immobiles et muets. Il étaient là tous et toutes.

Pour quiconque eût assisté aux débuts bruyants de la fête, l'aspect de cette noble maison, toute brillante encore de lumières, mais silencieuse désormais, avait des tristesses et des menaces. Quelque chose se passait là-bas, quelque chose de terrible, qui faisait taire à la fois la voix suave des instruments et des rires insouciants de la foule. Parmi ces folles joies, la tragédie avait montré son masque pâle, et le plaisir épouvanté fuyait...

V

LE MARQUIS DE MALATESTA

C'était aussi un décor de tragédie : d'immenses salons dans ce style large et plein d'air que l'Italie moderne emprunta aux souvenirs antiques. A l'extérieur, de longues colonnades blanches dont les socles purs s'entouraient de corbeilles fleuries, des terrasses avec balustrades attiques où la brise des nuits se parfumait en passant. A l'intérieur, des lambris de marbre aux moulures sévères et gracieuses; des voûtes illustrées par le pinceau des maîtres, et partout, ces trésors de l'art, peintures ou sculptures, dont Naples la riche est si prodigue.

Chacun savait que le roi était incognito, cette nuit, au palais Doria. Nul ne l'avait salué ni vu; mais son arrivée avait donné le signal du feu d'artifice. Quant aux princes du sang, ils s'étaient tous montrés plusieurs fois cette nuit. On avait vu l'héritier de la couronne, François de Bourbon son frère cadet, Léopold, prince de Salerne, et les princesses, filles du roi. Bien qu'il n'y eût point, ce soir, étiquette de cour à cause de l'incognito de Sa Majesté, une réserve se faisait sentir. Le bal tirait à sa fin, et les valets servaient cette liqueur romaine où la neige rafraîchit l'ardent tafia des Antilles.

Autour des princesses, un grave cercle d'hommes d'État se rangeait. Les princesses causaient toilettes et opéra. Dieu sait ce dont les hommes d'État s'entretenaient. On parlait peut-être de police, peut-être de chevaux, car la lèpre de la conquête anglaise commence à gagner l'Italie du sud; peut-être de jeu, car les Napolitains sont joueurs. Quel que fût le sujet de l'entretien, les voix étaient discrètes et contenues. Nul éclat ne troublait la calme causerie des princesses et de leur cour.

Les voix étaient encore plus discrètes dans le salon de gauche, la salle du Giorgione, où huit ou dix jeunes gens, tous masqués, étaient réunis. Au premier aspect, on n'aurait trop su dire ce qu'ils faisaient, massés dans l'angle le plus obscur de la galerie. Conspiraient-ils? Et contre qui? Ne *mettaient-ils point en scène*, plutôt, pour employer l'expression consacrée au théâtre, quelque œuvre dramatique? Ils semblaient, en vérité, se distribuer des rôles. L'un d'eux, fort beau jeune homme, avait écarté les revers de son domino et montrait un costume aussi riche que galant. Les autres l'appelaient marquis et nous eussions facilement reconnu en lui le mystérieux conjuré qui avait fait dans le massif ce serment bizarre :

« *Il ne sortira d'ici que déshonoré ou mort, fallût-il donner pour cela mon honneur ou ma vie !* »

Dans le salon voisin on jouait un jeu d'enfer.

— Cent onces d'or ! cria-t-on de la table la plus proche : il manque cent onces d'or du côté de Vincent Capelli, les fais-tu, Malatesta?

Celui qu'on avait appelé si souvent le marquis, tourna la tête, mais l'un de ses compagnons répondit pour lui :

— Malatesta joue un autre jeu, cette nuit.

Et se tournant vers ses compagnons, il reprit en baissant la voix :

— S'il ne vient pas, tant mieux ! vous savez le proverbe : Les absents ont toujours tort :

C'étaient tous jeunes gens de la haute noblesse italienne; ils avaient soupé, le soir précédent, au palais Malatesta et venaient chez Lorédan Doria après boire. Vous eussiez vu, s'ils avaient ôté leurs masques, tous ces jeunes visages défaits et pâles.

Ils s'appelaient, ces seigneurs, Sampieri, Marescalchi, tous deux de Bologne et tous deux princes; Vespuccio Doria, Pitti de Florence, Colonna de Rome, Ziani de Venise, Gravina de Naples. Il n'y avait pas là un nom qui ne fût historique et illustre. Et quoique la passion les poussât, entre toutes les passions, celle qui a l'aiguillon le plus subtil, la conscience leur disait que ce qu'ils allaient faire n'ajouterait point à leur gloire. Triste besogne : Grande haine, rancune mortelle fondée sur un motif par trop frivole !

On dit que, la conscience italienne n'a plus la voix bien forte, et cependant, ces jeunes gens avaient honte. Mais cette honte n'avait pas la force de les arrêter. Ils se liguaient dix contre un; et ils appelaient par surcroît la trahison à leur aide.

L'épée à la main, chacun d'eux était brave. Ils s'associaient pour commettre une lâche et ténébreuse action; ils s'associaient pour jouer, nous avons prononcé le vrai mot tout à l'heure, une de ces comédies homicides qui tuent autrement et mieux que le poignard : Leur *mise en scène* se réglait d'avance. Ils prenaient leurs postes; ils faisaient leur dernière répétition.

Et pourquoi prenaient-ils cette arme lâche de la ruse; eux qui étaient jeunes, eux qui étaient forts, eux qui s'étaient montrés souvent chatouilleux sur ce que l'on appelle si naïvement le point d'honneur? Parce qu'ils avaient crainte? Certes, aucun d'eux ne l'eût avoué, mais peut-être, en effet, avaient-ils crainte de leur adversaire. Celui-là était un vainqueur d'habitude qui ne savait pas encore, après cent batailles, la signification du mot revers. Celui-là était le conquérant heureux, l'inconnu d'hier dont le nom sonnait aujourd'hui comme une fanfare, le vivant éblouissement, le soleil humain dont les rayons mettaient à l'ombre toute renommée rivale.

Celui-là était le prince Fulvio Coriolani, la folie du peuple napolitain, l'astre de la cour, le demi-dieu, la fulgurante épée; celui-là était le cavalier préféré de la reine et de ses filles; l'ami du prince royal; le favori du roi !

Non, ce n'était pas tout à fait par frayeur que nos conjurés jetaient l'épieu pour prendre le filet dans cette chasse désespérée. C'était par excès de haine et pour mieux assurer leur coup. — Mais que leur avait-il fait, ce splendide jeune homme? pourquoi tant d'aversion irréconciliable?

Il avait commis un crime sans pardon. Avant la venue de Fulvio Coriolani, Malatesta, Sampieri, Marescalchi, Vespuccio Pitti, Colonna, Ziani, Gravina et autres, brillaient. Que deviennent les pauvres étoiles quand le soleil dépasse la lèvre de l'horizon?

Malatesta était évidemment l'acteur principal dans le drame qui allait se jouer. Ses compagnons l'entouraient et l'encourageaient. Il paraît que son rôle était difficile.

— J'aimerais mieux l'avoir là, en face de moi, dit-il, répondant aux derniers mots de Sampieri; je n'aime pas attaquer les gens par derrière.

— Tu n'as pas de bonheur, marquis, répliqua Colonna, quand tu attaques celui-là par devant!

Sampieri s'empressa de prendre la parole pour prévenir l'aigre discussion qui ne pouvait manquer de s'élever.

— La paix, Colonna! dit-il; toi, Malatesta, écoute, tu es tombé au sort, c'est toi qui dois porter le grand coup, mais si le cœur te manque, dis-le. Je vais remettre nos noms dans l'urne, et nous tirerons de nouveau.

Malatesta répondit :

— Celui d'entre vous qui se croit plus brave que moi, n'a qu'à venir au petit jour à droite de la porte de Capoue. S'il en revient, il vous donnera de mes nouvelles!

Sampieri s'interposa de nouveau :

— Il ne s'agit point de bravoure, dit-il; tout le monde est brave, la rapière à la main. Ce qu'il nous faut c'est de la fermeté, du sang-froid, de la présence d'esprit. A l'heure qu'il est, marquis, as-tu tout cela?

— J'ai tout cela, répliqua Malatesta.

— Montre-nous ta figure, dit le Pitti de Florence; car ta voix tremble et tu ne te tiens pas droit sur tes jambes.

Malatesta fit un pas en arrière et leva la main. Sampieri l'arrêta encore. Pour un observateur il eût été aisé de deviner que tous ces jeunes fous excitaient le Malatesta, comme on fait pour les taureaux avant la course.

Il arracha son masque d'un mouvement convulsif; sa figure était livide, mais ses yeux brûlaient. L'aiguillon devenait inutile, chacun le vit bien. Le taureau était suffisamment excité. Sampieri sourit sous son masque en voyant la frange d'écume qui blanchissait ses lèvres convulsivement contractées, et la ligne sanglante qui bordait ses paupières.

— Bien, marquis, bien! dit-il en lui tendant la main; je savais, moi, que le fils de ton père ne pouvait pas trembler!

— Je te défends de parler ici de mon père! murmura Malatesta, qui baissa les yeux.

— Mais, se reprit-il, si mon père avait eu cet homme en face de lui, peut-être qu'il eût fait comme nous!

— Certes! certes! s'écria-t-on de toutes parts; notre cause est bonne, marquis, pas de scrupule!

Une heure après minuit sonna à l'horloge du palais Doria.

— Il est temps, dit Sampieri, le roi pourrait se retirer. Marquis, es-tu prêt?

— Je suis prêt, répliqua le Malatesta.

— As-tu ton rôle bien présent?

— Si la mémoire me manque, fit le Malatesta avec un sourire amer, n'êtes-vous pas là pour me souffler, mes frères?

Il y eut un instant d'hésitation dans le groupe. Le marquis venait de passer la main sur son front baigné de sueur.

— Seigneurs, dit-il avec une certaine noblesse dans la voix, vous détestez cet homme depuis plus longtemps que moi. S'il ne m'avait pas pris le cœur de celle que j'aime, je sens que j'aurais été son ami. Il n'y a que mon sang ici qui ait rougi son épée. Laissez-moi pâlir si j'ai honte, on peut frapper en frémissant, je jure que je frapperai !

Toutes les mains cherchèrent la sienne, et l'on cria :

— Bravo, Malatesta !

Ce fut comme le signal de la bataille si longtemps préparée. Il se fit un mouvement parmi les conjurés qui traversèrent la salle par petits groupes, et prirent leurs divers postes de combat : les uns en dedans, les autres en dehors de la porte haut voûtée du salon de l'Albane où était la cour. Dans ce dernier salon presque tout le monde était démasqué par respect pour les princesses. Sampieri, second premier rôle, chargé spécialement de donner la réplique au Malatesta, resta près de lui sous la voûte. Colonna et Marescalchi entrèrent dans le salon; Pitti, Ziani et Gravina formèrent le centre de trois groupes.

Il y eut un grand silence, pendant lequel on entendit la conversation des princesses. Elles parlaient du beau, du grand, du séduisant, de l'incomparable Coriolani.

— Entends-tu cela? dit tout bas Sampieri, chacune de nos paroles va porter comme un coup de foudre. Y es-tu?

— J'y suis.

— Commence.

Aussitôt le Malatesta prit tout haut, et bien mieux qu'on ne s'y fut attendu, le ton d'une discussion commencée.

— Si vous ne voulez pas me croire, dit-il, je vous le prouverai !

— Comment le prouveras-tu, marquis? demanda Sampieri également à haute voix et d'un accent de provocation.

Quelques indifférents tournèrent déjà la tête pour savoir quel différend allait surgir entre ce fou de Malatesta et cet autre fou, Domenico Sampieri, prince Sampieri del la Romana. La princesse de Salerne disait en ce moment:

— Mais que peut-il être devenu cette nuit?

— Il faut assurément une affaire bien grave, répliqua le comte de Castro-Giovanni, cousin du roi apanagé en Sicile, pour retenir notre cher Fulvio loin du palais Doria en ce moment.

Il regardait, en parlant ainsi, la comtesse Angélia. La comtesse de Palerme fit à cette dernière un signe caressant et affectueux pour l'engager à s'approcher. Angélia obéit.

Ce fut un murmure d'admiration dans le salon de l'Albane, quand on vit la respectueuse et gracieuse façon que prit la belle des belles pour aborder la princesse bru du roi. Celle-ci l'embrassa en souriant, et lui dit à l'oreille :

— Chère cousine, tirez-nous d'embarras et dites-nous où il est.

Angélia baissa les yeux et répondit.

— Altesse, parmi les secrets que le prince ne me dit pas, il faut placer le bien qu'il fait. Dieu seul et lui le savent.

Nina Dolci lui envoya un baiser, et la princesse la fit placer auprès d'elle. Pendant cela, Malatesta et Sampieri discutaient avec une vivacité croissante. Les compères commençaient à s'approcher et à se mêler du différend. Les curieux ouvraient l'oreille. Tout à coup Malatesta s'écria :

— Mille onces d'or si vous voulez !

— Deux mille pour peu que cela vous plaise ! riposta Sampieri.

— Qu'est-ce? qu'est-ce? fit-on aux alentours.

La cour n'avait pas encore pris garde.

— Je vous dis que je le sais ! repris Malatesta avec une nuance d'aigreur.

— Qu'est-ce ! qu'est-ce? répétaient les curieux, dont le cercle s'épaississait autour de la porte.

— Sampieri soutient qu'il a le droit de s'appeler ainsi, répondit Colonna entrant en scène à son tour; Malatesta prétend le contraire.

— Mais de qui parlent-ils?

— Eh ! fit Colonna ,ne le savez-vous pas?

Ils parlent, répondit Pitti en haussant les épaules, du prince Fulvio Coriolani.

— C'est absurde ! ajouta Ziani.

Et Gravina sentencieusement :

— Ce Malatesta ne se corrigera jamais !

— Corbac ! s'écria Malatesta; que n'est-il ici? vous verriez la figure qu'il ferait !

— N'insultez pas un absent ! dit Baldi.

— Si le seigneur Baldi veut prendre en main la défense d'un misérable et d'un bandit, s'écria Malatesta d'une voix tout à coup éclatante, libre à lui, je soutiens mon dire !

Il fallut bien que la cour prêtât enfin attention. Cent personnes se massaient auprès de la porte. La princesse de Salerne demanda comme tant d'autres l'avaient fait avant elle :

— Qu'est-ce donc?

— S'il plaît à votre Altesse Royale, répondit le Marescalchi en saluant avec respect, c'est le prince Coriolani qu'on accuse d'avoir volé son nom.

— Et qui ose avancer une pareille insolence? s'écria Marie-Clémentine d'Autriche.

Marescalchi répondit :

—'C'est le cousin de notre Lorédan, Giulio Doria d'Angri, marquis de Malatesta.

— Et dit-il cela sérieusement? dit le comte de Castro Giovanni.

— Très sérieusement, Altesse; il dit même des choses beaucoup plus graves, très sérieusement aussi.

Toutes les figures des dames de la cour peignaient uniformément l'indignation. Angélia Doria était pâle comme une morte. Quant à la Nina Dolci, que le lecteur doit supposer la plus indignée de toutes, nous sommes

obligé d'avouer qu'il n'y paraissait point. Elle s'accoudait au bras du fauteuil de sa maîtresse, éventant avec tranquillité son visage souriant et charmant. Il n'y avait pour être aussi calme qu'elle en ce moment, que trois personnages mêlés à la foule, et rassemblés au coin de la porte voûtée. C'étaient le seigneur Visconti-Armellino, intendant second de la police royale, le grand banquier Massimo Dolci, oncle de Nina, et le cavalier Hercule Pisani. Derrière eux se tenait ce beau soldat, le colonel San-Severo, qui semblait, au contraire, en proie à une violente agitation.

— Où donc est le Doria? demanda la princesse de Salerne; il faudrait faire cesser ce scandale.

— Si Votre Altesse Royale le désire... commença Castro Giovanni.

Mais il n'acheva point. Un bras se posa sur son épaule par derrière, et une voix murmura à son oreille : « Je suis là et j'écoute ! » Il avait reconnu Lorédan Doria, masqué et confondu dans les rangs de la cour.

Cependant, comme il arrive toujours en ces circonstances, un grand silence se faisait peu à peu autour des deux interlocuteurs principaux. Chacun avait envie d'entendre désormais; la cour elle-même, malgré ses préventions en faveur du beau Fulvio, se taisait et devenait attentive.

— Je suis fâché, disait en ce moment Malatesta avec une évidente intention de sarcasme, que la chose ait été si loin. Je voulais bien causer, mais mon intention n'était point de porter une accusation publique.

— Tu ne la porteras pas loin, ton accusation ! grinça San Severo entre ses dents.

Armellino lui fit signe de se taire.

— Vous en avez trop dit, marquis, répliqua le Vénitien Ziani avec une apparente sévérité; rétractez-vous, ou donnez vos preuves.

— Vous parlez haut, seigneur Ziani ! s'écria Malatesta.

— Je parle comme je dois. Chacun ici a uni plus d'une fois le nom de celui que vous insultez au nom de la comtesse Angélia Doria !

Tout cela était concerté d'avance. On voulait mettre le feu à la mine par tous les bouts à la fois.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dirent les uns; Ziani a raison !

— Ziani a tort ! dirent les autres; pourquoi mêler le nom de la Doria à ces querelles d'écervelés !

Sampieri prononça tout bas :

— Courage, marquis ! voilà que les princesses écoutent !

Puis il ajouta à voix haute :

— Tu as beaucoup parlé, Malatesta, mais tu n'as encore rien dit !

— J'ai accusé, repartit Malatesta, le prétendu prince Fulvio Coriolani d'avoir eu fort exactement la même vie que ce coquin titré qu'on devait exécuter demain.

— Oh ! oh ! protesta l'assemblée; fi don ! Comparer Fulvio au baron d'Altamonte !

— Ne faisaient-ils pas une paire d'amis? s'écria Malatesta.

— Quel est celui d'entre nous, objecta Sampieri, le bon apôtre, qui n'a pas serré la main d'Altamonte autrefois?

Ceci donnait au Malatesta l'occasion de cette réplique toute simple, qu'il lança vertement à son adversaire pour rire :

— Donc, j'ai dit quelque chose, seigneur Sampieri, puisque j'ai avancé, et puisque je soutiens qu'Altamonte et Coriolani, Coriolani et Altamonte, c'est bonnet blanc et blanc bonnet !

Nouvelle et grande rumeur. Deux personnages nouveaux étaient au premier rang de la foule. Un domino aux épaules courbées par l'âge et un jeune homme d'élégante tournure qui portait un masque à barbe de soie. Ceux qui étaient autour du vieillard s'écartèrent de lui avec respect, sauf un compagnon qu'il avait pour soutenir ses pas chancelants. Le jeune homme était placé non loin d'Armellino. Nina Dolci n'aurait eu besoin que d'un regard pour reconnaître en lui ce mystérieux personnage qui s'était glissé naguère dans la grotte d'Endymion, pendant qu'elle s'y entretenait avec Angélia : Le docteur Pietro Falcone.

Malatesta s'essuya le front. Sa tâche était rude.

— Courage ! lui dit tout bas Sampieri; marquis, le roi t'écoute !

VI

LE GANT DE LORÉDAN DORIA

— Corps de Bacchus ! grondait le colonel San Severo, derrière Armellino et Pisani, comme lui Compagnons du Silence, je deviendrai enragé si vous ne me laissez pas étrangler ce marquis de malheur !

— C'est l'ordre du Maître, répondit le vieux Massimo Dolci en se tournant vers lui à demi.

La princesse de Salerne frémissait de colère. Cette scène en présence d'une telle réunion de princesses, filles et brus du roi, avait assurément un caractère inexplicable. Ce n'était pas le hasard qui en pouvait favoriser seul les offensants développements, il fallait qu'autour de cet insulteur il y eût une protection cachée. La princesse entendit une voix suppliante à son oreille, elle se retourna. Angélia s'affaissa dans ses bras en murmurant :

— Madame, Lorédan Doria, mon frère, est l'ennemi du prince Fulvio Coriolani !

Ce fut un trait de lumière pour Marie-Clémentine d'Autriche. Elle se leva, cherchant de l'œil quelque haut dignitaire qui pût exécuter ses ordres. Nina, qui continuait de s'éventer d'un air de complète indifférence, lui dit :

— Altesse, s'il m'était permis de vous donner un conseil, je vous dirais de garder le silence.

— Puis-je souffrir qu'en ma présence?... commença la fière Autrichienne.

— Altesse, interrompit la zingara, le prince votre époux est là, je viens de le voir.

— Si le prince de Salerne juge à propos de se taire...

— Le prince royal est présent aussi, interrompit encore Nina.

— Quand bien même...

— Altesse, veuillez regarder, vous reconnaîtrez le roi derrière le marquis de Malatesta.

La princesse retomba sur son siège. Elle avait en effet reconnu le roi.

Il était facile de voir, du reste, que les sentiments de l'assemblée avaient changé. On écoutait avec plus d'intérêt curieux que de colère. La nouvelle que les personnes royales étaient présentes sous le masque avait circulé de bouche en bouche. Cela ôtait à chacun toute part de responsabilité : personne ne se sentait appelé à être juge là où était le roi, mais cela augmentait dans une énorme proportion l'intérêt de la scène.

Ce n'était plus ici un duel ordinaire, tel qu'on en peut voir tous les jours dans ces hauts lieux, où les intérêts et les passions se choquent incessamment, il s'agissait d'un de ces solennels combats où la lice est publique, où les trompettes sonnent la fanfare aux quatre vents du ciel : l'ancien « jugement de Dieu ». Car il arrivait souvent, dans ces solennités éclatantes, qu'il n'y eût de présent que l'un des champions, et le mot qui exprime ce fait est resté dans le vocabulaire moisi de nos gens de loi : l'autre champion *faisait défaut*, comme Fulvio Coriolani.

Tout ce qui restait de noble foule au palais Doria s'était massé dans les deux salons de l'Albane et du Giorgione. Les convives de ce festin de haine qui avait eu lieu la veille, chez le Malatesta, avaient souhaité un éclat. Ils réussissaient au delà même de leurs vœux.

Cependant un grand silence régnait dans les deux salons et dans les galeries voisines. Les indifférents se taisaient désormais. On attendait. Il fallut qu'un des conjurés se dévouât pour donner au Malatesta la réplique nécessaire.

— Quand on accuse un absent, dit Colonna, de vagues allégations ne suffisent point...

— Te fais-tu le défenseur du Coriolani, Prosper Colonna? interrompit Malatesta; je vais te répondre, car depuis trop longtemps je cherche ici à qui parler. Mes allégations, comme tu les appelles, recouvrent des faits positifs, mais pour plaider une cause, il faut un tribunal. J'espérais ici l'auguste présence de Sa Majesté; j'aurais parlé mieux devant le roi.

Tout le monde savait que le roi était présent, il y eut un long murmure; mais aucune voix ne s'éleva, parmi les invités du palais Doria, pour dire : « Le roi est là. » L'étiquette, là-bas, est de respecter l'incognito royal. Ce fut le roi lui-même, ce vieillard drapé dans un domino noir, qui était derrière Malatesta; ce fut le roi qui lui toucha l'épaule, et dit tout bas :

— Marquis, vous avez ici des juges. Puisque vous voulez parler devant le roi, parlez !

Il était dans le rôle de Malatesta de feindre un vif étonnement, mais il n'eut pas le temps de faire beaucoup de grimaces. Le roi poursuivit :

— Ne vous retournez pas et venons au fait ; j'ai hâte !

Il y avait de l'émotion dans l'accent du roi, Malatesta le sentit, mais ses vaisseaux étaient brûlés et surtout sa leçon était faite. Il se retourna à demi et comme involontairement, malgré l'ordre de Sa Majesté. Son regard chercha du courage dans les yeux de Sampieri, son compère, et après s'être recueilli un instant, il commença :

— Puisque ceux qui sont autour de moi désirent que je m'explique, je le ferai, bien que je ne sois point préparé, et que je n'aie point l'habitude de la parole. Je n'ai qu'un vœu, c'est que le Coriolani paraisse au milieu de nous avant que je n'aie dit tout ce qui le condamne et tout ce qui le déshonore. Sa besogne nocturne doit être finie. S'il a ici des amis, qu'on l'avertisse et qu'il vienne ! J'ai dit et je répète que Fulvio Coriolani a volé son nom; j'ai dit et je répète que Fulvio Coriolani est un malfaiteur déguisé en gentilhomme, le complice du baron d'Altamonte, un des mem-

bres de cette association mystérieuse et sanguinaire : les Compagnons du Silence !

Un cri étouffé se fit entendre dans la partie du salon où étaient les princesses : Angélia Doria se débattait contre une violente attaque de nerfs. Nina Dolci s'élança vers elle et la prit entre ses bras.

— Ne crains rien, lui dit-elle à l'oreille.

Lorédan Doria, qui avait quitté sa place, fit un pas vers sa sœur. Il s'était démasqué, depuis que le roi avait ordonné au Malatesta de parler. Sans le vouloir et sans le savoir peut-être, il se rapprochait peu à peu du centre du cercle.

Le marquis de Malatesta avait prononcé ses dernières paroles d'un ton assuré. L'émotion de l'assemblée était muette. En somme, personne ne pouvait dire le passé de ce brillant prince Coriolani. C'était comme un météore éblouissant qui éclairait la cour de Naples depuis quelques mois, mais d'où venait-il? La faveur du roi et de la famille royale lui valait une généalogie : c'était tout. Ces météores sortent toujours des nuées. Le roi écoutait, immobile, sous le vaste capuchon de son domino. Aucun de ceux qui l'escortaient n'avait fait un geste.

Vis-à-vis du roi, Armellino, Hercule Pisani et le riche Massimo Dolci se tenaient impassibles. On eût dit qu'ils étaient parfaitement étrangers à ce qui se passait. L'autre Chevalier du Silence, au contraire, le colonel San Severo, se démenait et murmurait :

— Où cela va-t-il nous conduire? je ne sais pas me battre à coups de langue, mais si celui-là est un espion de police, Corner, tu dois le savoir?

L'intendant Armellino, répondant à ce nom de Corner, lui commanda bouche close de par la volonté du Maître. A quelques pas de là, Pietro Falcone, les bras croisés sur sa poitrine, accomplissait en conscience les ordres de Johann Spurzheim : il observait.

— C'est bien ! dit Sampieri à Malatesta qui reprenait haleine : arrive au fait tout de suite !

Malatesta promena son regard sur l'assemblée et reprit d'un ton calme :

— Vous avez tous été surpris, seigneurs et nobles dames, de voir disparaître cette nuit, Fulvio Coriolani, au milieu d'une fête dont il était en quelque sorte le héros. Il ne pouvait pas ne point sortir. La ténébreuse confrérie à laquelle il appartient punit de mort la moindre désobéissance. Il a reçu un message à la fin du repas; il est parti; depuis ce moment, il m'appartient; je l'ai fait suivre; je sais ce qu'il a fait.

— Qu'a-t-il fait? demanda le roi.

— Tout le monde sait, répondit Malatesta qu'un homme a été assassiné cette nuit sur la plage de la Marinella, au pont de la Madeleine. Le bruit a couru que cet homme assassiné était le prince Coriolani. Les improvisateurs l'ont dit sur la place publique, ici même, dans ce palais Doria qu'il a souillé si longtemps de ses assiduités, on l'a répété, et j'ai vu pâlir cette belle, cette pure jeune fille...

— Je te défends, marquis Malatesta, interrompit tout haut le comte Lorédan, de faire aucune allusion à Angélia Doria.

La princesse de Salerne serra la main d'Angélia.

— Vous aviez mal jugé votre frère, lui dit-elle.

Une voix s'éleva et dit :

— Bien parlé, Loredano !

Mieux que personne, Malatesta eût pu affirmer que cette voix appartenait au roi. Un nuage passa au-devant de ses yeux.

— Le misérable les a ensorcelés tous ! gronda-t-il.

— Courage, marquis ! souffla Sampieri; nous le tenons !

Malatesta rassembla toute sa fermeté pour continuer :

— Pourquoi a-t-on dit que l'homme assassiné au pont de la Madeleine était Coriolani? parce que Coriolani avait été vu sur la plage de Marinella, causant avec un inconnu en costume de matelot... jusque-là, point de crime, n'est-ce pas ? Mais qui était ce matelot? Ce matelot, du nom de Sansovina, le ministre d'État pourra vous le dire, montait une barque amarrée à la plage et cette barque attendait un passager qui devait faire voile vers les côtes de France. Le nom du passager, vous l'avez deviné : c'était Felice Tavola, autrement dit le baron d'Altamonte.

L'homme qui était auprès du roi se démasqua. Chacun reconnut François de Bourbon, l'héritier du trône.

— Découvrez votre visage, seigneur, dit-il à son voisin de droite.

Le masque de celui-ci, détaché, laissa voir les traits du seigneur Carlo Piccolomini, ministre d'État. Le prince royal ajouta :

— Veuillez parler, je vous prie.

— Altesse, répondit Piccolomini, le marquis de Malatesta n'a dit jusqu'à présent que la vérité : le matelot Sansovina nous a échappé, mais il montait une barque destinée à favoriser l'évasion d'Altamonte. Vers onze heures, la barque se voyant observée, a levé l'ancre pour faire le tour des ports et mouiller de l'autre côté de la ville.

— Voilà qui est étrange ! dit-on de tous côtés dans les salons.

Nina Dolci glissa à l'oreille d'Angélia.

— Je te jure, sur ma part de paradis, que quiconque s'attaquera à Fulvio Coriolani sera brisé !

Les paroles du ministre d'État avaient cependant produit grand effet. En les écoutant, l'intendant second de la police royale avait laissé échapper un mouvement de surprise. Ce fut, du reste, l'affaire d'une seconde; l'instant d'après Visconti-Armellino avait repris son attitude indifférente entre ses deux compagnons impassibles. Seul, le colonel San Severo, courbant sa haute taille pour mettre sa bouche au niveau des oreilles de ses amis, répétait d'un ton de stupéfaction profonde :

— Comment diable celui-là peut-il en savoir si long !

Pietro Falcone, l'observateur, commençait à le regarder du coin de l'œil.

— Je suis heureux, continua Malatesta d'un air déjà triomphant, que Son Excellence le seigneur Carlo Piccolomini, ait daigné corroborer mon dire de son irrécusable témoignage. Je ne m'attendais pas à recevoir cette aide, et, si j'ose ainsi m'exprimer, je n'en avais pas besoin. Ce qui me reste à révéler, en effet, sera public demain et contient des griefs bien autrement importants. Cet homme, que je suis forcé d'appeler Coriolani

jusqu'à ce que la suite nous ait appris son vrai nom de malfaiteur, a commis cette nuit un assassinat, peut-être deux...

Le salon entier s'agita. Angélia Doria poussa un grand soupir et s'évanouit dans les bras de la zingara. On vit alors quelque chose de singulier : La princesse de Salerne, qui, parmi les jeunes filles et brus de roi, était la favorite, traversa toute la largeur du salon, appuyée sur le bras du comte de Castro Giovanni. Elle vint jusqu'au souverain et lui baisa la main en disant :

— Mon père, je vous prie, au nom de votre tendresse pour nous toutes, de faire cesser cet odieux scandale !

Le roi l'écarta froidement et dit à Malatesta :

— Poursuivez !

— Un assassinat, j'en suis sûr, reprit l'accusateur; Altamonte est mort : j'ai vu son cadavre : une balle lui a traversé le cœur. Deux assassinats, je le crois : car l'homme dont on a versé le sang au pont de la Madeleine était un Compagnon du Silence.

— Cela est vrai, dit le Ministre d'État, mais comment le savez-vous?

— Oui ! s'écria San Severo involontairement, comment le sait-il?

Carlo Piccolomini dirigea sur lui un regard perçant qui embrassa du même coup Massimo Dolci et le cavalier Hercule Pisani, puis il se pencha à l'oreille du roi et ceux qui étaient tout proche crurent entendre le nom de Johann Spurzheim.

Cet incident donna au Malatesta le temps de se reconnaître. On ne s'avise jamais de tout : Il n'avait point préparé de réponse pour la question qui lui était faite.

Le vieux Massimo Dolci marcha sur le pied de San Severo, et lui dit.

— Toi, veux-tu être pendu au point du jour à la potence dressée pour Felice Tavola?...

Malatesta poursuivait parlant au ministre :

— Comment je sais cela, Seigneur? Je sais encore autre chose : des choses-qui, peut-être, vont vous surprendre, vous qui veillez à la sûreté des personnes royales. Jusqu'au dernier moment, la Confrèrie du Silence a entretenu le baron d'Altamonte dans l'espoir d'être délivré; on lui avait fait parvenir une lime, et les mesures étaient si bien prises, qu'il se serait évadé ce soir par l'ancienne galerie communiquant avec les caveaux de Saint-Jean-le-Majeur, si le gouverneur de Castello-Vecchio ne l'eût tranféré tout à coup dans les cachots de la tour supérieure. Ses complices ont appris cela. Il a été convenu que Tavola serait délivré de vive force ou assassiné dans son cachot. C'est la règle; à la dernière heure, les plus endurcis font parfois des aveux. Il faut éviter cela.

L'un des maîtres du Silence a donc été choisi pour accomplir ce tour de de force de pénétrer dans la forteresse malgré la garnison décuplée, malgré les postes et les patrouilles qui en défendaient toutes les avenues. Il fallait pour cela un démon : Ils avaient Coriolani; la forteresse a été escaladée !

Pietro Falcone fit un mouvement. Nina dit :

— Altesses, quel va être le châtiment de ce fou?

Les princesses ne firent point de réponse. Elles ne croyaient point encore mais chacune d'elles pensait :

— Pas une voix ne s'élève pour défendre le prince Fulvio, qui est le favori du roi !

Certes, il y avait là un symptôme bien étrange, et devant ce symptôme, l'apparente extravagance de l'accusation disparaissait en grand partie. Les amis de Malatesta travaillaient, disant : « Qui eût jamais cru cela? » Et Sampieri, triomphant murmuraient :

— Courage, marquis !

Ce n'était pas le courage qui manquait au Malatesta.

— La forteresse a été escaladée, répéta-t-il, le seigneur Piccolomini sait cela. Ce que son Excellence ignore peut-être, c'est que le bandit a trouvé vide le cachot de son camarade.

— Qui appelez-vous le bandit? demanda le ministre d'État.

— Coriolani, répondit sans hésiter Malatesta; il est arrivé un instant trop tard. L'alarme a été donnée; deux mille hommes ont poursuivi un seul homme et ne l'ont pu saisir. Je vous dis que ce mannequin dont on a fait frayeur aux enfants et aux femmelettes, Porporato a volé son sceptre et sa couronne. Le vrai roi des brigands du royaume de Naples n'est pas Porporato, c'est Coriolani !

— Avez-vous achevé? demanda le ministre d'État.

— Non, seigneur, et vous vous en doutez bien, puisque, depuis dix minutes, j'entends bruire les baïonnettes dans les jardins de ce palais où naguère tout était joie et paix. Je n'ai pas fini, puisque je n'ai point dit comment Coriolani a tué lâchement son frère et ami le baron d'Altamonte.

— Dites-le ! ordonna le ministre d'État.

— Le baron d'Altamonte, répondit le marquis, est sorti du Castel-Vecchio à onze heures de nuit. Comme on savait que Votre Excellence était au palais Doria, on l'a conduit à la maison du Seigneur Johann Spurzheim, à la piazza del Mercato. Je n'apprendrai à personne que le cabinet du seigneur Johann Spurzheim est précédé d'un couloir long et obscur, percé au travers des bâtiments de son hôtel. On a vu entrer le baron d'Altamonte dans ce couloir, on en a vu ressortir le prince Coriolani, portant un cadavre sur ses épaules. J'ai mes témoins.

— Accusez-vous le seigneur Johann Spurzheim? demanda Piccolomini.

— A Dieu ne plaise ! répliqua Malatesta; j'accuse Fulvio Coriolani et je n'accuse que lui ! Fulvio Coriolani a payé sa dette aux Compagnons du Silence; il fallait que cette nuit son ami Altamonte fût libre ou mort. Il n'a pu le délivrer, il l'a assassiné !

Malatesta se tut. Cette grande et sourde rumeur que la curiosité avait comprimée, s'éleva de nouveau. Il ne faudrait pas se placer au point de vue de nos mœurs françaises pour juger l'accusation portée ici. Chez nous, ces choses arrivent, et personne n'a oublié la fameuse aventure du colonel forçat Pontis de Sainte-Hélène, mais ce sont des exceptions si rares qu'elles tombent tout naturellement dans le domaine de l'invraisemblance. Là-bas, il n'en est pas ainsi : la constitution physique du pays, le caractère des habitants, la faiblesse des gouvernements, et je ne sais quelle tradition qui donne à ce métier de brigand une couleur presque épique, se combinent

pour relever le bandit au point d'en faire une manière de seigneur. L'Apennin a ses annales qui fourmillent d'exemples pareils.

L'entreprise du Malatesta et de ses compagnons n'était donc en soi ni absurde ni dépourvue de chances de succès. Seulement, ils s'attaquaient à forte partie, et bien qu'il y eût dans leur allégation une certaine solidité prouvant qu'ils ne frappaient point au hasard, restait une question à laquelle le marquis n'avait point répondu.

— D'où savez-vous cela? avait demandé le ministre d'État.

Le colonel San Severo n'aurait pas été embarrassé pour répondre, car en ce moment même il disait à ses confrères, qui lui faisaient tous signe de garder le silence :

— C'est un tour de ce coquin de David Heimer !

L'ancien Luca Tristany n'était certes pas seul ici à deviner la main crochue de Johann Spurzheim. Trois fins matois comme les cavalieri ferraï, Marino Marchesse, Policeni Corner et le vieil Arnato Lorenzo, qui étaient devenus : l'intendant Armellino, le cavalier Pisani et le banquier Dolci, devaient, à plus forte raison, reconnaître la griffe du directeur de la police en cette affaire, mais leur rôle était, à ce qu'il paraît, de s'abstenir.

Piccolomini se retourna vers les personnes royales qui le suivaient et parut prendre leurs ordres. On les vit s'entretenir un instant à voix basse. Au camp des princesses, c'était le silence de la stupeur. Angélia Doria reprenait ses sens dans les bras de Nina .

— Qu'ont-ils dit? demanda-t-elle; a-t-on souffert leurs infâmes calomnies?

Nina répondit :

— As-tu vu le soleil sortir des nuages après la tempête? tu vas voir Fulvio ! il vient.... je le sens venir !

Mais ce qui certes, eût attiré vivement l'attention de cette noble foule, si chaque groupe agité et bavard n'eût discuté avec chaleur dans tous les coins des deux salons, c'était une scène rapide et haut montée qui avait lieu entre le Malatesta et son voisin Sampieri. Depuis le moment où Malatesta avait cessé de parler à l'assemblée, ils s'entretenaient à voix basse de la question posée par le ministre.

— Ne puis-je dire la vérité? demandait le marquis; ne puis-je montrer l'écrit anonyme que j'ai reçu cette nuit?

— On ne croit pas aux écrits anonymes, répliqua Sampieri.

— Cependant...

— Je ne te fais qu'une question : toi-même, y crois-tu?

Malatesta sembla hésiter.

— Crois-tu, comme le dit ta lettre anonyme, que Fulvio Coriolani, ami du roi, fiancé de la comtesse Doria, ait quitté ce palais pour assassiner Felice Tavola? Crois-tu que Fulvio Coriolani soit Compagnon du Silence?...

— Non, sur ma foi ! répondit enfin Malatesta; je ne le crois pas ! Et pourtant, je donnerais trois palettes de mon sang pour que cela fût !

— Qui le croira si tu ne le crois pas?

— Alors, que faire ?

Leurs voix baissèrent davantage.

— Tu as juré, reprit Sampieri, de le déshonorer ou de le tuer au prix de ta vie ou de ton honneur. Ta vie n'y peut rien... on te demande ton honneur.

— Explique-toi !

Un instant ils parlèrent si bas, que le murmure même de leurs voix ne s'entendait plus.

—Jamais ! s'écria tout à coup le Malatesta, dont les yeux brûlèrent, je ne ferai jamais cela !

— Marquis Malatesta, dit en ce moment le ministre Piccolomini au milieu d'un grand silence, d'où tenez-vous les faits que vous avez avancés?

— De bonne source, Excellence ! répondit le jeune marquis d'un air farouche.

La sueur lui perlait aux tempes. Il était aisé de voir qu'un combat terrible se livrait en lui. Cela n'échappait point aux assistants, chez qui la réaction se faisait.

— Il ne peut pas répondre ! s'écria le colonel San Severo le premier.

Et dix voix répétèrent :

— Il ne peut pas répondre !

— Tu agonises, Malatesta ! murmura Sampieri.

— Ceci a trop duré ! dit le prince royal.

Et la princesse de Salerne, honteuse peut-être d'avoir été un instant ébranlée, s'écria :

— J'espère que le châtiment de cet homme sera exemplaire !

— Malatesta ! murmura encore Sampieri, tu n'as pas désormais deux secondes pour choisir entre la vie et la mort !

Malatesta était livide, et l'écume revenait au bord de ses lèvres.

— Répondez ! dit pour la seconde fois Piccolomini; vous avez entendu, chacun croit que vous ne pouvez pas répondre !

Et la rumeur de grandir. Les amis de Malatesta baissaient déjà la tête et Sampieri lui glissa à l'oreille :

— Ci-git Malatesta, *mort de peur !*

A ce dernier coup, le marquis se redressa enfin, et ce fut en effet comme un mort sortant du sépulcre.

— Sois donc content, dit-il à son complice, ma haine est plus forte que mon honneur !...

Et il parla. Les anciennes éditions de mon livre contenaient sa réponse au ministre d'État, expliquant *comment il avait su.* C'était une page terrible empruntée à l'histoire de cette furieuse folie que les Italiens appellent la Vendetta. J'ai essayé de purifier cette page, je n'ai pas réussi, je la supprime

. . . . . .

— Lâche ! dit Nina Dolci, quand Malatesta eut achevé.

Pietro Falcone avait fait un pas en avant, non point pour écouter mieux, mais pour regarder un domino de haute taille qui venait d'apparaître en face de lui. Les princesses avaient quitté leurs sièges; il y avait dans les deux salons un tumulte inexprimable.

Malatesta, qui chancelait, soutenu par Sampieri, vit devant lui tout à

coup découverte la figure hautaine du comte Lorédan Doria, son cousin. Celui-ci ôtait son gant avec lenteur et dit :

— Où le roi a son masque, il n'y a pas de roi. Malatesta, tu as menti ! Malatesta, tu as calomnié ta sœur, et puisqu'elle n'a plus de frère, moi, Doria-Doria, chef de la famille, je deviens son père, et je la venge d'une infâme accusation !

Il leva le bras et lança son gant au visage du marquis, tandis que les princesses et la foule criaient unanimement :

— Bravo ! Loredano ! Bravo ! Bravo !

Mais le gant ne toucha pas le visage de Malatesta; une main l'arrêta au passage. Cette main était celle de ce domino de grande taille que Pietro Falcone examinait depuis quelques instants avec une si vive attention. Personne autre ne l'avait remarqué jusqu'alors. Tenant d'une main le gant de Loredano, il rejeta de l'autre en arrière son vêtement de soie flottante, et parut en riche costume de cour. Ce fut comme un violent coup de de théâtre.

Les cris se turent, et toute fièvre tomba pour un instant à la vue de ce magnifique jeune homme : taille de héros, tête de roi qui découvrait inopinément la fierté de son visage, où glissait un calme sourire. Un nom courut d'une extrémité à l'autre des salons, et ce fut une large rumeur où il y avait de l'admiration, de l'envie et du respect. On disait :

— Coriolani ! le prince Fulvio Coriolani !

VII

LE ROI DU JOUR ET LE ROI DE LA NUIT

Il n'y avait, ici, que trois hommes pour garder une apparence impassible, c'étaient les trois chevaliers du Silence, le banquier Massimo Dolci, l'intendant Visconti-Armellino et le cavalier Hercule Pisani. Autour d'eux, l'agitation grandissait, et le quatrième maître du Silence, le colonel San Severo, y prenait part de bon cœur.

— Corps de Bacchus ! s'écria-t-il, voilà un digne seigneur, ce Doria ! et le coquin de marquis a son affaire !

Cela se perdit dans le tumulte général. Pour donner une idée de ce que devint ce tumulte, malgré la haute position de la plupart des acteurs en scène, nous raconterons un incident dont San Severo fut le héros.

Pietro Falcone, à la vue du Fulvio Coriolani, avait reculé comme si une contraction nerveuse l'eût attiré en arrière.

— C'est lui ! avait-il dit tout bas.

Et ce mot : *c'est lui !* avait dans sa bouche une terrible expressionde haine. Falcone, si calme d'ordinaire, que nous avons vu froid en face des aventures de la maison Spurzheim, semblait en proie à une rage soudaine. Il glissa sa main sous le revers de son costume et en tira un poignard sicilien à lame évidée et fine comme une aiguille. Certes, en ce moment de désordre rien n'était plus aisé que de frapper. C'était sa pensée, mais au moment où il prenait son élan, une main de fer le saisit à la gorge, tandis qu'une autre main également vigoureuse tordait son poignet et faisait tomber l'arme.

Cette main de fer, qui appartenait à San Severo, y allait de bon cœur. La face du docteur s'injectait de sang déjà, lorsque le regard du colonel tomba par hasard sur la main droite de l'inconnu, celle qui naguère tenait le stylet. Au doigt médius de cette main était l'anneau du Silence. San Severo lâcha prise aussitôt, mais il entraîna le docteur jusqu'auprès des trois chevaliers et leur montra l'anneau.

Armellino dit :

— Nous savions cela !

San Severo baissa la tête, et réfléchit un instant.

— Mes compagnons, dit-il, moi, je ne le savais pas. Le jour où je ne comprendrai plus du tout, prenez garde !

Armellino et Falcone échangèrent un signe. Falcone se perdit dans la foule. Tout ceci n'avait pas duré une minute.

Pas une parole n'avait été échangée dans le groupe de nos personnages

principaux, qui gardaient leurs poses respectives, comme il arrive dans les solennelles occasions.

Lorédan Doria était à droite du marquis que Sampieri contenait, et qui semblait en proie à une attaque d'épilepsie; à gauche, Coriolani, la tête haute et les bras croisés sur sa poitrine, se tenait debout. Le roi et les princes entouraient ce groupe.

A l'autre bout du salon, la princesse de Salerne et ses compagnes applaudissaient Lorédan avec de véritables transports. Angélia pleurait de joie dans les bras de Nina, qui murmurait à son oreille :

— Que te disais-je. C'est méconnaître Fulvio que de craindre pour lui.

Et cependant il ne s'était rien passé en réalité. Aucune réponse n'avait été opposée aux accusations du Malatesta. Le roi n'avait pas prononcé une parole; les princes et le ministre d'État étaient muets. Mais il y avait dans ce nouveau venu une puissance si communicative qu'il semblait que sa présence seule dût faire sa cause gagnée. Il regardait Malatesta en souriant. Malatesta, la face marbrée de taches livides, faisait d'inutiles efforts pour soutenir son regard.

La première parole prononcée sortit de la bouche du roi qui rejeta en arrière le capuchon de son domino, et découvrit cette belle figure bourbonnienne couronnée de cheveux blancs comme la neige, à laquelle le peuple de Naples payait toujours un si sincère respect. Le roi dit :

— Doria tu es un gentilhomme. Ton père eût fait comme toi : tu as bien fait !

Lorédan s'inclina. Le prince royal vint à lui et l'embrassa. C'était sur le bras du prince royal que Ferdinand de Bourbon s'était appuyé pendant toute cette scène. L'autre compagnon du roi était son second fils, le prince de Salerne.

Fulvio Coriolani s'inclina à son tour devant le roi, Le roi lui dit :

— Prince, soyez le bien-venu. On vous a accusé en votre absence, vous allez vous défendre.

— J'y tâcherai, sire, répondit Coriolani.

Et tous les cœurs étaient avec lui déjà. Avant de continuer il se tourna vers Lorédan.

— Comte, dit-il, je vous remercie et je vous offre la main.

Lorédan salua, mais sa main resta immobile à son flanc.

— Prince, répliqua-t-il froidement, vous ne me devez rien ; j'ai défendu l'honneur de ma maison.

— L'honneur de votre maison est le mien, comte, dit Coriolani, puisque je vais être votre frère.

Lorédan répartit d'un ton glacé :

— L'avenir est à Dieu. Ma sœur est libre sous le bon plaisir du roi, son son maître et le mien.

Il salua de nouveau et rompit ostensiblement l'entretien. Coriolani lui tendit en silence son gant qu'il reprit. Cela fait, Coriolani se redressa, et parlant au roi :

— Sire, sauf le respect que je dois à Votre Majesté, dit-il, le marquis de Malatesta en a menti méchamment et lâchement. Honte à celui qui a perdu le souvenir de sa mère, à ce point d'outrager sa propre sœur !

— Bien dit ! bien dit ! s'écria-t-on de toutes parts.

Et l'archiduchesse Marie-Clémentine, femme du prince de Salerne s'écria:

— Prince, au nom de mes sœurs et de toute la cour, je vous remercie, vous avez noblement exprimé notre pensée.

Coriolani mit la main sur son cœur. Son regard, en rendant grâce à la princesse, se fixa sur le pâle visage d'Angélia qui lui fit un signe de tête souriant.

— Où es-tu? fit l'implacable Sampieri à l'oreille de Malatesta.

— Sire, dit aussitôt ce dernier, dont la parole était embarrassée sauf le respect que je dois à Votre Majesté, ce bandit, qui donne des leçons aux gentilhommes en votre présence, ne vaut pas la peine qu'un Doria d'Angri relève son démenti. Je soutiens mon dire, et j'accepte le provocation de mon cousin Lorédan Doria, qui est au moins un galant homme.

Sampieri lui serra la main furtivement. Malatesta reprit avec plus d'assurance :

— Puisque celui-là vous a ensorcelés, ô grands de Naples, mes anciens amis, je n'espère plus beaucoup faire tomber le voile qui vous bande les yeux. Je me borne donc à le mettre au défi de répondre à deux simples questions : « A quelle besogne a-t-il employé sa nuit? » Dans quelle contrée de la lune est située sa principauté de Coriolani? »

En achevant ces mots, le Malatesta avait recouvré toute son insolence.

— Sire, reprit le prince Fulvio, ce n'est pas à cet homme que je m'adresse. C'est à Votre Majesté qui a témoigné le bienveillant désir d'entendre ma réponse.

— Bienveillant, oui, prince, dit le roi; nous ne vous croyons pas coupable jusqu'à preuve contraire.

Coriolani fit un pas vers le roi, mit un genou en terre et lui baisa la main en disant tout bas :

— Je rends cet hommage au roi qui m'aime. Je le rends surtout à l'ami de mon noble et bien-aimé père !

Autour du salon on se demandait :

— Que dit-il? que dit-il?

— Je crois, Dieu me pardonne ! s'écria Malatesta en ricanant, que ce fils du hasard a parlé de son père !

Le prince royal fit un signe. On entendit les crosses de vingt mousquets résonner bruyamment sur les dalles. Tous les regard étonnés se tournèrent vers le vestibule que l'on vit plein de gardes suisses. Malatesta voulut parler encore, mais Sampieri, jugeant qu'il se perdait sans retour, lui mit la main sur la bouche.

— Laisse aller, lui dit-il, tu as assez fait...

— Sire, reprit Coriolani au milieu du silence rétabli comme par enchantement dès qu'il ouvrit la bouche, je voyais depuis quelques semaines un deuil dans votre auguste maison. Ceci est pour répondre à la question, qui m'a mis au défi de dire quelle a été ma besogne de cette nuit. Votre Majesté avait près d'elle une noble jeune fille, dont les veines contiennent du sang impérial et royal, Mathilde Farnèse, que vous avez tenue sur les fonts de baptême...

— Aurais-tu de ses nouvelles, Fulvio? s'écria le roi vivement.

On savait, à la cour, combien le roi aimait sa filleule. La mère de Mathilde était morte jeune; elle était la parente de Ferdinand. Colonna dit à Marescalchi qu'il avait rejoint dans la foule :

— Le misérable nous porte là un coup de maître !

Coriolani poursuivait :

— Pouvais-je faire trop pour reconnaître la gracieuse hospitalité que Votre Majesté a daigné m'accorder? Ceux qui disent m'avoir vu cette nuit au pont della Maddalena et sur la plage, ne se trompent point : j'y suis allé. J'ai été plus loin : une barque m'a emporté au travers du golfe de Naples; j'ai franchi le canal de Procida. De l'autre côté des îles, en face du Foce del Fusaro, il y avait un navire à l'ancre, j'y suis monté...

— Et vous avez des nouvelles de Mathilde? demanda pour la seconde fois le roi.

— Oui, sire.

— De bonnes nouvelles !

— Oui, sire.

— Que Dieu vous récompense, Fulvio ! Dites-nous quel était ce navire?

Le cercle s'était resserré autour de Coriolani, et l'on avait fait place aux princesses qui étaient maintenant sur le premier rang.

— Ce navire, répondit le prince Fulvio, appartenait à ce chef redoutable que votre police croit tenir sans cesse et qui lui échappe toujours.

— Porporato !

Ce nom prononcé tout bas, courut d'un bout à l'autre des salons.

Le roi dit :

— Ce baron d'Altamonte qui devait être exécuté demain n'est donc pas Porporato?

— Non, sire

— Le prince Coriolani avait dit formellement le contraire lors de la confrontation, fit observer le ministre d'État.

— Excellence, si je n'avais vu de mes yeux cette nuit Porporato à bord de sa felouque, je dirais encore à l'heure qu'il est : Altamonte était Porporato : ils se ressemblent trait pour trait. C'est à ce point, que j'ai bien peur qu'il y ait dans tout ceci une regrettable erreur. Je crois que la justice et la police se sont trompées. Je crois que Altamonde était innocent.

Andrea Visconti-Armellino fit un pas en avant.

— Ma démission d'intendant second de la police, dit-il, est déposée depuis hier au ministère d'État : le motif de ma démission est celui-ci : Je partage l'opinion du noble Fulvio Coriolani.

— Oh ! oh ! fit le grand San-Severo à l'oreille de Massino Dolci, qui restait seul à la place occupée naguère par les trois chevaliers du Silence, quelle comédie est-ce là? passerai-je ma vie entière à n'y voir goutte dans vos histoires?

— Voilà qui est étrange, Piccolomini, dit le roi au ministre; j'ai déjà reçu à ce sujet, cette nuit, une lettre du seigneur Johann Spurzheim qui, tout malade et mourant qu'il est...

— Demain, à la première heure, interrompit le ministre d'État, je

comptais soumettre à Votre Majesté des communications importantes.

Le roi le regardait en face.

— Malheur à ceux qui voudraient me tromper ! prononça-t-il tout bas en fronçant le sourcil; je suis le plus vieux souverain de l'Europe, mais j'ai encore la tête saine et le bras long !

Il nous est impossible de faire comprendre dès à présent au lecteur la ligne de conduite de ce redoutable agonisant, Johann Spurzheim. Il portait ici un coup funeste à Piccolomini, et pourtant il n'était point avec le prince Coriolani; Malatesta lui importait peu, il ne s'occupait pas du roi et ne croyait point en Dieu : Il travaillait pour lui seul, dirigeant ses batteries du fond de son alcôve et mêlant à plaisir l'écheveau embrouillé de son intrigue. C'était un spéculateur effréné. Nous ne connaissons ici qu'un de ses agents, Pietro Falcone, mais qui sait combien Falcone avait de collègues inconnus dans les salons du Palais Doria !

— Et qu'as-tu fait à bord de la felouque, Fulvio? demanda le roi.

— J'ai parlé à Porporato, sire.

— C'est la seconde fois et maintenant, tu le reconnaîtrais?

— Je le reconnaîtrais, sire.

— Pourquoi s'approchait-il ainsi de mes côtes?

— C'est un étrange personnage, sire, qui dit aussi, en parlant des rivages de Naples, « mes côtes. »

Le roi eut un sourire contraint.

— Nous sommes deux pour un seul royaume, murmura-t-il; je suis le roi du jour; ce brigand est le roi de la nuit. Tout cela changera si Dieu m'est en aide. J'ai bien arraché mon héritage des mains de Murat qui était un soldat...

Chacun put voir les sourcils du prince Fulvio se froncer à ce nom de Murat.

— Sire, dit-il, Porporato avait, à son dire, deux motifs pour s'approcher de votre capitale.

— Voyons les motifs de Sa Majesté nocturne !

D'abord, délivrer le baron d'Altamonte, non point par amitié, mais par principe : Porporato a fait serment de délivrer tous les condamnés à la peine capitale.

— Cette fois, du moins, il a été parjure !

— S'il m'est permis de répondre à Votre Majesté, Porporato avait prévu le cas, il m'a dit en propres termes : « De deux choses l'une : ou ils l'assassineront, ou je le délivrerai ! »

A son tour, le roi fronça le sourcil.

— Et le second motif de sa diabolique Majesté? demanda-t-il.

— Le second motif est tout autre, sire. Porporato recherche la main d'une jeune fille noble de votre cour.

— Ah ça, dit le roi, il connaît donc notre cour?

— Beaucoup, Sire.

— Est-ce qu'il nous fait l'honneur d'y venir parfois?

— Souvent.

Ferdinand devint pâle et sa colère se fit jour.

— Sur notre vie ! s'écria-t-il, nous voulons des ministres qui nous mettent à l'abri de pareilles insolences !

— Sire, dit Coriolani avec froideur, je n'ai pas accusé les ministres de Votre Majesté.

Il y eut un silence, le roi regrettait fort d'avoir entamé cet entretien en public. Il le rompit brusquement et de mauvaise grâce.

— Parle-nous de Mathilde, notre filleule, prince, dit-il; combien cet homme veut-il nous vendre sa liberté?

— Troc pour troc, sire, répondit Fulvio; Porporato demande sa future femme à la place de la noble Mathilde Farnèse.

— Espère-t-il?... s'écria le roi avec indignation.

Coriolani se tourna vers le vestibule où le cavalier Hercule Pisani était debout, au-devant de la garde suisse. Il fit un signe. Pisani disparut au milieu des soldats.

— Je n'aurais point souffert, dit Fulvio, qu'on manquât de respect à Votre Majesté en ma présence. Je vais rapporter les propres paroles de Porporato il a dit : « Je rends au roi sa filleule sans rançon. Demain, celle que je veux sera en mon pouvoir. »

Lorédan Doria, qui était auprès de sa sœur et qui fixait sur Fulvio un regard perçant, fit un mouvement involontaire, comme pour la protéger.

Le roi n'eut pas le temps de répondre. Hercule Pisani traversa de nouveau les rangs des soldats. Il tenait par la main cette jeune femme voilée que nous avons vue dans la cour du palais où Beldemonio s'était fait descendre en sortant de chez Joham Spurzheim. Fulvio alla vers elle, la prit des mains de Pisani et l'amena au roi qui lui tendit les bras, les larmes aux yeux.

— Votre Majesté, dit le prince sans élever la voix, est-elle satisfaite de mon service de cette nuit?

Mathilde Farnèse recevait déjà les caresses des princesses. Le roi tendit la main à Fulvio. Les princesses et la cour applaudirent avec transport. Angélia était éblouie, mais Nina n'était pas même étonnée.

Les trois chevaliers du Silence, Andrea Visconti-Armellino, Massimo Dolci et Hercule Pisani étaient de nouveau réunis, formant un groupe impassible au-devant du grand colonel San Severo qui perdait plante au milieu de cette mer d'énigmes.

— Seigneur Armellimo, dit le roi, nous n'acceptons pas votre démission.

— En ce cas, la mienne est aux pieds de Votre Majesté, répliqua vivement Piccolomini.

Le roi sourit, et dit :

— Le soleil, demain, verra bien des choses. En attendant, puisque votre démission est à mes pieds, Excellence, je me nomme, pour cette nuit, ministre d'État... Et sois de bonne heure au palais, Fulvio !

Le prince Coriolani s'inclina. Chacun vit bien que le portefenille de Piccolomini était à lui s'il voulait le prendre.

— Holà ! Baumgarten ! appela le roi.

Le major de la garde suisse entra aussitôt; le roi lui dit quelques mots à l'oreille, Sampieri devina et fit un mouvement vers la porte. Il sentit une

main qui le retenait. Le docteur Pietro Falcone était entre lui et Malatesta.

— Messieurs, dit Falcone, vous avez joué une partie vous l'avez perdue, je vous offre votre revanche.

— Seigneur Marescalchi, disait en ce moment Baumgarten, je vous arrête au nom du roi.

Malatesta, depuis un moment, restait atterré.

— Au nom du roi, dit encore Beaumgarten, seigneur Gravina, je vous arrête.

— Tout mon sang pour une revanche ! gronda le Malatesta ; je ferais un pacte avec le démon !

Baumgarten venait d'arrêter Ziani et Colonna.

— Nous n'avons plus qu'une minute, dit Pietro Falcone ; voilà le Pitti qu'on arrête à son tour, mais il est prévenu, les autres aussi. Souvenez-vous bien de ceci, Sampieri et vous, Malatesta : vous avez un allié. A quelque heure et en quelque lieu que ce soit, dès que le nom de Johann Spurzheim sera prononcé à votre oreille, tenez-vous prêts.

— Johann Spurzheim ! répéta Sampieri stupéfait.

Et Malatesta ajouta :

— Je n'avais évoqué que Satan !

Baumgarten était en face d'eux, il dit :

— Au nom du roi, Domenico Sampieri et Giulio Doria d'Angri, marquis Malatesta, je vous arrête.

Falcone s'était perdu dans la foule. A ce moment, Fulvio Coriolani abordait Angélia Doria et lui baisait respectueusement la main.

Comme la princesse de Salerne l'appelait, il laissa tomber rapidement ces paroles :

— Comtesse, il est d'usage que deux fiancés échangent le secret de leurs cœurs. Demain, je solliciterai de vous une entrevue d'où dépendra notre avenir à tous deux.

DEUXIÈME PARTIE

MARIA DES AMALFI

I

DJABEL LE GRAND SCORPION

Nina Dolci, la fille d'honneur de la princesse de Salerne, était assise au chevet du lit d'Angélia Doria. C'était trois ou quatre heures après la fin de la fête. Angélia s'était couchée malade, et Nina la veillait, bonne, tendre, docile aux fantaisies que la fièvre mettait dans l'esprit de son amie.

Angélia ne pouvait dormir; elle était comme les enfants qui demandent des histoires; Nina se recueillait, et feignant de chercher les aventures d'autrui dans sa mémoire, elle racontait quelques épisodes de sa vie bohémienne. Elle avait vu bien des choses, cette zingara si jeune que le sort avait faite grande dame. Angélia l'écoutait. Parfois, Nina croyait l'avoir endormie et se taisait.

La lampe était entre elles deux, éclairant d'un rayon pareil ces deux beautés si différentes. Au moment où les premières lueurs du jour se glissaient à travers les rideaux, Angélia dit :

— Tu gardes le silence et moi, j'ai peur de penser. Fulvio veut me parler qu'a-t-il à me dire? Raconte encore, je t'en prie, une histoire longue, longue !

Nina écoutait cette pauvre chère voix dont l'accent devenait de plus en plus semblable à celui des petits enfants.

— Je n'en sais plus, dit-elle.

Puis se reprenant :

— Il y en a une longue, longue ! C'est celle de Porporato.

Angélia ouvrit les yeux tout grands.

— Tu la sais donc? dit-elle.

— Oui, Massimo Dolci, mon oncle, a eu une maison de campagne au pied du mont Sila, où est, dit-on, le château de Pourpre...

— Oh ! répéta Angélia, le château de Pourpre ! est-ce qu'il existe?

— Et mon oncle, continua la zingara, est l'ami de l'intendant second de police qui lui a prêté les dossiers de ce célèbre bandit.

— Et tu les as lus?

— Avec plus de curiosité que le plus intéressant de tous les contes !

— Alors, dit vite !

Angélia se tourna à demi sur l'oreiller, son visage exprimait une curiosité singulière.

— As-tu rencontré parfois, demanda Nina, en venant de Sicile, ces misérables caravanes de zingari qui plantent leurs tentes loin des villages, et semblent toujours voler l'air du ciel qu'elles respirent?

— Je me souviens d'avoir vu de ces gens-là, répondit Angélia.

— Eh bien ! reprit Nina, tu as peut-être rencontré sans le savoir la famille errante du tzigane Djâbel le Scorpion, dans laquelle se passa l'enfance de Porporato, et aussi l'enfance de Fiamma, sa petite sœur.

— Ah ! s'écria Angélia, tu vas aussi me parler de Fiamma?

— Il est impossible, répondit Nina avec un mouvement d'orgueil, de parler de Porporato sans parler de Fiamma, Djâbel, le grand Scorpion, tzigane rouge de Moravie, parcourait la terre de Bari, vers le commencement de ce siècle, avec sa famille ou tribu, nombreuse comme celle de Priam. Les deux premiers nés de Djâbel avaient nom Horeb et Baïssa; Horeb connaissait l'art de lire dans les astres; Baïssa domptait les serpents et guérissait les fièvres par l'imposition des mains. Djâbel, lui, était doué pour les scorpions et les tarentules. Il était petit, maigre, hâve; ses cheveux gris se hérissaient sur son crâne. Quand il regardait les chiens fixement, les chiens devenaient fous. Les paysans de la terre de Bari lui payaient une redevance pour qu'il ne regardât point leurs troupeaux. Le père du père de Djâbel avait connu le secret du château de Pourpre...

— Qu'est-ce donc que le château de pourpre? demanda Angélia.

— C'est, répondit Nina, le paradis mystérieux des fils d'Achingan, qui fut le premier roi des tziganes, et leur donna, dit-on, son nom. Il est situé au centre des Apennins du sud, dans un lieu inaccessible et couvert d'impénétrables forêts. On dit que parfois, dans les sentiers de la vallée, on entend des chants lointains et des bruits de fête. Ce sont les chants qui descendent du château de Pourpre, le palais des merveilles. Les gens de la montagne croient à son existence, et personne ne l'a vu. C'est le lieu du trésor, promis aux races déshéritées, inépuisable, comme l'eau de la mer et la bonté de Dieu...

Le jour douteux que laissaient sourdre les rideaux pâlissait déjà les lueurs de la lampe. Une curiosité croissante se lisait sur le charmant visage d'Angélia. Les traits de Nina s'étaient animés tandis qu'elle parlait. Il y avait sur son front comme une auréole de poésie et ses yeux brillaient. Elle était là dans son élément, la fille des imaginations orientales, amie des splendeurs impossibles et du merveilleux plein de mystères. Elle reprit :

— Le septième aïeul de Djâbel mourut en cherchant le secret du château de Pourpre. Il s'appelait Pharam. Il était le septième neveu de Ptolaum, tige de la tribu, qui était venu de Châl (Egypte). Ce fut Pharam qui bâtit le château de Pourpre. Quand il en fut chassé par les chrétiens, il répandit dans le sentier de l'exil la poussière du marbre rouge qui servit à bâtir le palais. Les descendants de Pharam jurent par lui. Et parmi les Romichâl (hommes d'Egypte) les fils de Pharam sont maintenant les premiers. Ils disent que la poussière de marbre répandue par Pharam, leur aïeul, était fée. Le vent n'a point le pouvoir de la disperser, la pluie ne peut pas la dissoudre : là où l'aïeul l'a mise, elle reste. Et quiconque retrouvera un grain de cette poussière, un seul, n'aura qu'à suivre la trace pour arriver au château de Pourpre, où sont les trésors de Ptolaum. Aussi, tant qu'il y aura un descendant de Pharam, il y aura un homme qui donnera sa vie entière à la recherche de ce trésor.

Djâbel le grand Scorpion et sa tribu erraient sans cesse de la terre d'Otrante à la terre de Bari, sans dépasser jamais la Capitanate. Ils essayaient de se rapprocher des sommets de l'Apennin, d'où la force armée les repoussait toujours. On craint en effet les zingares dans la montagne, parce que la montagne fait le brigand. Djâbel devenait vieux; ses fils grandissaient, sa race se multipliait à ce point que la famine régnait souvent sous les tentes. Il avait dix tentes. Sous la tente d'Horeb, le fils aîné, était un enfant de race chrétienne que l'on cachait avec soin. Les tziganes l'appelaient Beldemonio, à cause de ses précoces hardiesses.

— Beldemonio ! répéta Angélia; où donc ai-je entendu ce nom?

— A Naples, où il est dans toutes les bouches... Laisse-moi poursuivre : sous la tente de Baïssa, le second fils était une fillette, appelée Mani, mais que les chrétiens avaient surnommée Fiamma, à cause de sa danse légère. Elle était belle comme le sont les filles de Bohême; ses cheveux étaient noirs; ses yeux brillaient sous l'arc sombre de ses sourcils. Sa taille peu élevée était souple et fine.

Beldemonio lui, était grand et fort; ses longs cheveux blonds encadraient son front candide, s'il avait eu, comme Achille, des habits de femme, il n'eut point trouvé de rivale. Fiamma et Beldemonio tout enfants qu'ils étaient avaient juré le serment d'amitié : c'était la sœur et le frère.

Une fois, les deux tentes d'Horeb et de Baïssa se réunirent non loin de Brienza, dans une vallée où coule le torrent d'Organa. Les jeunes gens des deux tentes furent lancés dans la montagne à la cueillette des simples, car tous les tziganes sont médecins. Beldemonio et Fiamma suivaient tous deux le lit de l'Organa; ils arrivèrent ainsi au sommet d'un roc, dont la table surplomblait le cours du torrent. Au-dessus d'eux était une rampe inaccessible où poussaient çà et là des myrtes et des fleurs empourprées. Deux tourterelles voltigeaient autour d'une crevasse en poussant des cris plaintifs. Fiamma dit à Beldemonio :

— Pourquoi pleurent-elles?

Il leva les yeux vers le sommet du roc où les tiges épineuses des cactus s'agitaient.

— Elles pleurent, répondit-il, parce qu'il y a des petits dans leur nid, et que voilà deux enfants qui rampent là-haut vers la crevasse.

Fiamma poussa un cri. Elle venait d'apercevoir les têtes cruelles des petits chasseurs.

— Je vais les tuer si tu veux, dit Beldemonio, qui saisit un caillou.

Une pierre lancée par la main d'un zingare va droit au but comme la balle d'un mousquet.

— Non, non ! s'écria Fiamma, ne tue pas les enfants, mais sauve les petits des pauvres tourterelles.

Au moment où Beldemonio s'élançait pour gravir la rampe, un des enfants atteignit la crevasse, d'où l'un des tourtereaux sortit et prit son vol timide qui allait s'abaissant de telle sorte, que la jeune fille, tendit sa main pour le saisir.

A cet instant, un épervier tomba du ciel comme la foudre, atteignit le petit oiseau dans sa chute et l'entraîna. Beldemonio avait toujours son caillou à la main; la pierre siffla. L'épervier tomba tête première dans le torrent, tandis que le tourtereau, battant faiblement de ses petites ailes blessées, disparut au milieu des buissons.

— Merci, dit Fiamma, mais l'autre?

L'autre sortait justement de la crevasse, évitant la main des enfants dépités, en abaissant vers nous son vol incertain.

— Tu le veux? dit Beldemonio qui, d'un bond, atteignit au vol la petite tourterelle et roula au fond du torrent sans lâcher prise. L'instant d'après, il revenait vers Fiamma tenant le petit oiseau vivant dont les belles plumes gris de perle étaient à peine mouillées. Il saignait de plusieurs blessures. Depuis ce jour-là Fiamma a été l'esclave de son frère. Elle avait reconnu sous cette blonde chevelure la puissante tête du lion.

Angélia pensa tout haut :

— Fulvio eût-il fait cela pour moi?

Nina ne répondit pas, mais elle eut un orgueilleux sourire. Elle poursuivit :

— Ils avaient quatorze ans. C'est l'âge où les fillettes tziganes deviennent femmes. On se disputait déjà le cœur de Fiamma, et Djâbel le grand Scorpion, dit : Je la veux : C'était le chef et le père; nul ne lui résistait jamais. Beldemonio vint à la tente de Djâbel, qui avait autour de lui cinq de ses fils, et lui dit :

— Maître, tu es trop vieux pour Mani, ma sœur.

Les fils levèrent sur lui le *pûm*, qui est une grosse balle de plomb au bout d'une lanière de cuir, arme sourde et presque toujours mortelle. Beldemonio arracha un des pieux qui fixaient les cordes de la tente et se défendit, or voici ce qui arriva : la lanière de cuir, brandie par Thipharé, le quatrième fils, se rompit. La balle frappa la tête de Djâbel le grand Scorpion, qui tomba en disant : C'était le sort !

Comme ses fils s'élançaient tous ensemble contre Beldemonio, Djâbel les arrêta de sa voix mourante, et dit :

— Ne le tuez pas : c'est lui qui trouvera la route du château de Pourpre !

Et il rendit son souffle au vent, car il n'y a point de Dieu pour les

tziganes. La volonté de Djâbel le grand Scorpion avait toujours été respectée de son vivant : mais pourquoi obéirait-on aux morts? On s'empara de Beldemonio, qui était seul contre tous. On lui lia les pieds et les mains : on le jeta dans un coin de la tente. La nuit suivante, Fiamma, sa sœur, coupa les liens et ils s'enfuirent.

Alors commença, pour eux, une vie d'aventures et de périls. Les tentes des fils de Djâbel se réunirent contre eux, qui, n'ayant aucune protection à espérer du côté de l'autorité chrétienne, furent traqués dans les monts comme des bêtes sauvages. Cela dura un an. Baïssa, le nouveau père des zingares, fils de Pharam, avait dit :

— Celui de nos garçons qui s'emparera de Mani, l'aura pour femme. Celui qui s'emparera de Beldemonio, le prédestiné, aura tout ce qu'il demandera.

Il appelait Beldemonio le prédestiné, parce que Djâbel avait dit : « Celui là trouvera le chemin du château de Pourpre. » La chasse fut rude. Quand la passion les tient, ces hommes du Châl sont patients, courageux, infatigables. Ils s'acheminèrent tous ensemble à la poursuite de Fiamma et de Beldemonio, qui vingt fois furent sur le point de tomber dans les mains des fils de Djâbel. En ce temps-là, Beldemonio n'avait point d'armes. Quand il ne pouvait éviter les Romichâl, il les combattait comme les preux des anciens jours, avec des branches arrachées aux arbres de la montagne, avec des cailloux ramassés dans le lit desséché des torrents. La fronde de David lui manquait, mais il n'avait besoin que de sa main sûre et vigoureuse.

Enfin, au bout du dixième mois, les ennemis de Beldemonio et de Fiamma, rétrécissant toujours davantage le cercle, les avaient acculés à la cime d'une montagne dans la partie la plus déserte de l'Apennin. Fiamma et Beldemonio passèrent trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture. La troisième nuit, Fiamma dit : — J'ai faim.

Beldemonio l'entendit. Saisir sa massue et bondir dans le sentier qui descendait la montagne, ce fut l'affaire d'un seul et même instant. Fiamma le suivit, mais au bout de quelques secondes, elle l'avait déjà perdu de vue.

Il y avait quatre feux au bas de la montagne. Les fils de Pharam dormaient sur la foi de leurs sentinelles et de leurs chiens vigilants. Leurs chiens connaissaient Beldemonio; ils vinrent lui lécher les mains; la sentinelle n'eut pas le temps de crier alarme. A peine avait-elle aperçu Beldemonio qu'elle tombait la tête écrasée par un coup de massue. Ce fut alors un grand tumulte; des plaintes, des clameurs, des coups de feu. Fiamma hâta sa course, car il était seul contre vingt.

Mais c'était Beldemonio, la foudre vivante ! la volonté devant laquelle l'Italie entière devait bientôt trembler ! C'était l'enfant redoutable qui demain allait s'appeler PORPORATO ! Quand Fiamma fut à portée, elle aperçut un homme debout, au milieu de la tente ouverte, où des cadavres étaient couchés. Elle eut du pain...

Nina s'interrompit et appuyant ses deux mains contre son cœur, Le jour grandissait, la lampe terne perdait son éclat.

— Qu'as-tu? demanda Angélia, tu souffres?

— Non, répliqua la zingara; j'aime les lions !

— Aurais-tu consenti à devenir la femme de Porporato?

La zingara répondit :

— Je ne serai la femme de personne... Veux-tu dormir?

— Oh ! non ! s'écria la Doria; parle encore, Nina je t'en prie !

La zingara passa le revers de sa main sur son front, où perlaient des gouttes de sueur. Elle sourit amèrement, parce qu'elle entendit Angélia qui murmurait :

— Fulvio aussi est un lion !

— L'as-tu enfin deviné? prononça la zingara : le plus beau des lions et le plus terrible !

Elle reprit, après un court silence :

— Beldemonio se fit chasseur de chamois. Il avait conquis deux carabines et des munitions sous la tente de Baïssa. Fiamma et lui avaient pris possession d'une hutte abandonnée dans les gorges du Monte-Gaudente. Ils vivaient grâce à l'adresse de Beldemonio, qui ne revenait jamais les mains vides. C'était à Potenza qu'il allait vendre ses peaux. Un jour qu'il s'y rendait, il rencontra une escorte de trois gendarmes qui conduisaient un pauvre diable, les mains liées derrière le dos. Il y avait en lui du chevalier errant. Il fit comme don Quichotte de la Manche, quand ce miroir de la chevalerie tomba sur la Sainte-Hermandad pour délivrer le Biscaïen. Il attaqua les trois gendarmes sans crier gare, et mit le pauvre diable en liberté. Celui-ci, en manière de remerciement, exécuta une prodigieuse cabriole, et s'élançant en trois bonds au sommet d'un grand hêtre, il se prit à tourner autour d'une branche avec la rapidité d'une crécelle dans la main d'un enfant. Cela fait, il se laissa glisser à terre et marcha sur les mains jusqu'au fossé de la route, qu'il franchit d'un saut périlleux. Les noms des compagnons de Porporato sont populaires à Naples. Ce pauvre diable était le fameux saltarello Cucuzone qui, depuis lors, ne l'a jamais quitté. Il venait d'Evoli, où les gendarmes l'avaient arrêté sur la place publique, parce qu'il n'avait point la permission de l'intendance.

Beldemonio ayant cependant vendu ses peaux de chamois revint au Monte-Gaudente, mais il n'y trouva plus Fiamma. Voici ce qui s'était passé : Antonio Basili, marquis de Casanuova, intendant de Potenza, aimait aussi la chasse. Tandis que Beldemonio était à la ville, le marquis parcourait la forêt avec sa meute et ses piqueurs, forçant un daim de toute beauté. Il rencontra Fiamma et commença une autre chasse. Tu sais, comtesse, qu'elle est la lâche complaisance de nos serviteurs italiens. Les gens du marquis crièrent, *tayaut!* et l'aidèrent sans vergogne à traquer la jeune fille.

Le soir, vers la tombée de la nuit, le saltarello Cucuzone faisait ses cabrioles sur la place publique. Il vit tout à coup, parmi les spectateurs, une figure pâle dont les yeux flamboyants le regardaient. Il plia aussitôt bagage et se rendit dans les fossés de la ville où Beldemonio l'attendait.

— Que voulez-vous de moi, maître? demanda Cucuzone.

— Tu as des ailes, répondit Beldemonio; je veux que tu me les prêtes pour pénétrer dans le palais de l'intendant.

— Et qu'y voulez-vous faire, maître?

— Reprendre ma sœur qu'il m'a volée.

Cucuzone approuva l'idée. Cette nuit-là même ils pénétrèrent dans le palais par les terrasses. Fiamma fut délivrée, et l'intendant mit à prix la tête de Beldemonio qui acheta des habits d'homme pour Fiamma et fut bandit. Il n'avait point de troupe, il était seul avec son valet Cucuzone et Fiamma sa sœur.

Un soir, il rencontra un pauvre blessé au bas de la montagne. Sa pitié fut excitée. Il chargea le blessé sur ses épaules, afin de le conduire à l'osteria voisine. C'était un piège tendu, l'osteria était pleine de sbires; les portes s'en refermèrent sur Beldemonio sans défiance. Il fut pris, chargé de chaînes et conduit au château du Pizzo, cette sombre forteresse qui avait vu naguère les derniers moments du roi Joachim Murat.

On était en effet à la fin de l'année 1815. Beldemonio eut le cachot où était mort le comte Monteleone, l'ami de ton père, comtesse, et l'ami du roi Ferdinand de Bourbon.

II

LE LIVRE DE L'AVENIR

La zingara reprit :

On dit qu'il se passa de mystérieuses choses dans ce cachot où était mort le premier grand maître des chevaliers du fer. J'ai ouï raconter par les gens du sud que le saint Monteleone apparut à Beldemonio, et qu'il traça d'une main lumineuse, sur le mur du cachot, des caractères inconnus. Ceci est la fable. La vérité est que peut-être Monteleone, prévoyant sa fin tragique, avait laissé quelque signe incompréhensible au vulgaire sur les murs de sa prison. La confrérie du Silence a sa langue et son alphabet. Les dossiers de la police le disent.

Beldemonio ne devait quitter son cachot que pour aller à la mort. Il en sortit vivant avec le secret du Silence. Beldemonio avait deviné l'énigme posée sur la muraille. Beldemonio avait trouvé, enfoui dans le sol même du cachot, le testament du saint Monteleone...

...Quelques mois auparavant, un soir que Fiamma et son frère laissaient dériver leur barque sur les flots du golfe de Tarente, non loin de l'embouchure de l'Ardano, ils entendirent des cris de détresse au large. Il y avait là un navire silicien où le capitaine était en train de faire donner la *calata umida*, à l'un des matelots. La *Calata umida*, ainsi nommée par opposition au supplice mortel de la *calata secca*, est une de ces barbares tortures qui se conservent en dépit de toute humanité dans la marine du Levant. Dans la cale sèche, on ne relève guère qu'un cadavre mutilé affreusement, mais il faut parfois trois ou quatre cales mouillées pour venir à bout d'un homme robuste.

Quand le frère et la sœur arrivèrent dans les eaux du navire sicilien on était à la seconde épreuve, le marin avait résisté à la première. Il avait encore la force de crier et de demander pitié. Fiamma et Beldemonio entendirent le bruit de sa seconde chute. Le mouvement imprimé à la mer fit danser leur barque. Beldemonio tira son poignard qu'il mit entre ses dents et plongea tête première.

L'officier de quart commanda la manœuvre pour remonter le patient. On guinda le câble qui vint en grand. Il n'y avait plus rien au bout. Beldemonio l'avait coupé sous l'eau avec son poignard, après avoir débarrassé le matelot du boulet de quarante-huit attaché à ses pieds. Au premier cri d'étonnement des marins siciliens, Beldemonio amenait le pauvre patient sous la barque et Fiamma l'aidait à le hisser à bord. La barque put

s'éloigner à force de rames. Le patient avait nom Ruggieri. Sa vie est à Beldemonio. Il est comme Cucuzone dévoué jusqu'à la mort.

Ils étaient donc là trois personnes qui erraient autour du Pizzo, pendant la captivité de Beldemonio, comme des âmes en peine : Fiamma, Cucuzone et Ruggieri. Fiamma parvint à s'introduire dans la forteresse. Elle put faire tenir au captif une lime et une lettre. Cucuzone escalada les murailles réputées infranchissables du château et attacha une corde aux barreaux de Beldemonio. Ruggieri attendait au bas de la falaise dans une barque. Ainsi Beldemonio recouvra sa liberté.

— J'ai une mission désormais ici-bas, dit-il à ses libérateurs.

Mais il fut du temps avant d'accomplir les dernières volontés du saint Monteleone. Pendant six ans qui s'écoulèrent après son évasion du Pizzo, Beldemonio combattit. Son ennemi était le bourreau. Vingt fois, il vint, bravant les haies des soldats, hérissées de baïonnettes, autour de l'échafaud, et la hache ne but pas le sang...

Ce fut en 1817 qu'il reçut pour la première fois le nom de Porporato, et ce nom ne lui vint pas du féerique « château de Pourpre », ancien palais des rois zingares, retrouvé par lui, selon la prophétie du Djâbel, le grand Scorpion, dans les gorges supérieures du mont Sila, et dont la possession le faisait véritablement maître de l'Apennin.

Un jour, à Cerignola, les gens du roi avaient dressé l'échafaud pour le vieux contrebandier Isaac Birbante. Isaac était juif. Il n'avait point le prêtre consolateur pour l'accompagner au sommet de la montée fatale. Le peuple se lamentait voyant cette pauvre taille courbée par l'âge et cette barbe blanche. Tout à coup le bruit se répandit qu'un cardinal venait par la route d'Ascoli. On avait vu de loin son manteau de pourpre et sa barrette écarlate.

L'exécuteur brandissait déjà son glaive au moment où le prétendu cardinal débouchait sur la place de Cerignola.

— Il va convertir le juif ! disait-on, *brava Eminenza !*

L'Eminence monta en effet sur l'échafaud, saisit dans ses bras musculeux le pauvre juif garotté, et l'enleva sous les yeux de l'exécuteur stupéfait. Et le peuple de crier :

— Bravo ! Porporato !

Isaac Birbante, couché en travers du cheval de Beldemonio, galopait déjà sur le chemin de la montagne... On suivit Porporato ; on essaya de découvrir sa retraite, mais toutes les recherches furent inutiles. Le hasard seul ou la trahison pouvait faire que ce bizarre chemin qui mène au château de Pourpre fut découvert. Or, le hasard est avec Porporato ; il a son étoile. Et, quant à la trahison, il la défie. Ce ne sont pas des serviteurs qui sont autour de lui : ce sont des séides fanatisés.

Ses compagnons furent tout d'abord au nombre de quarante, et n'ont jamais dépassé ce chiffre avant qu'il ne se fit maître du Silence. Maintenant il commande à une innombrable armée... Il fit boucher les issues de sa mystérieuse gorge à l'aide de quartiers de roc. ne gardant que les deux galeries souterraines dont l'une donne au versant sud-est de l'Apennin, l'autre au versant nord-ouest. L'ouverture de ces galeries est cachée

dans les rochers et les broussailles. Elles sont défendues par des grilles transversales et par des précipices que l'on franchit à l'aide de ponts-levis...

En 1921 Porporato vit celle qui devait changer ses destinées, et jeter dans son âme le germe d'une ambition nouvelle. Elle brillait à la cour, il voulut être de la cour, il voulut être prince, parce qu'elle était princesse. Le testament du saint Monteleone dont il était détenteur, n'était pas encore exécuté. Porporato vint au Martorello dans un double but, et cette fois Fiamma n'était point du voyage...

La voix de Nina, depuis quelques minutes, s'affaiblissait graduellement. Elle arriva jusqu'au murmure. Angélia Doria sommeillait, la tête appuyée sur son bras. Les premiers rayons du soleil frappaient la mousseline brodée des rideaux. Nina se leva sans bruit; elle se pencha au-dessus du lit de sa compagne.

— Ce fut toi, pauvre chère enfant, murmura-t-elle, et dans sa voix il y avait de la compassion, ce fut toi, si belle, si douce, si pure, toi, la Doria, qui détourna le cours de sa vie. Dors tranquille et que Dieu te protège !

Elle eut un pâle sourire et déposa un baiser sur le front d'Angélia endormie en laissant tomber ces mots :

— Moi, je suis la sœur de son âme. Je sais prier Dieu maintenant et la sainte Vierge-mère, mais les filles de ma race lisent malgré elles-mêmes dans le livre de l'avenir. Le livre l'a dit : d'autres seront fiancées à son bonheur, moi, j'aurai son malheur et sa mort... Ce sera pour moi son dernier soupir et son dernier sourire !

L'instant d'après une voiture emporta Nina au galop vers ce palais de la rue de Capodimonte, d'où Beldemonio était parti cette nuit pour se rendre à la fête de Lorédan Doria. La porte s'ouvrit au-devant d'elle, et les nombreux valets lui livrèrent passage comme à la maîtresse de céans. Elle entra sous la voûte de marbre blanc, au frontispice de laquelle cette inscription était tracée en lettres d'or : PALAIS CORIOLANI. Elle monta l'escalier tout embaumé de fleurs, et dit à un valet :

— Que personne n'entre chez moi.

Elle gagna une chambre presque nue dont l'aspect rappelait l'intérieur d'une tente. Il y avait un crucifix; Nina s'agenouilla et pria. Mais elle nous l'a dit; la fille de Bohême n'était pas morte en elle. Auprès du prie-Dieu même se trouvait un jeu de tarots épars. Nina le rassembla.

C'étaient toutes cartes fort différentes de celles que l'usage a consacrées chez nous. Elles portaient chacune plusieurs figures avec des légendes en langues rômi. Nina les battit et les étendit devant elle, trois par trois.

— Je n'ai jamais osé... murmura-t-elle d'une voix tremblante; mais puisque sa mort m'appartient, il faut que je sache l'heure de sa mort !

Son doigt compta les cartes, disposées comme nous l'avons dit. Elle les reprit neuf par neuf et les mêla sept fois, puis elle les alligna sur un seul rang et les consulta d'un regard rapide. Ses deux bras tombèrent.

— Sept jours ! dit-elle; si peu ! c'est impossible !

Elle reprit ses cartes et les disposa de nouveau après les avoir battues. Tout son corps tressaillait par soubresauts violents. Quand les cartes furent

alignées, elle ferma les yeux, comme si elle eût craint de lire l'arrêt rendu par l'oracle. Enfin elle regarda, et répéta :

— Sept jours ! mon Dieu ! rien que sept jours !

Ele ne voulut point croire encore. Elle recommença une troisième fois. Les cartes redirent leur arrêt inflexible.

— Sept jours ! sept jours ! sept jours !

La zingara resta longtemps immobile et comme anéantie. L'idée de cette menace mortelle dont l'échéance était si prochaine la brisait. Mais bientôt il y eut autour de sa lèvre le reflet d'un sourire; ses yeux se ranimèrent; elle reprit ses cartes et les disposa pour la quatrième fois.

— Pour moi ! murmura-t-elle en se penchant avidement au-dessus des tarots.

Et son visage brilla tout à coup d'un éclat radieux, tandis qu'elle levait son regard vers le ciel, en disant du fond de son cœur consolé :

— Dieu est bon ! Sept jours, moi aussi ! Nous mourrons ensemble !

III

BERTA GIUDICELLI

Nous verrons le jour se lever, ce matin, dans deux chambre bien différentes du frais réduit d'Angélia Doria. Revenons d'abord chez notre vieille connaissance David Heimer, directeur de la police napolitaine sous le nom de Johann Spurzheim. Ce galant homme avait la coquetterie de ne jamais admettre personne à son petit lever, sauf l'employé logé à l'étage supérieur où s'ouvrait la trappe. C'était Beccafico qui vaquait aux soins de sa toilette.

Ce matin-là, le seigneur Johann Spurzheim s'éveilla bien avant l'heure ordinaire; les premières lueurs du crépuscule apparaissaient à peine derrière les vitres de ses croisées. Il resta, selon sa coutume, dix minutes environ à se rendre maître de lui-même. Pendant ces dix minutes, il réfléchit et se sentit le cœur tout léger en songeant aux événements de la dernière nuit.

— Le plus fort est fait! pensa-t-il; je n'ai pas tant regretté la pauvre Barbe que je l'aurais cru.

Après cette réflexion, il se sentit assez gaillard pour essayer de se retourner.

— Ouf! fit-il; chaque jour je me soulève avec plus de facilité, c'est évident; je suis dans un âge de crise, Quand ce sera fini je courrai comme un cerf, et si je meurs à cent ans, ce sera par suite de mes excès!

Il tourna enfin les yeux vers le seuil où le *king's-charles* et la *pauvre Barbe*, avaient rendu ensemble le dernier soupir.

— Il a dû bien souffrir, pensa-t-il; la pauvre Barbe était brusque.

Un craquement léger se fit entendre au-dessus de sa tête.

— Dormez-vous, Excellence? demanda une voix qui semblait sortir du ciel du lit.

— Non, non, mon garçon, répondit Johann, je suis là, éveillé comme une souris, leste et dispos. Dieu merci. Beccafico est-il arrivé?

— Pas encore, seigneur. C'est moi, Privato, qui étais de garde cette nuit à la boîte.

— Et qu'a-t-on jeté dans la boîte?

— On a jeté, répondit le commis, tous les rapports de ces messieurs sur la fête du palais Doria.

— Ah! oui, ces messieurs! fit Johann en riant; descends la manivelle, Privato.

Cette planchette, soutenue par quatre cordons de soie, que nous avons déjà vu faire office de poste aux lettres, lors de l'entrevue de Johann avec le docteur Pietro Falcone, se mit à descendre et vint s'arrêter à quelques pouces de la couverture.

— Vous n'avez besoin de rien, seigneur? demanda Privato.

— Non, mon cher garçon. As-tu entendu madame Spurzheim tousser hier au soir? C'était affreux, tu verras que nous la perdrons... Laisse aller !

Johann avait pris sur la planchette une poignée de papiers. La planchette remonta, tandis que Privato disait :

— Mes respects, seigneur !

Johann prit les papiers et les examina sommairement l'un après l'autre. Il riait sous cape et disait :

— Deux comtes, trois barons, une vicomtesse ! et l'on prétend que la civilisation décroît dans notre belle Italie !... Voyons d'abord le travail du vieux Rigoglio; c'est toujours rédigé avec soin, et cela ne coûte pas cher.

Il remonta sa lampe et ouvrit la première enveloppe.

— Oh ! oh ! fit-il dès qu'il eut parcouru quelques lignes, le Malatesta s'est conduit comme un digne petit marquis ! A un autre ! Voyons le comte Stellacci... Ah ! ça ! quel diable de bruit font-ils donc avec cet Anglais et son diamant? Faudra-t-il que je m'en mêle? Bon, voici une Anglaise, à présent ! L'Anglais a apporté à sa femme, Pénélope... Passons à la vicomtesse ! Oh le pathos féminin ! « Le prince Fulvio ressemblait à un immortel ! » Je me charge de démontrer qu'il est mortel, moi, et que la vicomtesse aille au diable !

Il froissa avec colère le troisième rapport de police qui était écrit sur papier satiné et parfumé. Le quatrième qu'il ouvrit ne fut pas achevé : il repoussa le tout avec fatigue.

— Nos Malatesta sont en prison ! grommela-t-il en tournant ses pouces sur sa couverture. Ce Beldemonio est vraiment fort ! Il y a plaisir à faire la partie d'un semblable joueur !

Ses yeux se voilèrent. Il réfléchissait.

— J'aurais dû m'attendre à cette exhibition de la Farnèse ! grommela-t-il après un silence; c'est dans les mœurs du personnage, qui est comédien jusqu'au bout des ongles ! Mais patience ! nous sommes sur des planches où il y a plus d'une trappe. Puisqu'il aime le bruit et l'éclat, je lui ménage une péripétie avec pétards, feux de Bengale, etc. Il aura la consolation de se faire applaudir en tombant au dénouement !

Il fit un effort pour se remettre sur son séant et n'y put réussir.

— Fin joueur ! reprit-il; belles cartes ! Il a pour lui toutes les princesses qui sont folles, et en première ligne la princesse de Salerne, qui est archifolle... Si je n'étais pas là, moi, le mourant immortel, il serait en vérité maître de Naples !

Une clé s'introduisit dans la serrure de la porte située derrière la tête du lit. La figure de Johann Spurzheim s'éclaira. Il frotta même un peu l'une contre l'autre ses mains, qui rendirent un bruit d'osselets.

— Voici mon ami Pietro Falcone, dit-il, qui arrive à point; je commençais

à être embarrassé du corps de ma pauvre Barbe... Entrez, docteur, je me porte admirablement, ce matin.

C'était, en effet, Pietro Falcone, qui n'avait pris que le temps de passer son costume de ville.

— Avez-vous donc déjà des nouvelles de la fête, seigneur? demanda-t-il.

— Déjà? répéta Johann; bon ami, quand vous voudrez m'apprendre quelque chose, il faudra vous hâter davantage. Je sais tout... je sais même que vous avez failli tomber à la renverse quand vous avez vu face à face ce beau prince Fulvio Coriolani, mais ne portez plus de poignard avec vous dans le monde, cher docteur; il faut qu'un ami de Johann Spurzheim garde mieux le décorum.

— Quand j'ai vu cet homme... balbutia Falcone, dont les lèvres frémissaient.

— Bien, bien, ami! nous avons tous nos petites rancunes. Cet homme vous a joué un méchant tour, je ne dis pas non...

— Et cet homme est inattaquable! s'écria le docteur.

— Plaît-il? fit Johann, qui eut ce sourire narquois dont l'expression était si particulière.

— J'ai vu, de mes yeux vu, s'écria Pietro Falcone; il est soutenu d'en haut, appuyé d'en bas...

— Ah! *povero*! Regardez-moi bien entre les deux yeux. Aujourd'hui, vous entendez? aujourd'hui, moi, pauvre fantôme qu'on ferait évanouir en soufflant dessus, je vais faire danser ce colosse comme une marionnette et deux carlins, sur les pieds, sur les mains, sur la tête, jusqu'à ce qu'il en vienne finalement à se rompre le cou!

Falcone le regardait d'un air incrédule. Johann enfonça ses mains tremblotantes sous sa couverture en disant :

— Les matinées sont fraîches.

Puis d'une voix tout à coup attristée;

— J'ai fait une perte, Falcone; deux pertes, devrais-je dire, en comptant ma pauvre Barbe...

Le docteur tressaillit. Ce souvenir s'était presque perdu au milieu des émotions de la nuit.

— Est-ce que madame Spurzheim?... commença-t-il.

— Hélas! oui, interrompit Johann; la voici là, dans ce coin, mon véritable et cher ami.

Falcone n'avait pas encore regardé de ce côté. Il recula de plusieurs pas à la vue du corps de Barbe, éclairé par le jour qui venait.

— Voyez-vous, docteur, reprit Johann, n'essayez pas auprès de moi des consolations banales. La pauvre Barbe avait des défauts, comme tout le monde, mais c'était une femme au-dessus de son sexe...

Il s'arrêta et reprit d'un accent pénétré :

— Je me suis déjà occupé de l'enterrement, que je veux convenable, et même brillant. C'était une Monteleone, et je suis bien aise qu'on dise en voyant le convoi : Le seigneur Spurzheim a fait joliment les choses... Mais c'est mon pauvre petit chien qui va me manquer, docteur!

Falcone s'approcha du seuil.

— Pensez-vous qu'elle était venue pour vous tuer, demanda-t-il.

— Cela ne fait pas de doute, ami. Le chien a sauvé la vie de son maître. Emportez-les tous deux, je vous prie, car le jour avance et l'on pourrait venir.

Une vive répugnance se manifesta sur le visage du docteur.

— Ami, lui dit paisiblement Johann, il ne faut rien me refuser. Si l'on venait à savoir jamais que la pauvre Barbe est morte pour avoir pris de ces pastilles, je serais forcé d'avouer que vous lui avez offert cette nuit certaine bonbonnière d'or.

— Quoi ! s'écria le docteur, vous oseriez?...

— Dire la vérité? Toujours, ami, toujours. Chargez la pauvre Barbe sur vos épaules et reportez-la dans son lit; vous l'y arrangerez bien comme il faut, en plaçant près de sa bouche son mouchoir taché de sang. Par la même occasion, vous me rapporterez la bonbonnière.

Il ponctua ce petit discours par un geste qui n'admettait point de réplique. Pietro Falcone souleva le corps de Barbe, Johann le regardait et murmurait :

— Je croyais que cela m'aurait fait plus d'effet. Adieu, Barbe, adieu, ma chère amie !

Pietro Falcone disparaissait avec sa double charge. Johann se remit à tourner ses pouces par-dessus sa couverture. Quand Pietro Falcone revint, il lui dit :

— Asseyez-vous et causons : je vais vous donner mes instructions.

Dans l'entretien qui suivit, Pietro Falcone put reconnaître que le directeur de la police royale savait tout ce qui s'était passé à la fête du palais Doria. Johann savait, par exemple, que Falcone s'était approché du marquis de Malatesta et qu'il avait parlé bas au moment de son arrestation.

— Bien que je sois en général content de vous, ami, lui dit à ce sujet Johann, je vous blâmerai sur ce point particulier. Voici la règle inflexible : ne jamais agir sans ordres. Le Malatesta est un de ces alliés qui ne valent plus rien le jour où ils ont le secret de l'alliance. Il ne faut jamais montrer aux pantins le fil à l'aide duquel on les fait mouvoir. Tenez-vous pour averti à l'avenir.

— Il suffit seigneur, répondit Falcone; je n'espère rien apprendre à Votre Excellence en lui disant qu'il y a parmi les dames d'honneur de la princesse de Salerme une compagne très intime de dona Angélia Doria, et que cette jeune femme est...

— Ami, interrompit Johann, je vous ai envoyé là-bas pour votre instruction particulière, et non point pour la mienne. Vous savez maintenant quelles positions Porporato et sa sœur Fiamma occupent à la cour napolitaine, faites-en votre profit, mais quant à cette Fiamma, souvenez-vous qu'il est des êtres qu'on n'attaque jamais de front. Souvenez-vous aussi que tous nos coups doivent être dirigés, jusqu'à nouvel ordre, de façon à ne jamais atteindre la confrérie du Silence. Ce serait nous frapper nous-même. Comprenez encore ceci : dans le monde entier, il n'y a qu'un homme capable de manœuvrer dans l'espace étroit et dangereux où nous sommes forcés de livrer la bataille, c'est moi.

Pietro Falcone s'inclina.

— Moi ! répéta Johann avec tout l'orgueil naïf qui contrariait les profondes astuces de sa nature; moi, qui mettrai mon nom, avant de mourir, en tête des plus grands diplomates de l'univers ! moi, qui serai comte de Monteleone et premier ministre du royaume des Deux-Siciles ! moi, qui ferai de vous, bon ami, un duc, un prince, tout ce que vous voudrez, pourvu que je le veuille... Éteignez la lampe et mettez-moi sur mon séant.

Le docteur obéit. Johann lui commanda le silence d'un geste et entama le chapitre des instructions. Cet homme complet, le premier diplomate de l'univers, omit pourtant un détail. Il oublia de demander à Pietro Falcone la bonbonnière d'or ! Et Pietro Falcone n'était pas au bas de l'escalier qu'il s'en repentait déjà.

Nous quitterons la chambre à coucher du directeur de la police royale pour voir une dernière fois le jour se lever dans cette pauvre mansarde de la maison des Folquieri, où Beldemonio s'était réfugié pour éviter la poursuite de la garnison du Castel-Vecchio, lors de son voyage sur les toits. Cet épisode, qui nous semble déjà lointain tant les événements se pressent dans notre histoire, n'est distant de nous que de quelques heures : c'était le soir précédent. La voisine arrivée aux dernières limites de l'âge, que Beldemonio avait payée pour le remplacer dans sa bonne œuvre, était encore assise auprès du lit de la jeune fille, et dormait. Rien n'avait changé : Céleste reposait sur le lit. Julien était comme engourdi sur le matelas.

Le lecteur avait déjà reconnu en eux le fils et la fille d'adoption du bon Manuele Giudicelli. La vieille voisine est une connaissance à nous également, moins intime, il est vrai, mais qui portait aussi ce nom de Giudicelli, appartenant à tout un clan de serviteurs Monteleone. Nous l'avons vue cette nuit où Athol et Manuele vinrent successivement dans la vallée du Martorello visiter les ruines enfouies du pavillon de marbre, temple nuptial du comte de Monteleone et de Maria des Amalfi, où restaient encore deux berceaux vides. Nous l'avons vue au milieu de la nuit noire, cherchant quelqu'un dans la vallée, le fouet à la main, et appelant Mariola ! Mariola !

C'était la vieille Berta, mère de la nourrice imprudente ou vendue à qui on avait enlevé les enfants de Monteleone. Elle n'avait point changé depuis lors; c'était toujours la même taille sèche et longue, courbée en deux sous le fardeau des ans; la même figure terreuse où des myriades de rides emmêlaient leurs échevaux confus. Elle était seulement plus âgée de quelques mois, et ses yeux avaient ce regard inquiet dans sa fixité qui annonce que la raison agonise.

Cette nuit d'automne, où commence notre récit, elle avait cherché en vain : on lui avait enlevé Mariola. Elle prit son bâton et courut après son esclave, sa folle qu'elle faisait travailler à coup de fouet. Elle se traîna le long des routes et lentement, elle arriva jusqu'à Naples, où elle voulut parler au roi. Sur la route, elle était entrée dans une chapelle; un prêtre avait reçu sa confession un jour qu'elle croyait mourir. Le prêtre lui avait ordonné de continuer son chemin jusqu'à la cour.

— Femme pécheresse, lui avait-il dit, la miséricorde de Dieu n'a point de bornes. Va décharger ta conscience et répare le mal que tu as fait !

Quand Berta Giudicelli fut devant le roi, elle chercha dans sa tête et n'y trouva rien. Elle ne savait plus pourquoi elle était venue. Depuis lors sa raison vacillante renaissait par intervalles pour se voiler presque aussitôt. Elle était dans cette situation qu'exprime le plus triste de tous les mots : elle était en *enfance*.

Cette nuit, elle avait pourtant fait son devoir auprès de Julien et de Céleste. Grâce à elle les deux enfants avaient eu de l'eau fraîche. Ils étaient sauvés tous les deux. Seulement un sommeil de plomb les tenait. Il n'y avait point de lampe dans la pauvre chambre. La lumière qui avait éclairé Beldemonio, cette torche plantée sur la terrasse par les soldats du Castel-Vecchio, était depuis longtemps consumée. Quand les premiers rayons du matin vinrent attaquer cette nuit profonde, Berta, s'éveillant pour la vingtième fois, se leva. Elle mit sa main sèche et froide sur la poitrine de Céleste : elle y sentit battre le cœur, et vint tâter à son tour la poitrine de Julien.

— Cela bat, dit-elle; c'est chaud. Qui donc m'a dit de parler au roi? Il faut que je parle au roi, je ne peux pas mourir sans cela !

L'aube s'éclaircissant jetait déjà de vagues lueurs à travers la fenêtre ouverte. La vieille se prit à grelotter.

— J'ai froid, dit-elle, l'enfer doit être froid : brûler, ce n'est pas souffrir.

Au moment où ses yeux allaient se refermer, il lui sembla qu'un objet brillait sur la table. Aussitôt sa physionomie changea. Elle eut une expression avide et cauteleuse, comme celle du chat qui guette sa proie. Elle s'approcha tout doucement de la table, regardant à droite, puis à gauche, pour voir si les deux enfants avaient les yeux fermés. Puis sa main, comme une serre d'oiseau de proie, se referma sur l'objet qui brillait.

C'était une bourse; c'était la bourse que Beldemonio avait déposée sur la table au moment de partir. Un râle joyeux gronda dans la gorge de la vieille femme. Elle avait reconnu l'or au contact et au son. Elle vint auprès de la fenêtre pour compter. Il y avait une dizaine d'onces doubles dans la bourse, et trois ou quatre onces simples de trois ducats. Un sourire triomphant éclata parmi les rides de la vieille Berta Giudicelli. Son intelligence sembla revivre aux rayons de ce trésor. Elle dit avec une étrange netteté de raisonnement :

— C'est l'autre qui leur a laissé cela; ils ne savent pas qu'ils l'ont !

Elle vida la bourse dans le creux de sa main, puis elle la remit sur la table. Elle n'y avait laissé qu'une seule des plus petites pièces d'or.

— L'autre... répéta-t-elle cependant, tandis que ces yeux prenaient une expression farouche. Oh ! Dieu m'envoie toujours des gens qui leur ressemblent !

Cela ne lui donna point l'idée de restituer la somme volée, mais en regagnant sa chaise, elle se disait :

— Il faudra bien que je parle au roi !

A peine était-elle assise que sa tête tomba sur sa poitrine. Son lourd sommeil l'avait reprise. Le grand jour emplissait la chambre quand elle s'éveilla. Son regard se tourna vers Céleste et elle se frotta les yeux.

— Oh ! fit-elle; je rêve !

Elle recula sa chaise. C'était comme si un spectre eût apparu à ses yeux épouvantés; elle s'enfuit à l'autre bout de la chambre, où était le matelas de Julien, le jeune saint. Ses yeux rencontrèrent le pâle et beau visage de l'écolier. Elle poussa un cri étouffé et tomba sur ses genoux, qui sonnèrent sec contre le carreau. Tout son corps tremblait comme la feuille.

— Ils sortent de terre! murmura-t-elle avec un accent de profonde épouvante; je les ai vus tous trois cette nuit. Ayez pitié, seigneur Jésus! je fais le vœu de parler au roi!...

Elle se traînait du mieux qu'elle pouvait vers la porte. Quand elle fut arrivée au seuil, elle glissa un double regard d'effroi vers le lit et vers le matelas. Ses deux mains frémissantes s'étendirent au-devant de ses yeux. Elle sortit comme on prend la fuite, traversa le carré et vint choir au milieu de sa mansarde, grommelant au travers de ses gencives qui claquaient :

— Je parlerai au roi... je fais vœu de parler au roi!

IV

LE RÉVEIL

Après la sortie de la vieille, la chambre des deux enfants resta silencieuse. On n'y entendait plus que leurs souffles. Tout était, du reste, comme à l'instant où Beldemonio, trouvant la fenêtre mal fermée, l'avait poussée en dedans pour chercher là un refuge. Sauf la soutanelle qui manquait, sauf le changement de position de Céleste, étendue maintenant sur son lit, rien n'avait été dérangé.

Ce soir où le frère et la sœur avaient pris ensemble leur repas sous la treille de l'*osteria* du Corpo-Santo, ce soir où Céleste avait épaulé la carabine d'un gendarme pour défendre la vie de Lorédan Doria, un découragement morne, nous nous en souvenons, avait succédé à l'exaltation produite par l'aspect du danger. Céleste et Julien, fiers dans leur indigence, s'étaient sentis humiliés profondément par l'offre d'un salaire. Le sourire d'Angélia n'avait-il pas assez payé Julien? Et quel prix était au-dessus de ce regard que Lorédan avait jeté à Céleste?

On partit de Naples. Tout le long du chemin on se dit :

— Nous les reverrons !

Ce fut la première pensée en arrivant à Naples. Pendant que Manuele leur cherchait une chambrette, ils s'échappèrent, demandant où était situé le palais Doria. On leur indiqua la place de l'Esprit-Saint, au milieu de cette magnifique rue de Tolède qui est l'orgueil de Naples. Ils virent le palais Doria et fondirent en larmes.

Les passants ne savaient point ce qu'avaient ces deux enfants : une fillette toute gentille, malgré sa pauvre robe; un écolier qui portait avec une modestie fière son humble soutanelle, et qui tous deux pleuraient. En face d'eux, le palais Doria s'élevait hautain, éclatant, superbe. Toute la noblesse de cette race opulente et illustre rayonnait sur son frontispice.

Hélas ! qui se serait douté de pareille moquerie? L'écolier avait *donné son cœur*, comme disent les romances, à dona Angélia Doria, dont les princes n'osaient point solliciter la main, et la pauvre fillette rêvait les joies réservés à la fiancée du comte Lorédan, qui n'avait point encore trouvé la princesse destinée à porter son nom. Hélas ! hélas ! Céleste et Julien, les deux malheureux petits fous !

Le vieux Manuele les attendait depuis deux heures. Il avait loué, pour eux, la mansarde de la maison des Folquieri.

— Moi, dit-il, j'ai mon logement ailleurs.

Dès le soir, il coucha sous une voûte dans le quartier du port, mais les deux enfants avaient un gîte. Le lendemain, Manuele se mit en quête pour réaliser les belles promesses qu'il avait faites.

Mais nous savons qu'il ne devait point réussir. Céleste et Julien étaient pieux sincèrement et tendrement. Julien se réfugia dans son ardente charité; Céleste demanda secours à la prière. Dans leur solitude cependant le niveau de la tristesse montait. Julien avait revu Angélia à l'Hôpital des Pauvres dont elle était la protectrice, Céleste n'avait pas eu besoin de revoir Lorédan qui lui devait la vie. Ils mesuraient vaguement, mais enfin ils mesuraient l'abîme qui les séparait de leurs rêves. Le désespoir venait.

La tristesse de Manuele, qui les venait voir tous les jours, augmentait en même temps visiblement. Il vint trois fois sans apporter le pain quotidien. Céleste et Julien eurent faim. Mais, qu'est-ce que la souffrance du corps? Ils entendirent une fois des voisines qui causaient, disant :

— Le Doria va épouser dona Grovanna Palianti, des princes Paléologues, et c'est ce soir que se célèbrent les fiançailles de donna Angélia avec le prince Fulvio Coriolani.

Ils n'eurent point de larmes. Le cerveau de Julien était en feu. Céleste, en proie à une folie froide, dit : « Le bon Dieu nous pardonnera... »

Elle boucha les fentes de la fenêtre pendant que Julien qui avait compris, s'étendait vaincu sur son matelas. Son cœur agonisait avec son corps. Ce fut Céleste qui alluma le réchaud, puis la malheureuse enfant se mit en prière et attendit, sourde à la voix de son bon ange.

On dansait au palais Doria. Manuele s'était fait agent de police pour apporter du pain à ses enfants qui se réfugiaient, désespérés, dans la mort...

La fenêtre de leur mansarde regardait l'Orient. Le lendemain, le premier rayon de soleil qui passa par-dessus le corps de logis intérieur de la maison des Folquieri glissa jusqu'au lit où dormait Céleste, dont la joue restait un peu pâle. Quand le soleil effleura ses paupières, elle eut un tressaillement léger. Elle s'agita sous ses draps, poussa un soupir et entr'ouvrit ses yeux fatigués. Ce fut d'abord son réveil de tous les jours, un sourire. Le malheur est si étranger à l'enfance, que l'enfant même malheureux s'éveille en souriant. Mais le sourire de Céleste ne tint pas. Une idée venait de traverser son esprit.

— J'ai rêvé, se dit-elle.

Ce mot, pour elle, signifiait tout : la détresse, le désespoir plus fort que la foi, le suicide, — le suicide, le crime qui nie Dieu et repousse le pardon, dans cette chambre pleine de Dieu et de la Vierge mère, ce ne pouvait être, en effet, qu'un rêve. Et cependant, les traits de Céleste se contractèrent. Son regard glissa sur le plancher et rencontra le réchaud. Elle poussa un cri :

— Julien est peut-être mort !

D'un saut elle fut hors de son lit. Uu autre bond la porta auprès de Julien. Mais ses yeux aveuglés ne voyaient plus. Elle s'agenouilla près du pauvre matelas et appela d'une voix étouffée :

— Julien ! Julien !

Point de réponse. Sa poitrine se souleva en un déchirant sanglot. Elle se précipita à corps perdu sur son frère, répétant encore :

— Julien ! mon Julien !

Pour le coup, l'écolier s'éveilla en sursaut et se frotta les yeux disant :

— Qu'y a-t-il? qu'as-tu donc, petite sœur?

Il avait perdu tout souvenir de ce qui s'était passé.

— Oh ! que Dieu est bon, Julien ! mon frère chéri ! s'écria Céleste. Tu vis ! te voilà ! je te vois ! La Vierge sainte n'a pas permis que notre crime insensé eût son accomplissement !

— Notre crime? balbutia Julien ébahi.

Puis, le souvenir naissant tout à coup :

— C'est vrai ! c'est vrai ! ajouta-t-il l'horreur peinte sur le visage : nous aurions été damnés !... Dieu a fait un miracle !

Ils ne parlèrent plus. Julien baisa sa sœur au front, puis il la prit par la main. Tous deux s'agenouillèrent devant le crucifix. Julien récita du fond du cœur, et à haute voix, une prière dont Céleste disait la réponse.

Dieu dut écouter cette oraison ardente, où ces deux pauvres cœurs brisés lui demandaient pardon d'avoir manqué de force pour souffrir, le remerciaient de leur avoir laissé la vie qui était pour eux un martyre et lui promettaient, en même temps, de bénir désormais sa main souveraine, appesantie sur eux si lourdement. Longtemps ils restèrent prosternés avec des larmes de reconnaissance dans les yeux. Larmes d'enfants, celles-là : bonnes larmes !

La prière est le suprême remède. Ils se relevèrent consolés; et s'assirent tous les deux sur le lit de Céleste en se tenant toujours par la main.

— C'est un miracle ! répéta Julien, un vrai miracle ! Voici encore le brasier... Oh ! ma sœur ! nous méritons d'être punis !

— Notre cœur s'était endurci, mon pauvre Julien ! Quand je pense que j'avais collé des bandes sur les fentes de la croisée !

— Tout miracle est l'œuvre de Dieu, murmura Julien à qui la curiosité venait; mais comment celui-là s'est-il accompli? Est-ce toi qui as eu la force d'ouvrir la croisée?

— Quand je me suis éveillée tout à l'heure, répondit Céleste, la croisée était grande ouverte.

— C'est donc quelqu'un qui s'est introduit du dehors? Dans quel but?

Céleste ne répondit point. Elle semblait faire appel à de vagues et incertains souvenirs.

— Un voleur, peut-être, reprit Julien; la Providence a souvent des voies bien étranges...

— Nous n'avions rien que l'on pût voler, dit Céleste en souriant tristement.

Julien venait de se lever avec vivacité; il courut au matelas.

— Ma soutanelle ! s'écria-t-il, on m'a pris ma soutanelle !

Céleste ouvrit de grands yeux. Son regard, comme celui de son frère, fit le tour de la chambre; la soutanelle avait en effet disparu. Il n'y avait pas à dire non; et cependant Céleste secoua la tête d'un air de doute.

— Écoute, Julien, dit-elle, je ne sais pas comment exprimer cela Ce ne sont pas des souvenirs, et pourtant à mesure que je parle, il me semble que tout cela s'éclaircit et prend du corps... Est-ce que tu as perdu tout de suite connaissance, toi?

— Tout de suite. J'avais collé ma bouche contre le matelas pour avoir moins d'air. Je suis devenu insensible en quelques minutes.

— Oh ! moi ! s'écria Céleste, j'ai bien souffert et j'ai lutté longtemps. J'ai cru d'abord que cette vapeur de charbon ne ferait rien sur nous, et je pensais en te regardant : Il dort, il s'éveillera demain pour souffrir... J'ai quitté ma place au pied de mon lit, et j'ai été mettre mon front qui brûlait sur les vitres de la croisée. La première chose qui m'a fait pressentir que ma raison allait s'ébranler, c'est que j'ai cru voir comme une ombre qui se glissait le long des balustrades de la galerie. J'ai passé ma main sur mon front où il y avait de la sueur froide; le papier que nous avions laissé sur la table pour demander pardon à notre père, m'a paru double et triple alors, je me suis mis à genoux devant la chaise qui était à la tête de mon lit et j'ai prié. demandant pour toi et pour moi la pitié céleste... Tiens, frère chéri c'est étonnant comme mes souvenirs s'éclairent. Pendant que je priais j'ai entendu un bruit du côté de la croisée, mais j'ai continué de parler à Dieu et le bruit a cessé...

— Et moi, demanda Julien, comment étais-je?

— Tu étais immobile. Tu me paraissais dormir d'un sommeil calme et doux... Quelques minutes après le bruit entendu, la brume commença à s'épaissir autour de ma pensée; je sentis une pression aux tempes; mes oreilles sonnèrent; un froid monta de mes pieds à mon cerveau. En même temps des étincelles se jouèrent aux coins de mes yeux. Je voulus y porter la main; mon bras était de pierre.

Puis je vis notre père avec son pauvre bon visage si doux, et ses cheveux blancs épars sur le front. Il pleurait; moi je n'avais pas de larmes. Puis encore en un lieu plein de clartés, je vis une sainte qui nous souriait et qui disait : Mon Julien ! ma Céleste ! mes enfants ! C'était notre mère... Je tâchais de m'élancer vers elle pour mettre ma tête dans son sein, mais il y avait comme un poids qui me retenait encore à la terre... Puis enfin, je le vis, lui, grand, fier, souriant. Il passa... Seigneur, mon Dieu ! priai-je, et ce fut ma dernière pensée, que Lorédan Doria soit heureux !...

Elle s'interrompit; Julien se pencha vers elle et la baisa silencieusement.

— Je suis sûre, murmura-t-elle, que tu as vu passer Angélia, dans ce nuage noir qui vient le dernier couvrir la vue...

Julien se frappa la poitrine et dit :

— Je veux arracher cette image de mon cœur !

Céleste reprit :

— Ce fut comme une main de glace, qui pesa tout à coup sur mon crâne et m'enfonça dans la nuit. Je perdis connaissance, mais pas entièrement, car, du fond de ce sommeil inerte, que je prenais pour la mort, j'entendis qu'on ouvrit la fenêtre. ..

— Ah ! fit Julien qui devint soudain plus attentif.

— Les bandes de papier, continua la jeune fille, crièrent en se déchi-

rant. Je crois pouvoir affirmer qu'en ce moment ma tête touchait le carreau; je m'étais sans doute affaissée. Ce que je puis certifier, c'est que je ne m'étais pas couchée, et qu'en m'éveillant tout à l'heure, je me suis trouvée étendue sur mon lit.

— Et vis-tu celui qui ouvrait ainsi la fenêtre? interrogea encore Julien.

— Voir? dit Céleste; je ne sais si on peut appeler cela voir... une ombre confuse dans un nuage épais.

— Était-ce un homme?

— Oui... c'était un homme. Mais laisse-moi chercher dans ces ténèbres qui sont derrière moi... Tiens ! ceci me frappa comme un éclair. Je vis une grande lueur en dehors sur la terrasse. Une foule d'hommes passa en courant devant la fenêtre. Ils criaient et s'appelaient, pendant que la lueur me montrait celui qui était entré, et semblait se cacher. Je ne puis me rendre compte de ce qu'était cette lueur.

— Je vais te le dire, moi ! s'écria Julien qui venait de jeter un coup d'œil au dehors; il y a des débris de torches de distance en distance tout le long de la galerie. Quelque prisonnier se sera évadé cette nuit du Castel-Vecchio, et celui qui est entré ici était bien un voleur !

Céleste regarda les torches éteintes.

— Oui, dit-elle, tu as peut-être raison; mais cela m'étonne moi-même de voir comme les sensations éprouvées me reviennent une à une. Tout à l'heure il me semblait que je te racontais un rêve, maintenant je vois l'homme. Il a été saisi au bout de quelque temps par l'asphyxie. Il est tombé sur ses mains, a rampé jusqu'à la porte, et j'ai entendu... je suis sûre d'avoir entendu sa main heurter le brasier et ses chairs frémir en se brûlant contre le fer chaud.

Julien prit le brasier par la poignée. Il y avait sur la paroi tournée à l'opposé du lit, une large tache humide encore.

— Il doit avoir une blessure, dit Julien.

Céleste se pressait le front.

— Il n'a pas crié, poursuivit-elle; je ne l'ai pas entendu crier. Il a ouvert la porte avec bien de la peine, et puis... Mais voilà que je ne me souviens plus. Est-ce lui qui m'a placée sur mon lit?...

On lisait sur son visage l'effort qu'elle faisait.

— Est-ce lui? répéta-t-elle par deux fois; est-ce lui? Je vois bien un visage devant le mien, mais... Oh ! ceci est inexplicable ! ce que je vois ce sont tes traits... c'est toi... plus viril et plus fort... avec quelques années de plus ...

Sa tête se pencha sur sa poitrine. Elle n'essaya plus de dompter ses souvenirs rebelles. Une fatigue invincible la prenait. Elle dit pourtant encore :

— Quelque chose en moi me crie que notre vie va changer !

Elle parlait comme une somnambule. Avant que Julien pût répliquer, elle reprit brusquement :

— La bourse ! où est la bourse?

Julien la regarda avec inquiétude. Ces chocs répétés, après ces longues et mornes souffrances, avaient-ils altéré la raison de la pauvre enfant?

— Quelle bourse? demanda-t-il.

Céleste s'élança vers la table, dérangea le papier, et saisit la bourse que la vieille Berta avait glissée dessous. Julien resta stupétait.

— C'est lui qui a laissé la bourse ! dit Céleste; non, non, ce n'est pas un voleur !

En ce moment une ombre portée vint barrer le carreau du corridor, à deux ou trois pieds de la porte. L'escalier était éclairé par une fenêtre étroite et haute; un homme devait se trouver entre la fenêtre et le seuil, mais son approche n'avait été annoncée par aucun bruit; il était peut-être là depuis longtemps. Céleste ni Julien n'avaient remarqué cette ombre, Céleste élevait la bourse et s'écriait toute souriante :

— Quand je te disais qu'il allait nous arriver quelque chose d'heureux !

Elle était belle, cette bourse, mais le larcin de la vieille Berta l'avait faite bien légère, Julien la regardait tandis que Céleste l'élevait, en se jouant, au-dessus de sa tête.

— Il y a des lettres brodées en perles, dit-il, nous connaîtrons le nom de notre bienfaiteur !

Céleste essaya de lire : aussitôt elle devint blanche comme la toile de sa collerette.

— Qu'est-ce? demanda Julien.

Il prit la bourse des mains de sa sœur qui cherchait à la retenir. Du premier coup d'œil il sut le nom tracé par les perles qui formaient ces deux noms :

« FULVIO CORIOLANI. »

— Coriolani ! prononça-t-il entre ses dents serrées; le fiancé d'Angélia Doria !

A ce moment l'ombre bougea de l'autre côté de la porte. La figure de Pietro Falcone se montra sur le seuil.

V

LA SÉPARATION

Pietro Falcone sortait de la chambre à coucher du seigneur Johann Spurzheim. Il avait la tenue d'un cavalier : pantalon et redingote noirs, manteau plié sur le bras. La question de savoir depuis combien de temps il écoutait sur le carré est oiseuse, puisque nous sommes certains qu'il en avait suffisamment entendu. Son aspect arrêta la colère de Julien qui éclatait et les couleurs revinrent aux joues de Céleste.

Céleste connaissait son frère mieux qu'il ne se connaissait lui-même. Elle le savait doux, généreux, secourable, mais elle savait aussi que dans un recoin ignoré de son cœur, il y avait un trésor de force oisive qui pouvait faire explosion à telle heure donnée, avec une indomptable violence. Elle avait épié Julien car elle l'aimait, elle avait sondé cè cœur malade. Elle avait trouvé au fond un seul sentiment mauvais : une haine implacable et jalouse contre le prince Fulvio Coriolani. La première parole que Julien avait entendue tomber de la bouche d'Angélia, c'était ce nom : Le prince Coriolani ! »

Céleste n'avait jamais vu ce prince Fulvio Coriolani. Les vagues souvevenirs de cette nuit, ne la préoccupaient point en ce moment. Ce qui l'avait fait pâlir, c'était la colère de Julien. Ce qui la réjouissait dans l'arrivée d'un étranger c'était la diversion apportée à la colère de Julien.

Pietro Falcone entra sans en demander la permission, et vint droit à Julien qui tenait à la main la bourse de perles; il la considéra et dit durement :

— Ce prince Coriolani a-t-il l'habitude de vous venir voir la nuit?

Et, sans attendre la réponse, il souleva le réchaud qu'il examina longuement. Julien ne savait rien des choses du monde, et n'avait point les paroles qu'il faut pour châtier pareille insolence. Ce fut Céleste qui répondit :

— Seigneur, vous ne nous avez pas encore appris quel droit vous avez de nous interroger?

Pietro Falcone déposa le réchaud.

— La main doit avoir gardé la trace de cette brûlure ! prononça-t-il entre haut et bas.

Puis, se tournant vers Céleste :

— Jeune fille, dit-il gravement, le hasard m'a fait entendre les dernières paroles que vous avez prononçées. Vous avez dit : « Quelque chose en moi me crie que notre vie va changer. » Vous êtes en présence de l'homme qui va réaliser vos pressentiments.

Un soupçon traversa l'esprit de Céleste; Julien froissait la bourse entre ses doigts et ne songeait qu'au prince Coriolani. Pietro Falcone reprit.

— Jeune homme, il faut me suivre.

— Vous suivre! répéta Julien; et pourquoi?

— Manuele, vous attend, répliqua Pietro Falcone.

Tous les soupçons de Céleste s'évanouirent à ce nom, Julien se rapprocha de l'étranger.

— Venez-vous de la part de notre père? demanda-t-il.

Pietro Falcone fit un signe de tête affirmatif.

— Et ma sœur viendra avec moi? demanda encore Julien.

— Votre sœur est une femme, répondit Pietro Falcone; le fardeau qu'on veut mettre sur vos épaules veut un homme pour le porter.

— Quel fardeau?

Pietro Falcone prononça d'un accent solennel :

— Jeune homme, je n'ai pas mission de vous instruire. Un plus puissant que moi vous annoncera la bonne nouvelle, mais je puis vous dire ceci : un grand nom est un lourd fardeau à porter.

— Un grand nom! répétèrent ensemble le frère et la sœur.

Les yeux de Céleste brillaient. Julien restait froid et comme interdit. Pietro Falcone continua :

— Vous avez demandé une vie nouvelle. J'apparais à vos yeux comme le génie messager des contes de fées : je vous apporte la nouvelle vie. Tout un passé qui n'est pas le vôtre et qu'il vous faudra épouser : des amours et des haines, une famille et une vengeance!

— Parlez! parlez! au nom du ciel! s'écria la jeune fille.

Pietro Falcone lui sourit. Puis son regard se tourna vers Julien avec une défiance où il y avait du mépris.

— Est-ce vous qui êtes l'homme? murmura-t-il en s'adressant à elle; et qu'est-ce que c'est que celui-ci?

Un feu sombre vint dans la prunelle de Julien, tandis qu'il disait :

— J'ai mes haines et j'ai mes amours!

Pietro Falcone montra du doigt la bourse que Julien tenait encore à la main. Son autre doigt désigna la tache grasse qui restait à la paroi du réchaud.

— Cette bourse et ce brasier sont pour toi deux armes, dit-il; elles serviront ton amour et ta haine. Viens!

Julien fit un pas vers son matelas. Puis, s'arrêtant :

— Je n'ai plus d'habits, dit-il, on me les a volés.

Pietro Falcone déplia son manteau et le lui jeta sur les épaules.

— Quand tu seras devant celui qui doit t'interroger et t'instruire, prononça-t-il lentement, tu diras pourquoi tu te présentes ainsi vêtu; ce sera ta troisième arme, et celle-là tuera ton ennemi. Viens!

Julien hésitait. Céleste jeta ses bras autour de son cou.

— Nous ne nous sommes jamais séparés, mon frère chéri, lui dit-elle tout bas, je ne crois pas en cet homme; mais je crois en Dieu, et mon cœur me dit que cette heure est solennelle. Va, je t'attendrai; reviens vite!

Ils se tinrent embrassés longtemps, puis Julien se redressa et dit avec fermeté :

— Me voilà prêt, partons.

Pietro Falcone salua Céleste.

— Signora, dit-il en sortant le premier, vous n'attendrez pas longtemps. Suivez celui qui viendra, comme moi, au nom du bon Manuele Giudicelli, votre père d'adoption.

Céleste écouta les pas de son frère qui allaient s'éloignant. Elle s'assit sur le pied de son lit à la place où tout à l'heure Julien était auprès d'elle. La chambre lui semblait énorme. Toutes ces idées d'espoir qui naguère l'exaltaient tombèrent. Elle se repentit d'avoir laissé partir Julien et sa détresse s'exhala en ces mots, qui remplirent ses yeux de larmes:

— Si j'allais ne pas le revoir !...

VI

PAUVRE MÈRE !

Le palais Coriolani était autant au-dessus du palais Doria que les merveilles florentines sont au-dessus des élégances napolitaines. Bâti par Luca Mario Silice, sur les plans du grand Brunelleschi, il avait servi de maison de plaisance aux vice-rois sous la domination espagnole, et le marquis de Prescaire surtout l'avait agrandi et embelli avec le secours des architectes toscans. Le prince Fulvio Coriolani, riche entre tous les grands seigneurs d'Italie et possédant au plus haut degré le goût des arts, avait restauré ce chef-d'œuvre qui était maintenant le joyau de Naples.

Le prince Fulvio était dans toute la force du terme l'ami du roi. Aucun astre à l'horizon de la cour ne brillait d'un éclat comparable au sien. Nous avons dit que nul, (excepté le roi peut-être,) ne connaissait son passé. Comme il arrive toujours, les jalousies qui essayaient de lui mordre le talon servaient sa gloire et ajoutaient à l'engouement dont Naples entier se sentait pris pour ce seigneur si jeune, si beau, si opulent, si généreux ! La calomnie elle-même, loin de lui nuire, l'enveloppait d'une sorte de manteau romanesque qui ajoutait à sa taille.

Les ennemis du prince avaient maintes fois essayé d'entamer la confiance du roi à l'aide d'histoires plus ou moins authentiques. En ces cas-là, le roi souriait dans les rides de sa grande figure bourbonnienne, le prince royal souriait aussi et secouait la tête en homme qui ne dit pas toute sa pensée; les princesses échangeaient entre elles des regards d'intelligence et souriaient. Et la faveur de Fulvio allait augmentant.

Nous sommes au palais Coriolani, dans une salle où nulle tenture, sinon quelques flots de mousseline brodée, ne cachait la splendide nudité des lambris. Le soleil du matin arrivait là tamisé par le feuillage des myrtes et des grenadiers qui faisaient de la terrasse voisine un riant et frais bosquet. La brise entrait aussi imprégnée des parfums de l'oranger citrin et du royal magnolia. Le plafond en coupole, représentant Apollon au milieu des neuf Muses, était signé par le Calabrese. Les panneaux, encadrés de mosaïques, montraient encore les Muses avec leurs divers attributs mythologiques; elles étaient peintes par le Ghirlandajo et Pietro Novelli.

A travers les arbustes de la terrasse, on apercevait l'admirable paysage que présente la campagne au nord de Naples. Nous avons vu déjà l'aspect du sud, le golfe avec ses enchantements, les îles, le Vésuve à l'est; à l'ouest Pouzzoles derrière le Pausilippe; et au lointain, par-delà le monte Gaudo,

l'horizon de l'autre mer. Ici c'était la colline des Deux-Portes et la colline du Sentillo, les Camaldules, la villa Regina, Nozarette et ce palais qui suffirait seul aux délices d'une capitale. Capodimonte et ses ombrages. Naples est l'amour de l'Italie, comme Rome en est la gloire.

Il y avait une femme en deuil dans ce salon. Nous l'eussions reconnue aisément pour celle qui excitait tant de respect et tant de curiosité à bord du paquebot le *Pausilippe :* celle qu'on appelait « la comtesse ». Son visage aux traits réguliers et doux gardait cette expression de timidité triste que nous avions remarquée en elle à première vue. Elle tenait une lettre à la main, une lettre ouverte, qui au moins nous dira son nom. L'adresse portait en effet : « A Maria des Amalfi, comtesse douarière de Monteleone ».

Celle-là était donc la veuve de ce grand citoyen, bienfaiteur de toute une contrée, qui avait perdu la vie pour avoir eu pitié d'un ennemi tombé. Celle-là était la mère des deux enfants qui manquaient dans les deux pauvres berceaux du pavillon de marbre au Martorello, la mère frappée trois fois dans ses enfants, qui étaient tout son cœur; la femme martyre qui était devenue folle à force de pleurer tout son sang dans ses larmes.

Nous l'avons vue durant cette nuit d'automne, où notre récit s'ouvrait au milieu des mystérieuses évolutions des chevaliers du Fer : nous l'avons vue deux fois. Une fois au fond de la vallée, dans les ruines, disant à ce bel Athol, qui cherchait la porte scellée du pavillon : » C'est là ! » et la seconde fois, sous la voûte byzantine du Corpo-Santo, nous avons entendu sa voix qui troubla les Compagnons du Silence autour du catafalque vide. Elle était folle alors et captive. C'est elle que la vieille Berta poursuivait, le fouet à la main, le long de Brentola débordée et qui tissait des filets de pêcheur dans la cabane, sous peine d'être battue !

Nous avons dû rappeler tout cela, car il y avait loin, en vérité, de la pauvre insensée, fuyant le fouet de sa geôlière, à cette femme si belle qui était ici chez elle, et qui parmi les magnificences du palais Coriolani, avait l'air d'une reine. N'eût été la nuance de tristesse effrayée qui donnait parfois à son regard quelque chose de farouche, on aurait pu dire que sa folie passée n'avait point laissé de trace. Elle était assise sur un sofa, au-devant de la terrasse. Elle froissait avec distraction le papier qu'elle tenait à la main. Une larme vint tout à coup à ses yeux.

— Là-bas, murmura-t-elle, le vent arrivait ainsi tout chargé de saveurs embaumées. O ma pauvre mémoire ! Ces parfums me parlent; ces parfums amers du myrte, ces tièdes parfums de l'oranger ! Mario ! Mario ! j'ai passé des années, moi, ta veuve, sans dire une prière pour le repos de ton âme. Je ne savais plus prier, et j'ignorais jusqu'à mon deuil !... Mais je veux réfléchir, cette lettre, qui l'a mise à mon chevet? Elle me parle de mes enfants...

Ce mot courba sa tête pensive. Elle répéta, et ce fut comme une plainte :

— Mes enfants ! On voyait son cœur battre sous l'étoffe noire de sa robe. Elle déplia la lettre et la relut. La lettre était ainsi conçue :

« Un vieil ami, un parent de la noble Maria des Amalfi, lui fait passer ces quelques lignes, afin qu'elle ait au moins un bon conseil dans la situa-

tion dangereuse où elle se trouve. Il y a autour d'elle une intrigue; mais il y a aussi des yeux ouverts qui veillent à son profit. Si Maria des Amalfi porte dans son cœur le deuil que ses habits proclament, qu'elle écarte sa main de la main du meurtrier. Si elle est mère, qu'elle veille ! Ses enfants ne sont pas loin d'elle. Ses enfants lui demanderont le nom de l'assassin, qui se trahira de lui-même... Dans peu d'heures, Maria des Amalfi recevra d'autres communications. »

Point de signature. La pauvre Maria essuya la sueur de son front, car elle faisait un effort désespéré pour comprendre ce message sybillin.

— Il n'y a que lui, murmura-t-elle enfin; lui vers qui mon cœur s'élance si ardemment ! Dès qu'il viendra, je lui montrerai cette lettre...

Son regard, qui tomba par hasard encore une fois sur le papier, y découvrit ce signe qui ordonne de tourner la page. Il y avait quelque chose d'écrit au verso : « Tout serait perdu, disait cette manière de *post-scriptum*, si Maria des Amalfi laissait voir cette lettre à l'homme qu'elle connaît sous le nom de *prince Coriolani*. »

Elle tressaillit, non pas tant à cause de cette menace que pour une voix qu'elle entendit tout à coup derrière elle. C'était une des trois camérières chargées de la servir, la camérière en chef.

— Son Altesse met son respect aux pieds de madame la comtesse, dit-elle. Son Altesse demande si madame la comtesse veut consentir à la recevoir.

Maria rougit de plaisir.

— Le prince peut venir dès qu'il le voudra, répondit-elle; je serai toujours heureuse de le recevoir. La signora Paola est-elle de retour?

— La signora Paola vient avec Son Altesse, répondit la camérière, qui salua et se retira.

Maria se prit à trembler, tant son émotion était vive. Elle reconnaissait déjà le pas de Fulvio au bout de la galerie. Fulvio venait en effet et Nina l'accompagnait. Il disait à Nina :

— Maison des Folquieri, tout en haut, une petite chambre qui donne sur la terrasse régnante. Il faut que je voie cette jeune fille : je le veux !

Nina le regarda d'un air triste.

— Mon frère, dit-elle, prends garde !

Ils étaient au milieu des caisses d'orangers, dont le feuillage touffu les cachait. Coriolani dit :

— Va Fiamma, et hâte-toi.

Elle sourit à ce nom.

— Tu le veux? dit-elle : vraiment?

— Je le veux, répondit Fulvio d'un ton ferme.

— Que ta volonté soit faite, maître. Le vieux Manuele Giudicelli a-t-il recouvré la parole?

— Qui t'a dit?... commença le prince étonné.

— Maître tu sais bien que je suis sorcière.

Fulvio répondit à sa précédente question :

— Manuele est toujours muet, mais le chirurgien répond de sa vie.

— Eh bien, dit Nina, fais bonne garde autour de lui !

Elle disparut derrière les arbustes fleuris, baisa les deux mains de la comtesse en passant dans le salon et sortit. Fulvio continua sa route à pas lents.

La comtesse se leva pour le recevoir. Son émotion était au comble, et faisait plein contraste avec le calme de Coriolani, qui lui baisa la main avec respect; après quoi il la reconduisit jusqu'au sofa et s'y assit auprès d'elle. La comtesse le regarda, voulut parler, ne put et fondit en larmes.

— Quelque chose ici vous aurait-il déplu, madame? demanda Fulvio étonné.

Elle serra ses deux mains réunies contre son cœur, puis comme si quelqu'un eût émis un doute à cet égard, elle dit :

— Prince, j'ai ma raison, toute ma raison ! Mais en présence du roi, je n'éprouverais pas une émotion pareille. J'attends tout de vous. Le Docteur Daniele, mon sauveur, avait les yeux humides quand il me parlait de vous. Ce qu'il m'a donné de soins excellents et savants, jusqu'au point de faire en ma faveur un miracle, c'était pour l'amour de vous, je le sais, il me l'a dit. Paola, cette chère enfant que vous aviez mise auprès de moi, et que j'ai à peine revue depuis mon séjour à Naples, avait la voix tremblante quand elle prononçait votre nom. Tout le monde vous aime, prince, et ce n'est pas assez dire. Quelle raison avez-vous eue de vous faire, ici-bas, ma providence visible? Répondez-moi, je vous en prie, car ma tête est faible encore et mon cœur s'élance à votre rencontre. J'ai fait ce rêve, entendez-moi et ne me raillez point : ce rêve enivrant et charmant, que vous étiez mon fils, puisque tout mon être tressaille à votre aspect, que vous étiez le fils de mon bien-aimé seigneur le comte Mario Monteleone, puisque vos traits sont les siens et que vous avez sa belle âme. J'ai fait ce rêve, je donnerais heure par heure, jour par jour, toutes les années qui me restent à vivre, pour voir ce rêve réalisé pendant une minute, pour entendre votre voix qui me rappelle une autre voix si chère, trembler en me disant ma mère ! ma mère !

Tout ceci fut prononcé avec une exaltation extraordinaire. Les efforts mêmes que la comtesse faisait pour comprimer l'élan de sa passion lui donnaient de l'éclat. Elle était mère; c'était là son fils. Tromper cet immense désir, c'était la frapper d'un coup cruel.

Fulvio, pendant qu'elle parlait avait changé deux ou trois fois de couleur. On pouvait voir que tout ce calme dont il s'était fait un maintien à son entrée n'était qu'apparent. Au moment où Maria achevait, les bras tendus et les genoux déjà fléchissants prêts à adorer la miséricorde de Dieu dans ce fils qui lui était rendu, on aurait pu voir les lèvres de Fulvio se contracter, tandis que les veines de sa tempe se gonflaient.

— Je vous en supplie, madame, répondit-il d'une voix basse et brisée, ne m'ôtez pas mon courage au début d'une entrevue où il me faut beaucoup de courage. Regardez-moi et voyez quel terrible combat se livre en moi à cette heure.

— C'est vrai ! s'écria la comtesse, mais pourquoi? Est-ce donc si difficile de dire à sa mère : Je suis ton fils, ouvre tes bras, me voilà !

Fulvio resta silencieux. Maria, croyant qu'il fallait redoubler d'éloquence et plaider avec tout son cœur, joignait les mains et disait :

— Oh ! pourquoi me repoussez-vous, mon fils ! car vous êtes mon fils, je le sens à tous les élans de mon âme. Y a-t-il quelque danger inconnu? Peut-être avez-vous honte de moi, vous qui êtes prince, vous qu'on dit être l'orgueil de la cour? Eh bien ! vous ne le direz qu'à moi, je vous garderai le secret; vous m'aurez là, dans un coin de votre maison, et si c'est trop demander je m'en irai... mais que je m'en aille avec le baiser de mon fils au front, et que j'aie entendu avant de partir ce nom qui me ferait mourir de joie, s'il tombait de vos lèvres : *Ma mère!*

— Ma mère ! répéta enfin Fulvio; que ne donnerais-je pas pour pouvoir vous appeler de ce nom si doux, madame !

Elle courba la tête et sa voix changea.

— Je crois que je redeviens folle ! murmura-t-elle.

Fulvio avait les yeux humides.

— Le docteur Daniele m'avait dit, reprit la comtesse en le suppliant du regard : « vous trouverez là-bas le repos et le bonheur. » Mon Dieu ! vous qui m'avez si cruellement frappée autrefois, je vous le demande, si je n'ai ma raison que pour souffrir ainsi, rendez-moi, rendez-moi ma folie !

Fulvio murmura, pâle qu'il était et les yeux creusés par une torture morale dont la comtesse ne pouvait certes deviner la violence.

— Madame, vous avez deux autres enfants.

Elle se leva toute droite.

— Ah ! s'écria-t-elle, que ceux-là me pardonnent ! Je t'aimais tant que je les avais oubliés !

VII

TÊTE-A-TÊTE

Le prince Coriolani avait de la sueur froide aux tempes. Un instant allait-il détruire ce miracle de la science, opéré par le docteur Daniele? Cette femme allait-elle retomber tout au fond de sa folie? Il était venu là, car il faut bien expliquer enfin clairement le mystère de cette situation étrange, il était venu pour mentir à cette femme et pour lui dire : Me voilà, je suis votre fils. » Pour lui dire précisément ce que la pauvre mère attendait avec un si passionné désir, ce qu'elle demandait avec tant de larmes !

Il lui fallait un nom, il lui fallait une famille pour être l'époux d'Angélia Doria, la fille des princes. Il avait dit un jour : je m'élèverai jusqu'à elle ! Et tout ce qu'il disait, cet homme, il le faisait.

Mais ce plan, combiné par l'aventurier Athol, au milieu de la nuit solitaire, dans les ruines du Martorello : ce plan que les papiers trouvés au fond de l'armoire de marbre, dans le pavillon de Mario Monteleone avaient rendu non seulement pratiquable, mais facile : ce plan dont l'exécution avait été si vaillamment entamée par Porporato en face de la tombe du Monteleone, un pleur venait de le briser. Athol, Porporato, Coriolani, c'était un seul et même lion ! un grand cœur tombé : l'âme d'un héros fourvoyée dans cette poitrine de bandit. Fulvio Coriolani ne voulait plus tromper cette mère agenouillée.

— Ah ! reprit la comtesse tout à coup, savez-vous ce que disait le docteur Daniele? Il disait : « *La folie se souvient de la folie ; la raison se souvient de la raison.* » Je comprends bien cela. Quand ma tête se perd, j'ai comme de vagues mémoires. Et tenez, à présent, je me souviens que j'ai vu une nuit, parmi des ruines, mon mari le comte Monteleone, jeune comme jamais je ne l'avais vu... et il me semble que c'était vous !

— C'était moi, dit Fulvio pour la guider dans ce dédale où son intelligence affaiblie allait se perdre; c'était moi que vous vîtes au Martorello...

Elle l'interrompit, criant :

— Pourquoi ressemblez-vous ainsi à Monteleone si vous n'êtes pas notre fils?

— Je vous dirai ce que je sais, madame, répliqua le prince; sur mon honneur, je ne vous cacherai rien...

Il prononça ces mots du ton que l'on prend pour calmer les enfants en fièvre. La comtesse eut un sourire amer.

— Je sais comment on parle aux folles ! murmura-t-elle.

Puis reprenant avec volubilité :

— Mais que m'importe? Ne me quittez jamais, seigneur et ne me renvoyez pas, voilà tout ce que je vous demande. Je ne vous dirai plus rien sur ce sujet. Quand mes accès me prendront, je me retirerai, seule, dans mon appartement. Là, personne ne sera pour me railler. Je me rappellerai ces belles joies qui me semblent d'hier et dont tant d'années nous séparent. Mon premier bonheur, mon petit Mario, qui avait les traits et le nom de son père, puis quand il ne fut plus là, ce double trésor que la Vierge m'avait donné pour me consoler : Julien et Céleste ! J'ai peur de les revoir. S'ils allaient me dire aussi : « Tu n'es pas notre mère !... »

. . . . . .

Le temps avait marché. Coriolani et Maria étaient toujours assis, l'un près de l'autre sur le sofa. Seulement, les rôles avaient changé : Maria écoutait attentivement et la bouche béante, comme un enfant naïf à qui l'on fait une grande histoire. Coriolani parlait ainsi :

— J'ai cru parfois ce que vous-même croyez, pourquoi ne pas l'avouer? disait-il, poursuivant une explication déjà longue, mais j'ai perdu tout espoir de connaître jamais le secret de ma naissance. Mon premier souvenir c'est la mer. Le navire qui me portait enfant, fut pris par les pirates entre Zante et Céphalonie. Les pirates vinrent vendre la cargaison dans un port de l'Italie du sud. On me donna à une tribu de tziganes errants, parmi lesquels j'ai vécu. Quand le hasard ou la Providence me rendit maître, autrefois, des secrets de votre famille, je fus saisi d'une profonde pitié pour de si cruels malheurs, et mon esprit, car l'homme égoïste rapporte tout à lui-même, établit des rapports entre ma position et l'aîné de vos fils. Quelque chose d'étrange se passa en moi, je dois le dire : j'eus des larmes plein les yeux en touchant le sol de ce cachot qui gardait la trace du sang de Mario Monteleone. Je mis de la passion à deviner l'énigme qui m'était posée par ces caractères inconnus tracés sur la muraille du cachot. Et quand j'eus deviné l'énigme, je triomphai dans mon cœur...

Mais vous pleurez, madame. Ce récit où je ne vous entretiens que de moi, vous parle de votre époux. La douleur que vous n'éprouvâtes point autrefois puisque le bandeau plié sur votre esprit vous cachait le comble de votre infortune, vous la ressentez aujourd'hui. Le deuil de votre âme est comme celui de vos vêtements : tardif, mais profond... Je ne peux pas vous appeler ma mère, quoiqu'il y ait en moi pour vous, le dévoûment et le respect d'un fils, mais je suis votre tuteur par la volonté de Dieu, qui m'a mis en main le testament de Monteleone. Si votre premier né est en vie, je serai son frère et son ami : je le jure. Et je serai le père de vos deux enfants retrouvés. Pour tout cela, j'exige un salaire :

Il s'arrêta ici et la comtesse secoua la tête. Elle balbutia en baissant les yeux :

— M'enlever mon espoir, c'est m'arracher le cœur.

Puis, avec une force soudaine :

— Je ne suis pas une mauvaise mère, prince ! je donnerais tout mon sang pour mon Julien et ma Céleste, mais si j'avais retrouvé un fils tel que vous...

Elle s'arrêta. Coriolani la regardait fixement.

— Vous ne me connaissez pas encore, prononça-t-il avec tristesse. La grâce que je vous demande, c'est de ne point me juger, tant que vous ne me connaîtrez qu'à demi.

A son tour la comtesse releva sur lui ses yeux étonnés.

— Vous juger, prince, répéta-t-elle, et de quel droit? n'êtes-vous pas mon bienfaiteur?

— Vous ne m'avez pas compris, répliqua Fulvio; je viens de vous dire : *je demande un salaire.*

— Non, prince, je n'ai pas compris.

— Madame, dit gravement Coriolani je vous supplie désormais de m'écouter sans m'interrompre. Le temps presse, et de plus d'une manière aujourd'hui, le sort de toute ma vie va se décider. Il est possible que mes paroles excitent en vous la surprise, que vous en soyez offensée, même indignée. Il ne dépend pas de moi de changer ce que j'ai à vous dire.

Fulvio mit sa main au-devant de ses yeux, comme s'il eût eu besoin de se recueillir. La comtesse glissa vers lui son regard à la fois curieux et craintif. Il se redressa tout à coup et dit :

— Vous m'avez proposé d'être votre fils et j'ai refusé, eh bien ! dans deux heures, j'ai rendez-vous chez le roi. Dans deux heures, si je n'ai pas prouvé pièces en main, par le testament de mon père et par le témoignage de ma mère, que je suis le fils aîné de l'héritier du feu Mario, comte de Monteleone, je suis perdu !

Les yeux de la comtesse brillèrent, puis se voilèrent. Elle changea de couleur.

— Mais... dit-elle avec effort, prononcez un mot, et le témoignage de votre mère ne vous manquera pas !

— Je ne prononcerai pas ce mot, madame, repartit sévèrement Coriolani, parce que ce mot serait peut-être un mensonge. Je dis *peut-être*, car j'ai éprouvé d'étranges émotions et conçu parfois d'étranges espoirs. Mais je n'ai pas de preuves, ni contre autrui, ni en faveur de moi-même... Or, j'ai lutté, j'ai pu mentir au monde et à ceux qui sont forts... Mais aujourd'hui que me voilà en face d'une tombe et d'une femme, je ne veux plus, je ne peux plus mentir !

— Mentir ! répéta la comtesse en pâlissant.

— Mentirais-je? Je crois que ma cause est juste au titre même qui fait l'équité de la guerre. J'étais humble et pauvre, je me suis fait riche et grand. Mentirais-je?

— Prince murmura Maria des Amalfi, il faut avoir pitié de mon intelligence qui chancelle. Votre parole me frappe, mais, j'essaie en vain parfois d'en découvrir le sens. Parlez-moi comme vous feriez à un enfant; ma raison est d'hier comme celle d'un enfant !

Coriolani attacha sur elle un regard où il y avait tant de tendresse protectrice et à la fois filiale, qu'un sourire brilla sous les paupières mouillées de la comtesse.

— Oh ! moi ! murmura-t-il, c'eût été le paradis ! moi aussi, par certains côtés, je suis un enfant, puisque je reste neuf aux plus saintes joies de l'existence. Je ne sais pas ce que c'est que le baiser d'une mère, et il me semble

que Dieu ne peut rien ajouter à la félicité d'un fils qui repose son front las sur le sein maternel... J'étais seul, sans appui ni conseil. Dieu, qui donne la force au lion, lui dit-il de ne point se servir de sa force?... Laissez-moi dire, madame ! mon cœur ne s'est jamais épanché. Je n'ai pas eu d'amis pour remplacer la famille absente. Il y a eu près de moi, depuis que je me sens vivre, une jeune fille que j'appelle ma sœur...

— Paola? murmura la comtesse.

— Paola, Fiamma, Nina, répondit Fulvio dont le sourire se fit amer; nous avons beaucoup de noms, nous autres qui n'avons pas un nom : vous entendrez parler d'elle et de moi. Peut-être la renierez-vous en même temps que moi...

— Je vous jure... commença Maria des Amalfi.

— Laissez-moi parler comme si vous pouviez me comprendre. Vous êtes bonne, vous êtes généreuse; vous me demandâtes, la première fois que je vous pris la main, pourquoi j'avais des larmes dans les yeux... Pourquoi ces pleurs sur les vôtres, douce femme? Sait-on pourquoi, à de certaines heures solennelles, le cœur se fond et se brise ! Dans quelques minutes, je serai froid comme le marbre, dur comme l'acier, je combattrai, mais maintenant je pleure... nous pleurons, nous, les amis d'hier, ne vous semble-t-il pas que nous avons passé la vie entière à nous aimer ! ...

— Si, Fulvio, murmura la comtesse; je vous aime de toutes les forces de mon âme ! Je vous aime tant que je demande à Dieu un miracle. Soyez mon fils ! soyez mon fils !

Il se laissa glisser à genoux, et mit un long baiser sur ses deux mains réunies.

— Si j'étais votre fils, Maria, reprit-il, je vous prendrais dans mes bras et je vous emporterais comme une proie, loin de Naples et de l'Italie... Si loin que vous ne pourriez plus entendre la voix de ceux qui, tout à l'heure, vont peut-être vous dire qui je suis.

— Mais qui êtes-vous donc, au nom du ciel ! s'écria la comtesse.

— Je suis, répondit Fulvio Coriolani avec une calme tristesse, l'ami du roi de Naples. Dans deux heures je serai pour vous le bandit sanguinaire et lâche qui a serré le cordon de soie autour du cou de Mario Monteleone, votre époux !

— Par le nom même de Monteleone, et sur mon salut éternel ! s'écria Maria exaltée, je défie qui que ce soit au monde de me faire croire à cette infâme calomnie !

VIII

LA PROMESSE

Beldemonio, le tzigane vainqueur, le chevalier d'Athol, l'aventurier heureux; Porporato, ce roi des nocturnes légendes; le prince Coriolani, enfin, qui était comme le foyer des belles élégances et des nobles grandeurs à la cour de Naples, se sentait-il pris d'une défaillance à l'heure de livrer sa dernière bataille ! Que s'était-il donc passé en lui, et pourquoi n'avait-il plus le même cœur?

En quelques mois il avait pris d'assaut la ville et cette cour, la plus orgueilleuse qui fût en Europe. Armé du secret conquis dans les cachots du Pizzo, il s'était fait un état-major redoutable. Dans ces salons qui admiraient en lui le roi de la faveur, vingt mystérieux séides obéissaient à son moindre geste.

Un jour, avec une rapidité merveilleuse, le bruit s'était répandu dans Naples qu'un prince étranger venait d'arriver, riche comme le Torlonia de Rome ou comme le Rothschlid de Paris, noble autant que le roi, tout jeune, brillant à l'égal d'un astre, et qui venait habiter le palais magnifique, au front duquel resplendissait ce nom écrit en lettres d'or : CORIOLANI.

Il y a des noms qui éclatent, on ne sait pas pourquoi, des noms où il y a de l'or, des rubis, des fanfares ! Ce nom inconnu de Coriolani sonna majestueusement. Il sembla qu'on l'avait entendu toujours et qu'il était illustre. La première fois que le carrosse du prince descendit au galop de ses chevaux superbes la grande rue de Tolède, il y eut haie depuis le palais Coriolani jusqu'au palais du roi. De ce jour-là Fulvio fut l'idole de Naples.

Mais les vieux rois ne se laissent pas séduire si facilement que les peuples. Quel talisman Fulvio Coriolani avait-il employé vis-à-vis du vieux Ferdinand de Bourbon? Souvenons-nous de deux choses : d'abord de cette parole de François de Bourbon, prince royal, adressée au comte Lorédan Doria qui manifestait des répugnances au sujet du mariage entre Fulvio et sa sœur : « Bourbon est aussi bon gentilhomme que Doria, et Bourbon, s'il ne régnait pas, ne croirait point se mésallier en donnant sa sœur où sa fille à Coriolani. »

Sous ces paroles il y avait assurément quelque secret. Souvenons-nous, maintenant, que le roi Ferdinand avait aimé paternellement Mario, comte de Monteleone, et que son fils, François, n'avait pas eu dans sa jeunesse de plus cher compagnon que Mario. Le jour où Athol, égaré sur les grèves, avait tiré de son sein cette rose désséchée dont une feuille s'était envolée

dans le flot, il avait dit en se jetant à la nage pour ressaisir la feuille de rose, frivole et précieux trésor : Je monterai jusqu'à elle...

Le soir de ce même jour, Athol, sortant de ce réduit de marbre où étaient le lit nuptial et les deux berceaux vides, était l'égal de dona Angélia Doria. *Il avait monté jusqu'à elle :* Il était Fulvio Coriolani, fils aîné du saint Monteleone. Le roi le savait, le prince royal aussi; on attendait les preuves promises.

Les preuves promises étaient le témoignage de la mère vivante, le testament du père mort. Coriolani avait déjà le testament du père. Il ne fallait qu'un miracle pour conquérir le témoignage de la mère vivante, qui était folle. Coriolani avait fait le miracle : les yeux dessillés de Maria des Amalfi s'étaient rouverts à la raison ! Tout n'était-il pas dit? et ce vainqueur n'allait-il pas couronner tous ses succès par un suprême triomphe?...

Peut-être... C'était l'homme du caprice et de l'attrait. Celui-là, que tout le monde avait le droit de nommer un bandit, trouvait en lui, à cette heure, toutes les délicatesses d'un cœur vierge. Celui-là était prêt à briser, de son talon dédaigneux, le piédestal élevé par tant d'efforts qui mettait son front si haut au-dessus du vulgaire...

— Madame, dit-il à la comtesse, je ne suis pas de ceux qui ne croient point au dévoûment et qui nient la reconnaissance. Vous êtes de bonne foi, j'en suis sûr, il vous semble impossible d'avoir pour moi du mépris et de la haine...

— Oh ! s'écria la veuve de Monteleone; pour vous, prince ! de la haine ou du mépris.

Fulvio lui prit la main et la baisa.

— La calomnie est habile, reprit-il, et vous êtes entourée d'ennemis aussi puissants qu'implacables. Je dis vous et non moi madame; car c'est vous même qu'on essayera de frapper en ma personne, vous et les héritiers de Monteleone. Que peuvent-ils contre moi qui suis las de tout?

— Mais pourquoi cette fatigue qui ressemble au désespoir? demanda la comtesse.

Fulvio ne répondit point. Il reprit après un silence pensif :

— Madame, je pourrais défendre et réfuter d'avance les attaques qui feront le siège de votre confiance; mais cela ne me plaît pas. Je vais vous dire ce qui vous regarde, et ce sera tout. Le hasard, comme j'ai pu vous l'apprendre déjà, me rendit maître d'un secret; c'était à l'âge où la tête est vive jusqu'à la folie. Peut-être ai-je trop tardé à sentir quelle était l'importance de ce secret, qui appartenait à Mario Monteleone, à vous, madame, sa veuve et à vos enfants. Quand j'eus le secret je fis un serment; j'ai été des années avant de l'accomplir. Un jour l'ambition me vint, et ce fut par l'ambition que je me souvins de mon serment. S'il peut être une excuse pour l'ambition, c'est l'amour. J'eus cette excuse. L'amour, un pur et respectueux amour me rendit si fort que je fus vainqueur dans une lutte insensée. Je me haussai au premier rang parmi les grands de la terre, et demain je serai premier ministre du roi des Deux-Siciles, si vous ne me barrez le passage... Mais vous me barrerez le passage, madame !

Il interrompit d'un geste plein de fatigue la comtesse au moment où elle allait protester.

— Peu d'instants nous restent, reprit-il, et je ne vous ai pas dit encore le but de cette entrevue. Je vous ai parlé d'un salaire que j'ai à vous demander. Pour mériter ce salaire, je vous rendrai vos deux enfants. Je sais qu'ils sont à Naples; je suis sur leurs traces...

Maria devint pâle, et se prit à trembler.

— Mon Julien ! murmura-t-elle, et ma pauvre petite Céleste !

— Ma croyance, continua le prince, est que je suis seul en position de reconquérir pour eux tout ce qu'ils ont perdu. Je possède les titres à moi confiés par le testament du maître : l'acte de naissance de Mario, comte de Monteleone, votre premier né, les actes de naissance de Julien et de Céleste. Le salaire que je demande, le voici : J'ai dit au roi, au prince royal, à d'augustes princesses que j'étais Mario, comte de Monteleone, votre fils. Je ne vous l'ai pas dit à vous, madame. Si je vous l'avais dit, vous l'auriez cru. Je me suis fait fort d'apporter aujourd'hui même au roi, dans le palais de la princesse de Salerne, où la famille royale est assemblée, les preuves de *ma* naissance : le testament de *mon* père mort, le témoignage de *ma* mère vivante. Voulez-vous m'aider à soutenir ce mensonge?

Le visage de Maria des Amalfi exprimait une indicible surprise.

— Votre désir secret est-il donc que je refuse, Seigneur? murmura-t-elle; vous semblez en tout ceci plaider contre vous-même. Si vous m'aviez dit que vous êtes mon fils comme votre visage et mon cœur vous le criaient, vous avez raison je vous aurais cru.

Coriolani prononça très bas :

— J'étais venu pour vous le dire. Je ne vous l'ai pas dit parce que je vous respecte et vous aime comme si vous étiez ma mère !

Il y eut un long silence.

—Je ne sais si je vous aurais compris autrefois, seigneur, reprit la comtesse; aujourd'hui, vos bienfaits, il est vrai, m'ont rendu la pensée, mais ma pauvre tête est bien faible, et peut-être ne puis-je saisir aussi bien que vous la portée du marché que vous me proposez, mais au moins je n'ai point le rouge au front en vous disant : je l'accepte.

— Vous l'acceptez, madame ! s'écria Fulvio étonné.

Un peu de sang était remonté à sa joue tout à l'heure si pâle. La comtesse le regardait en souriant.

— Je crois que vous êtes mon fils, Fulvio, reprit-elle, je crois que vous l'avez cru, que vous le croyez encore vous-même. J'en suis heureuse. J'irai au roi Ferdinand, puisque vous le souhaitez : je lui dirai en vous tenant par la main : « Celui-ci est l'héritier de Mario, comte de Monteleone, mon époux. » Je m'y engage !

IX

BEAU-PÈRE ET GENDRE

Il était environ midi. La maison du seigneur Johann Spurzheim, était tendue de noir au dehors, et le clergé de Santa-Maria del Carmine, sa paroisse, faisait la veille dans la chambre de Barbe Spurzheim, transformée en chapelle ardente. Johann, pendant cela, était dans sa chambre à coucher, en compagnie de ce jeune et bon docteur Pietro Falcone, à qui il s'attachait chaque instant davantage. Ils déjeûnaient tous deux. Johann suçait un quart de massepain trempé dans une larme de tokay : Pietro Falcone, moins immatériel, arrosait d'une bouteille de vin sicilien, un pâté de volaille. Johann pensait tout doucement :

— Dire que ce beau garçon s'en ira comme les autres ! Le défaut de la cuirasse est à l'estomac pour les gens de bon appétit.

— Ami, dit-il tout haut, faites-moi songer à acheter un autre king's-charles... Et remettez-moi, je vous prie, le restant des pastilles qui étaient dans la bonbonnière d'or.

Pietro Falcone leva son verre et le salua en souriant.

— A votre santé, seigneur ! dit-il; vous avez gagné cent pour cent depuis hier.

Johann se rengorgea.

— La pauvre Barbe se croyait bien certaine de porter le deuil de veuve, répliqua-t-il; rendez-moi la bonbonnière je vous prie.

Le docteur but un large coup de tokay.

— Seigneur, répondit-il, je fais collection de ces bagatelles. J'ai mis votre boîte d'or sur mon étagère, avec celle de Barbe de Monteleone.

— Les pastilles dedans?

— Les pastilles dedans. Elles sont si parfaitement semblables, qu'à les voir à côté l'une de l'autre, on ne saurait faire entre elle aucune différence... Il n'y a rien d'éloquent comme les objets matériels, seigneur.

— Est-ce que tu chercherais déjà des armes contre moi, Pietro Falcone, mon fils ! murmura Johann d'un ton pénétré.

— Il y a deux sortes d'armes, seigneur, répondit le médecin, toujours froid et ne perdant pas un coup de dent; il y a des armes offensives et des armes défensives : contre vous, je ne crois pas avoir besoin d'épée, mais les événements de cette nuit m'ont donné une grande idée de votre savoir faire : je ne dédaigne pas le bouclier.

— Ah ! dit Johann en soupirant, le monde sera toujours le même !

Prenez-vous de belle affection pour un homme, vous êtes sûr de trouver un ingrat ! Garde ton bouclier, Falcone, mon pauvre ami, moi, je n'en veux point contre toi !

Le docteur se servit une aile de volaille.

— Seigneur, dit-il, soyez juste et soyez franc ; ne vaut-il pas mieux que je puisse toujours me mettre à table à votre chevet sans souci, et boire de votre vin, qui est excellent, je le proclame !...

— Quoi tu supposerais?...

— Hé ! hé ! seigneur, quitte à me regretter comme la pauvre Barbe...

Les petits yeux gris de Johann clignotèrent. Il eut un sourire et dit :

— Tu es gai, ce matin, mon digne camarade ; je t'aime surtout à cause de ton joyeux caractère. Voyons, parlons raison. Le jeune homme est ici?

— Et il s'impatiente déjà de ne point voir son Manuele. Il veut retourner près de sa sœur.

— Il veut ! il veut ! Sais-tu que c'est une étrange histoire que ce suicide, cette fenêtre ouverte par un bandit qui s'échappe, cette bourse portant le nom de Coriolani, cette brûlure providentielle... Nous allons être riches et puissants, Falcone !

— J'ai été longtemps faible et pauvre, seigneur.

— Et tu as subi une cruelle injure !

— Seigneur, je ne l'ai point oubliée.

— Quand on est puissant et riche, on se venge, ami...

— Soyez tranquille, seigneur ; riche ou pauvre, puissant ou faible, je ferai ce qu'il faudra pour me venger.

Johann avait achevé son massepain. Il éprouvait cette béatitude qui suit un repas copieux et bien digéré.

— Bien, bien ! mon excellent compagnon, dit-il en tournant ses pouces au-dessus de sa couverture où restaient les miettes de la pâtisserie ; cette nuit, vous avez voulu aller trop vite...

— Ne revenons pas là-dessus, dit Pietro Falcone.

Johann reprit :

— Que ceci ne vous ôte point votre appétit, mon camarade, je ne vous en veux pas. Quant à la vengeance, elle vous viendra en dormant, comme la fortune, si vous n'essayez point de traiter par trop d'égal à égal avec celui qui est votre maître.

— Qui donc est mon maître? demanda Pietro Falcone dont le sourcil se fronça.

— Un pauvre malade, répliqua Johann, que vous renverseriez rien qu'en soufflant sur lui...

Il s'interrompit pour ajouter d'une voix stridente :

— Et qui vous brisera comme un chalumeau de paille sèche, docteur Pietro Falcone, si vous tentez de lui résister !

Falcone se leva à demi, mais il se rassit et emplit son verre.

— Garde tes deux boîtes d'or, enfant méchant, poursuivit le directeur de la police royale, sans prendre désormais souci de cacher son dédain ; si je ne valais pas mieux que toi, ou plutôt, parlons franc, si je n'avais pas besoin de toi, tes deux boîtes d'or te mèneraient à la potence, mais

ne crains rien : tu me plais et tu ne seras jamais assez fort pour me gêner. Revenons à nos affaires : comment trouves-tu la petite?

Pietro Falcone retint le morceau suspendu entre son assiette et sa bouche. Ses yeux brillèrent.

— Te plaît-elle? demanda Johann.

— Non, répliqua Falcone, mais il y a mieux : je crois qu'elle plaît à Coriolani.

— Ils sont deux, alors, dit Johann; Lorédan et Fulvio ! je sais plus d'une princesse qui voudrait être à la place de cette petite fille. Mais vois donc comme tout s'arrange, ami Falcone ! on n'a même pas besoin d'y mettre la main. Ces deux hommes, qui sont sur notre route, s'entre-dévoreront quelque jour, et nous serons tranquilles spectateurs de la bataille. Les aveugles diront : c'est le hasard, mais il y aura deux personnes pour le moins, ami Falcone, toi et moi, qui sauront que le hasard ici a un autre nom, et que ce pauvre moribond de Johann Spurzheim lui a donné un bon coup d'épaule. Qu'a dit l'écolier pendant le chemin?

— Il n'a parlé que de son père Manuele.

— Et la fillette?

— Je n'ai pas amené la fillette.

Johann bondit sous sa couverture.

— Et tu dis que le Coriolani l'a remarquée ! s'écria-t-il. Sonne, malheureux ! sonne vite !

Le docteur agita aussitôt une sonnette, dont le cordon pendait à la cheminée. Le timbre retentit nettement à l'étage supérieur; presque au même instant, le ciel du lit de Johann s'ouvrit.

— Tiens ! fit la voix flûtée de Beccafico; l'homme d'hier est encore là. Bonjour, Excellence, comment vous trouvez-vous?

— De mieux en mieux, mon garçon; Dieu merci, ma convalescence marche à pas de géant. Fais descendre un mandat en blanc avec la correspondance.

— Il y a autre chose que la correspondance, dit Beccafico.

— Envoie tout !

La planchette commença à descendre lentement. En même temps, malgré les fenêtres soigneusement closes, on put entendre les cloches de Santa-Maria del Carmine qui sonnaient à toute volée.

— C'est le glas de la pauvre Barbe, grommela Johann; hier, à cette heure, elle était ici, à mon chevet... ce que c'est que de nous !

Sur la planchette, il y avait plusieurs lettres et un petit paquet cubique. Le mandat en blanc s'y trouvait aussi avec une plume et de l'encre. Johann remplit d'abord le mandat.

— Tu vas aller toi-même, ordonna-t-il à Beccafico, sur-le-champ ! prends deux agents et que la jeune fille soit ici dans une demi-heure !

La planchette remonta. Johann avait mis sur sa couverture, auprès de lui. sa correspondance et ce paquet carré enveloppé dans du papier. Il le tâta et se prit à sourire en regardant le docteur du coin de l'œil.

— Tu n'es pas fort ! murmura-t-il; heureusement que le pauvre moribond a de l'esprit pour deux. La fillette était sous-entendue... une autre

fois, docteur, je vous mettrai les points sur les *i*. Que diable! vous êtes pourtant payé pour savoir que votre ami Athol n'y va pas par quatre chemins!

La figure de Pietro Falcone se rembrunit aussitôt. Il déposa près de lui couteau et fourchette.

— Non pas! non pas! dit Johann; mangeons bien! buvons mieux! nous avons encore un fier coup de collier à donner aujourd'hui!

Tout en parlant, il défaisait le paquet carré. Le docteur entendit comme un son de métal. Il vit même un objet brillant disparaître entre les draps. Le sourire de Johann se faisait de plus en plus joyeux, et pourtant, il n'avait pas encore décacheté ses lettres. C'était donc le paquet carré qui lui donnait tout ce contentement.

— On la dit belle comme les anges, reprit-il, cette fillette?

— Très belle, répliqua laconiquement Falcone.

— Vois la chance que tu as, bon ami, continua le directeur de la police royale; la pauvre Barbe avait plus de quarante ans et elle était affreuse, soit dit sans offense à sa mémoire. Tu gagnes au change; 1° de ne point avoir la pauvre Barbe; 2° d'avoir l'autre, un bijou de seize ans qui t'apporte une fortune de prince et l'honneur d'être le gendre du seigneur Johann Spurzheim, futur comte de Monteleone, premier ministre de Sa Majesté le roi Ferdinand de Naples.

— Pour arriver à tout cela, demanda Falcone qui le regardait en face, faut-il que la veuve de Monteleone consente à vous épouser, seigneur?

— Oui, mon cher enfant, répliqua Johann en clignant de l'œil avec malice, oui, mon bon gendre Falcone, cela te fait peur n'est-ce pas? Tu considères comme impossible qu'une femme consente à épouser un moribond tel que moi?...

— Seigneur, interrompit le docteur; je considère seulement comme impossible que Maria des Amalfi puisse épouser jamais David Heimer.

Johann ne perdit point son sourire.

— Quand tu prononces ce nom-là, cher ami, dit-il doucement, parle plus bas, si tu ne veux point qu'il t'arrive malheur. Et cependant, au fond, ce nom-là en vaut bien un autre. L'homme qui le portait est parti de bien bas, il a joué plus d'une partie difficile, jamais il n'en a perdu aucune.

Son regard prit cette expression de conscience satisfaite qui lui était habituelle. Jamais homme assurément ne fut plus imperturbablement content de lui-même que ce bon Seigneur Johann Spurzheim.

— Ah çà, mon gendre, reprit-il en faisant au docteur un petit signe de menace caressante, nous savons donc en détail cette histoire du Martorello?

— Oui, seigneur, répondit Falcone.

— Et comment trouvez-vous l'expédient, mis en usage par David Heimer?

— Odieux, seigneur, répondit Falcone sans hésiter.

En même temps, il repoussa son assiette et son verre.

— Hé! hé! fit Johann Spurzheim; vous êtes un moraliste sévère, mon gendre; moi, je déclare le procédé hardi et remarquablement ingénieux. C'est un des stratagèmes les plus subtils dont j'aie eu connaissance en ma

vie : se servir d'une folle pour mettre le feu aux poudres, c'est adroit, c'est prudent, cela ne laisse aucune trace...

— Mais, dit Falcone, qui se leva, il ne faut pas se mettre en tête d'épouser la folle !

— Viens t'asseoir là, mon gendre ! s'écria gaîment le directeur, à mon chevet, comme un fils, et causons un peu médecine, puisque c'est ta spécialité. As-tu étudié à fond la folie?

— Assez pour discuter avec vous.

— Hé ! hé ! C'est me dire que je suis un ignorant, mais j'ai un excellent caractère et nous ferons une petite famille bien unie, quand nous serons tous ensemble en ménage. Si tu as étudié à fond la folie, tu dois connaître la théorie des deux mémoires?

— Je la connais.

— Prends la peine de me l'expliquer, je te prie.

— Les auteurs ont établi, répliqua Falcone, l'expérience a prouvé que le fou, dans ses périodes de démence, a la mémoire des faits qui se sont produits successivement pendant ses diverses crises.

— Fort bien.

— Et que le fou guéri, ou traversant une période lucide, a la mémoire des faits qui se sont produits avant sa maladie ou pendant les autres intervalles lucides.

— Parfaitement. Et ces deux mémoires ne se mêlent jamais?

— Cela paraît authentiquement démontré.

— A merveille ! alors, tu dois comprendre que je ne crains absolument rien en abordant Maria, veuve de Monteleone. Pour qu'elle se souvînt de cette arme que je mis en sa main la nuit du 13 octobre 1815, il faudrait qu'elle redevînt folle... et les folles qui parlent, on ne les croit pas, mon gendre !

Il ouvrit au hasard une des pièces de sa correspondance. Falcone se prit à tousser d'un air de doute. Johann fourra précipitamment sa main sous la couverture, comme s'il eût voulu en retirer quelque chose, mais il se ravisa et sa main revint vide.

— Oh ! oh ! dit-il en parcourant la première lettre qui lui était tombée sous la main; nos amis de la prison Majeure ont fait des difficultés !

— Qui appelez-vous nos amis de la prison Majeure? demanda le docteur.

— Ces marionnettes que j'ai fait danser cette nuit au palais Doria, le Malatesta, le Sampieri, le Colonna et autres. Ils ont eu, sur ma parole, envie de reculer ! mais quand je tiens quelqu'un, je le tiens bien, ami Pietro Falcone. Nos gens sont revenus à de meilleurs sentiments. Dans une heure ils seront en liberté; dans deux heures ils joueront la seconde scène de leur comédie.

— Puis-je savoir?...

— Inutile ! on vous soufflera votre rôle, quand il en sera temps... Autre histoire ! On a porté un blessé, cette nuit, au palais Coriolani... un vieillard... c'est Manuele Giudicelli, indubitablement. A dix heures, ce matin, il n'avait pas recouvré la parole. Son médecin est le docteur Antonio Doni, le connaissez-vous, mon gendre?

— Je suis un de ses élèves, seigneur.

— Bravo !

— Pourquoi bravo?

— Parce qu'il ne faut pas que ce Manuele Giudicelli recouvre la parole.

— Et en quoi mes relations avec le docteur Antonio Doni?...

Johann ouvrait une troisième lettre.

— Oh ! oh ! fit-il; vous connaissez bien du monde, mon très cher gendre ! Je répondrai tout à l'heure à votre question. Permettez-moi de vous demander quel genre de rapport vous avez eu avec cette charmante fille, connue à la cour de Naples sous le nom de Nina Dolci?

— Ceci ne regarde que moi, seigneur, répliqua Falcone.

Johann lui lança une œillade rapide et si perçante que le docteur baissa les yeux involontairement.

— Allons, allons ! dit le directeur, je ne veux pas pénétrer vos petits secrets, mon gendre. Voici une quatrième lettre qui me parle de ma noble fiancée, la comtesse douairière de Monteleone. Elle a passé la nuit, elle aussi, au palais de ce glorieux Fulvio. Tout va d'autant mieux qu'il doit se croire cuirassé de toutes pièces. C'est un garçon intelligent, on ne peut pas dire le contraire...

Il cessa tout à coup de parler, puis il se recueillit un instant, la tête entre ses deux mains.

— Mon gendre, reprit-il après un silence et d'un ton qui contrastait par son sérieux avec l'accent sarcastique qui lui était habituel; nous allons nous occuper de nos noces !

X

TOILE D'ARAIGNÉE

— Pour que nous soyons les heureux époux, continua Johann Spurzheim, toi, de l'héritière de Monteleone, moi, de sa veuve, il faut deux choses : en premier lieu, il faut que ce Manuele reste muet; en second lieu, comme je ne puis aller faire ma cour à la noble Maria des Amalfi, il faut que la noble Maria des Amalfi prenne la peine de me venir trouver dans ma pauvre maison. Ce sont là deux précautions délicates et difficiles, j'ai compté sur toi pour les mener à bien.

— Tuer le vieux Manuele Giudicelli et enlever la comtesse? prononça très froidement Pietro Falcone.

— Juste ! repartit Johann.

— Seigneur, dit Pietro Falcone, je ne veux point tuer Manuele, je ne veux point enlever la comtesse.

— Bah !.... et pourquoi ne veux-tu pas, gendre?

— Parce que l'un et l'autre sont dangereux, seigneur, et que je ne veux m'exposer à aucun danger personnel.

— Bonne idée ! s'écria Johann en souriant; cependant, si on te priait bien?

— Ce serait inutile.

— Et si l'on te menaçait un peu?

— Essayez ! dit Pietro Falcone, qui mit un cure-dents entre ses lèvres.

Johann le regardait avec ce sourire narquois que nous avons si souvent décrit. Pour la seconde fois, le docteur toussa. C'était sans doute une façon de garder contenance sous le regard moqueur du directeur de la police royale, mais celui-ci ne le prit pas ainsi.

— Il faut veiller à cette toux, mon gendre, dit-il d'un ton de tendre intérêt, elle me rappelle trop la toux de la pauvre Barbe.

Falcone fronça le sourcil. Johann fourra vivement sa main sous ses couvertures. Cette fois sa main ramena un objet de petite dimension qui brilla dans le demi-jour de l'alcôve. Il tendit l'objet à Falcone en disant tout simplement :

— La pauvre Barbe y avait confiance.

Falcone saisit l'objet avec emportement. Ses joues et jusqu'à ses lèvres blêmirent.

— Vous avez envoyé vos agents chez moi ! s'écria-t-il.

— Prends une pastille, répéta Johann, contre la toux...

Falcone lui jeta un regard de sang. Il avait reconnu du premier coup d'œil une de ses bonbonnières d'or. Johann, qui souriait toujours, plongea de nouveau sa main sous ses draps et en retira une seconde boîte exactement pareille.

— Ami, dit-il, préférez-vous puiser dans celle-ci? Je ne me souviens plus au juste laquelle est la bonne.

Il lança la seconde boîte sur les genoux de Falcone, qui frémissait de colère.

— Souvenez-vous bien de ceci, mon gendre, murmura-t-il en mettant de côté son sourire : je suis très fort... et vous n'êtes encore qu'un apprenti !

— Mais, voulut dire Falcone, maintenant que ces deux boîtes sont en mon pouvoir...

Johann se prit à lire à haute voix un papier qui était parmi ses lettres : « Rapport adressé à Son Excellence le directeur de la police royale par Jacopo Civetta, inspecteur de troisième classe, touchant la saisie opérée au domicile du seigneur Pietro Falcone, docteur médecin de la faculté de Bologne; la susdite saisie consistant en deux boîtes d'or au chiffre de donna Barbe Spurzheim, épouse dudit seigneur directeur...

Les poings de Falcone se crispèrent et il poussa un sourd gémissement.

— Je suis très fort ! dit Johann, qui s'interrompit et reprit son sourire.

Un bruit soudain se fit au ciel de lit.

— La voiture du ministre d'État vient de s'arrêter à la porte des bureaux, dit la voix de Beccafico.

Johann eut un tremblement tôt réprimé.

— Debout, Falcone ! ordonna-t-il durement, et en besogne !

Le docteur se leva comme malgré lui. Johann poursuivit en parlant à Beccafico invisible :

— Puisque Son Excellence daigne rendre visite à un pauvre homme qui va mourir, fais ouvrir toutes les portes. Arrange-toi pour qu'il traverse la chambre de deuil. Ne lui cache pas que je suis bien bas... bien bas ! Hélas ! la mort malheureuse et prématurée de la pauvre Barbe m'a porté le dernier coup. Va !

La trappe se referma.

— Ami, dit Johann à Falcone, ceci n'est point un hasard. Je suis très fort. Dis en passant quelques mots à l'écolier pour lui faire prendre patience; nous n'aurons besoin de lui qu'après mon entrevue avec la comtesse. Dans dix minutes, il faut que tu sois au palais Coriolani.

— Mais, au nom du ciel ! s'écria Falcone avec une véritable détresse, comment voulez-vous que je m'y prenne?

Johann haussa les épaules.

— Le docteur Antonio Doni, répliqua-t-il, est parti ce matin pour Salerne. Ce n'est pas un hasard : je mets la main à tout, mais cela peut sembler un hasard... comme la visite du ministre.

Il eut son petit rire sec et poursuivit :

— Voilà pour le Manuele. Quand à la comtesse, elle a reçu un billet ce matin, et tu trouveras à la porte du palais Coriolani un carrosse tout semblable à ceux du glorieux Fulvio. Le reste te regarde. Que diable ! entre

médecins, on se remplace; c'est la confraternité, et quand on a affaire à une pauvre mère en quête de ses enfants... Mais voilà Son Excellence ! Va-t'en ! Va-t'en !

Pietro Falcone sorti par le couloir qui conduisait à l'ancien cabinet de travail de Barbe Spurzheim. C'est dans ce cabinet que Julien attendait, inquiet déjà, et triste de se voir séparé de sa sœur. Falcone entra dans le cabinet; il pâlit à la vue du vaste fauteuil où Barbe s'asseyait le soir précédent. Johann avait ouvert la petite armoire cachée dans la ruelle de son lit Il approcha de son oreille cet instrument composé d'un pavillon d'ivoire, retenu par un tuyau flexible.

— Venez-vous me chercher? demanda Julien à Falcone.

— Voyons ce qu'il va répondre, pensa Johann.

— Il s'agit bien de vous ! repartit Falcone; c'est ici la maison du diable !

Johann se prit à rire en haussant les épaules. Le ciel de son lit craqua légèrement; un papier tomba sur sa couverture, tandis que la voix de Beccafio disait :

— Privato conduit Son Excellence par les chambres de deuil.

Le papier contenait ces mots : « On n'a plus trouvé la jeune fille dans la maison des Folquieri. » Spurzheim s'arrangea sur son oreiller, et se prit à râler plaintivement parce que la porte s'ouvrait.

— Que Son Excellence veuille bien marcher doucement, dit Privato, qui parut sur le seuil, la plume derrière l'oreille; Sa Seigneurie est bien bas... bien bas !

— Cela sent la mort ici ! murmura le ministre en entrant.

Carlo Piccolomini, ministre d'État du roi Ferdinand, avança de quelques pas en se guidant avec sa canne, comme un aveugle.

— Êtes-vous couché, Spurzheim? demanda-t-il en arrivant auprès de la table où le docteur Pietro Falcone faisait naguère son repas du matin.

Johann ne lui répondit que par un long gémissement. Le seigneur Piccolomini fit de nouveau trois ou quatre pas.

— N'avez-vous donc personne pour vous veiller? demanda-t-il encore.

Johann poussa une plainte étouffée, puis il répondit :

— Ah ! digne seigneur Piccolomini ! votre conduite est celle d'un chrétien et d'un vrai gentilhomme ! Vous venez visiter un subalterne qui plie bagage pour l'autre monde... C'est beau cela ! c'est même sublime, on peut le dire, dans ce siècle d'égoïsme et de dureté !... Ah !

Vierge mère ! faut-il donc tant souffrir pour que l'âme quitte cette misérable prison !

Le ministre était au chevet du lit. Ses yeux, habitués à l'obscurité, commençaient à distinguer la face hâve du directeur de la police. Il pensait à part lui :

— Voilà un pauvre homme qui ne passera pas la journée.

— Votre Excellence songe à tout, reprit Johann entre deux plaintes; elle a daigné me demander pourquoi je suis sans garde en cette extrémité. Ah ! Jésus Dieu ! nous étions un ménage si uni ! je ne pouvais souffrir autour de moi personne autre que ma pauvre Barbe... Asseyez-vous, Excellence, la tête est bonne encore, puisque j'ai pu songer aux intérêts de Votre Seigneurie.

— De grâce, seigneur directeur, dit le ministre, ne parlons que de vous.

— De moi ! se récria Johann ; je n'ai plus rien à faire sur la terre... quand je pense qu'on m'a accusé d'ambitionner le poste illustre dont Votre Excellence est l'ornement !

— Je ne l'ai jamais cru, seigneur Spurzheim.

— J'avais voulu donner à mon souverain et à vous une dernière preuve en déjouant les projets d'une association de malfaiteurs, réunis pour exploiter la bonne foi royale à l'aide d'un diamant prétendu soustrait dans les mines de l'Inde...

— Ah ! fit le ministre, vous avez là-dessus quelques notions particulières?

— Excellence, j'ai été jusqu'à feindre d'entrer dans le complot...

— C'est pousser loin le dévoûment, seigneur Johann !

— Ma vie était au roi, mon honneur aussi, Excellence. On trouvera dans mes papiers ce qu'il faut pour suivre cette affaire, mais en ce moment, je veux vous parler de choses plus importantes. Si vous ne mettez pas le pied sur la tête de Fulvio Coriolani aujourd'hui même, demain Coriolani sera premier ministre, et Armellino, le traître, couchera dans le palais de Votre Excellence.

Ce qui faisait ici la force de Johann, c'est que, au point de vue politique, le seigneur Piccolomini était entre la vie et la mort. Johann le savait bien, lui qui avait creusé la mine de ses propres mains.

— Mon cher seigneur, dit le ministre, cachant de son mieux son émotion, je suis touché du dévoûment que vous portez à la personne du roi, notre maître. Quant à l'intérêt que vous voulez bien me témoigner, ce n'est que justice, car j'ai toujours été de vos chauds partisans... Mais faites-moi la grâce de me dire comment je pourrais attaquer cet homme aujourd'hui même. Hier, il est sorti vainqueur d'une lutte...

— D'une escarmouche, Excellence, engagée pour le faire sortir de ses positions... Vous avez dû garder la neutralité dans cette bataille d'avant-postes, mais le coup est porté, croyez-moi ; le public est attentif désormais, parce qu'il a entendu le bruit de la fusillade...

— Hé,hé ! fit le ministre, suivant avec quelque étonnement cette série de métaphores guerrières, pour un agonisant, vous parlez à miracle, seigneur Spurzheim !

Johann laissa échapper deux ou trois gémissements et balbutia :

— Moi seul sais ce qu'il m'en coûte, Excellence !

En même temps il fit effort et se souleva sur le coude, afin de mettre un peu plus sa figure en lumière. Le ministre détourna les yeux ; Johann ne manquait jamais ses effets de cadavre. Il reprit :

— Ecoutez-moi, je donne à cet entretien le restant de mes forces... le gouvernement s'est défié de moi ! On a saisi des lettres chiffrées, toute une correspondance secrète. Demain, quand je ne serai plus, le gouvernement du roi fera des excuses à ma mémoire. Mon dernier jour aura été précieux à l'État. Je lui léguerai les secrets de la confrérie du Silence.

— Serait-il possible? s'écria le ministre avidement.

— On rend justice aux morts, prononça Spurzheim avec mélancolie.

J'aurai peut-être quelques lignes dans la page glorieuse où l'histoire racontera l'administration de Votre Excellence.

— Ne pouvez-vous me dévoiler ce secret?...

— Vous le saurez aujourd'hui même, si vous ne reculez point devant ma proposition.

Le ministre avança son siège. Johann rendit son petit contingent de plaintes; puis il reprit :

— Entre deux et trois heures, la famille royale tout entière, les Doria et les Panfili, se réuniront à la villa Floridiana, chez Son Altesse Royale le prince de Salerne.

— Je sais cela.

— Savez-vous pourquoi cette réunion?

— Pour régler les conditions du mariage entre Fulvio Coriolani et dona Angélia Doria.

— Et pour reconnaître Fulvio Coriolani, ajouta Johann Spurzheim, en qualité d'héritier direct et légitime de Mario, comte de Monteleone, dont les domaines restitués égaleront l'apanage royal.

Le ministre sauta sur son siège.

— Dites-vous vrai? balbutia-t-il.

— Je dis vrai et je continue : Coriolani, aventurier, favori de fantaisie, prince fabuleux, était plus populaire à Naples que vous et vos illustres collègues. Que sera, je vous le demande, Coriolani, vingt fois, cent fois millionnaire et cousin du roi?

— Mais, dit le ministre, est-il réellement l'héritier direct de Monteleone?

— Non.

— Alors, qu'est-il?

— Le fils du diable, seigneur, comme les tziganes du sud appellent les enfants du hasard. Mais il est aussi fort, aussi habile, aussi adroit, aussi hardi que le diable son père. Il s'est fait des preuves de sa prétendue naissance et il n'y a au monde que moi, Johann Spurzheim, capable de le confondre !

— Et vous êtes cloué sur votre lit ! Comment faire?

Cette parole s'échappa de la bouche du ministre comme un cri de détresse.

Johann oublia de gémir et répondit :

— Vous avez fermé les portes de la prison Majeure sur six ou sept gentilshommes qui faisaient, sans le savoir, métier d'agents de mon département.

— Le marquis de Malatesta et ses compagnons?

— Oui, Seigneur.

— J'ai eu la main forcée.

— Je ne blâme pas Votre Excellence... je lui annonce seulement que ces jeunes seigneurs sont en liberté.

Le ministre se redressa.

— Et qu'ils attendent Votre Excellence, continua doucement Johann, en son palais de ministre d'État.

— Dans quel but?

— Quelle heure a Votre Excellence? demanda Johann au lieu de répondre.

Le ministre consulta sa montre et répliqua :

— Deux heures.

— Il faut que dans un quart d'heure, Malatesta, Sampieri et les autres, soient à la villa Floridiana. Ils savent leur rôle; ils ont les preuves à l'appui. Et si les preuves qu'ils ont ne suffisent pas, le *deus ex machina* paraîtra au moment opportun.

— Seigneur Spurzheim ! s'écria le ministre au comble de l'agitation, ce sont là pour moi des énigmes. Je ne puis m'avancer ainsi à l'aveugle.

— Chaque minute que vous perdez, repartit Johann, donne un terrible avantage à votre adversaire.

— Cependant...

— J'ai dit. Que la responsabilité du retard retombe sur Votre Excellence.

Le ministre se leva et se dirigea vers la porte. Il allait comme un homme ivre. Johann le suivait de son regard le plus narquois.

— Si vous ne me retrouvez pas en vie, ajouta-t-il en guise d'adieux, je supplie Votre Excellence de ne pas m'oublier dans ses prières...

Le ministre descendait déjà l'escalier quatre à quatre. Johann eut un bon petit rire qui lui procura une quinte de toux sèche et prolongée.

— Ma poitrine sonne mieux qu'à l'ordinaire, pensa-t-il; la convalescence fait des progrès évidents !

Il prit sous son oreiller un crayon et une feuille de papier, afin de donner un nom à chacun des fils de sa toile d'araignée.

— L'écolier est là, murmura-t-il en griffonnant; la petite Céleste est au palais Coriolani, j'en suis sûr. Le ministre court à son poste; Malatesta, Sampieri et compagnie sont au leur. J'ai arrangé l'affaire Brown et les chiffres; j'ai fait le nécessaire pour ce Manuele; le Pietro Falcone ne m'embarrasse pas beaucoup; c'est un pauvre garçon. Reste donc la comtesse... ce sera le bouquet ! un chef-d'œuvre !

Il se frotta les mains d'abord, puis il rouvrit sa petite armoire et mit l'oreille au pavillon d'ivoire.

— Il se promène, l'écolier, reprit-il, il s'impatiente, il parle tout seul. « Angélia !» il a dit Angélia !...

Il reprit son papier et y inscrivit le nom de Lorédan Doria; encore un fil de sa toile. La porte grinça sur ses gonds, Pietro Falcone parut sur le seuil. Johann mit sa main au-devant de ses yeux pour le mieux regarder.

— Mon gendre, dit-il gaîment, parle vite, nous sommes pressés !

— J'ai réussi, prononça tout bas le docteur.

— Manuele?...

— Manuele ne parlera pas.

— La comtesse?...

— La comtesse est en bas, dans le carrosse.

— Mon gendre, tu vaux ton pesant d'or ! viens m'aider, je veux me lever, il nous faut jouer une petite scène préparatoire. Le personnage le plus important ici, ce n'est pas la comtesse douairière de Monteleone.

Et pendant que Pietro Falcone l'aidait à sortir de son lit :

— Tu feras entrer la comtesse, reprit-il, par les appartements de droite. Il ne faut point qu'elle voit trop les apprêts du deuil. Tout doit être rose et couleur de sourires à la veille de nos bienheureuses fiançailles !

XI

L'ÉCUSSON DE MONTELEONE

Il y avait plus d'une heure que Julien était seul dans cette chambre qui servait naguère de cabinet de travail à Barbe Spurzheim. On avait dit à Julien que son père. Manuele, l'attendait; on lui avait dit, en outre, que son sort allait se décider. Julien était venu là le cœur plein de romanesques espoirs. En vain se défendait-il contre ces mouvements; son cœur tressaillait d'aise : Céleste l'avait dit : une vie nouvelle s'ouvrait, ils allaient avoir du bonheur ! Et qu'était pour lui le bonheur, sinon Angélia !

Certes, il ne voyait point encore l'échelle mystérieuse dont les degrés, gravis, devaient le hausser jusqu'à elle : mais son esprit s'enhardissait à faire ce rêve impossible.

Il était assis dans le fauteuil où nous avons vu Pietro Falcone le soir précédent. Le clavecin ouvert était en face de lui. Au-dessus du clavecin, une sainte Cécile, d'Antonietta Pinelli, les yeux au ciel, semblait baigner son âme dans une mystique harmonie. Pendant qu'il songeait, le vent lui apporta de vrais chants, graves et lugubres. Il se leva pour aller à la fenêtre. La fenêtre donnait sur les cours. Julien vit en face de lui une porte tendue de noir, et des prêtres qui montaient le perron en psalmodiant un hymne funèbre. Il y avait un mort dans la maison.

En regagnant sa place Julien se disait : « Qui donc peut retenir notre père Manuele? Céleste est toute seule et m'attend. » Son regard tomba sur le dossier du grand fauteuil qui était en face de lui. C'était le fauteuil de Barbe. L'étoffe, brodée, représentait un écusson. Julien était versé dans l'étude du blason, il dit : « *De gueules au cœur d'or, percé de deux épées du même en sautoir.* » C'est l'écusson des Monteleone !

Était-ce un hasard ! Les meubles de famille sortent parfois ainsi des maisons éteintes et vont, dépareillés dans d'autres demeures, selon le sort de l'encan. Julien regarda mieux cette chambre. De toutes les histoires qui avaient bercé son enfance, l'histoire du saint Monteleone était celle qui l'avait frappé le plus vivement. Il en savait tous les détails. Le soupçon lui était venu souvent que Manuele Giudicelli, son père adoptif, avait été mêlé à ce drame du Martorello. Bien des fois il avait songé à ces enfants orphelins nés dans l'opulence, et qui allaient maintenant à la grâce de Dieu.

Machinalement, sa main s'étendit vers un guéridon qui supportait un petit livre relié en chagrin brun avec fermoirs d'or. Il le prit, il le regarda.

L'écusson de Monteleone était estampé sur le plat du petit livre avec la devise latine : *Agere non loqui*. Julien l'ouvrit. C'était une *Imitation de Jésus-Christ*. Sur la première page blanche deux lignes étaient tracées; « Donné par Maria à Mario, le jour de sainte Marie, 15 août 1808. »

Des larmes vinrent aux yeux de Julien. Les deux orphelins dans ce temps-là devaient être encore dans la maison heureuse. Maria des Amalfi avait fait ce pieux présent à son époux, Mario, le jour de leur commune fête. Un beau jour où tant de caresses s'étaient sans doute échangées autour des deux berceaux !... Mais quelle était donc cette maison où vivait ainsi le souvenir de Monteleone?

L'agitation prenait Julien. Il se mit à marcher de long en large dans la chambre. Ce fut à ce moment que Johann interrogea son pavillon d'ivoire. A mesure que les minutes s'écoulaient, l'impatience de Julien augmentait. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il voulut prendre langue et s'enquérir de Manuele au nom de qui on était venu le chercher. Comme il arrivait en face de la porte, celle-ci tourna sur ses gonds. Julien recula jusqu'au milieu de la chambre, tant l'apparition qui s'offrit à ses yeux était extraordinaire et inattendue.

Sur le seuil, et soutenu par le cavalier qui était venu le prendre à la maison des Folquieri, un cadavre vivant chancelait et tremblait. Johann Spurzheim, car c'était lui, s'arrêta. Son regard clignotant alla chercher Julien, puis se baissa.

— Il fait trop jour ici, murmura-t-il d'une voix essoufflée, cela me blesse !

Il ferma les yeux et frissonna. Pietro Falcone referma la porte derrière lui, l'accotta dans l'angle comme un objet inerte, et courut tirer les rideaux des croisées. Julien attendait muet de surprise.

— Allons dit le spectre en s'accrochant aux habits de son conducteur; un coup de collier, ami ! je ne veux pas qu'on me porte !

Pietro Falcone le prit sous les deux aisselles et le spectre commença de se mouvoir péniblement. Il était drapé dans une douillette dont les revers, quand ils s'ouvraient, laissaient voir l'effrayante anatomie de ses jambes. Il arriva, soufflant et gémissant, jusqu'à Julien qui ne bougeait pas et parvint à mettre ses mains sur ses épaules.

Il le regarda. Julien sentait comme un tremblement convulsif dans tout ce misérable corps, mais la figure du cadavre restait calme. Ses yeux étaient clairs; un sourire cruel et qui glaçait errait autour de ses lèvres décolorées.

— Il lui ressemble beaucoup... beaucoup ! murmura-t-il en se tournant à demi vers le docteur.

Julien était à la gêne; les prunelles de cet homme le piquaient.

— Seigneur, dit-il, ne verrai-je point mon père, Manuele?

— Mets-moi dans ce fauteuil, dit Johann, Pietro Falcone; je ne veux pas qu'on me porte !

Pietro Falcone l'aida à se traîner jusqu'au fauteuil qui avait l'écusson de Monteleone. Et s'y jetant Johann dit :

— Mets quelque chose sur ma tête, j'ai froid. Drape une couverture

sur mes pieds... Le châle de la pauvre Barbe qui est accroché là-bas. Dieu sait que je ne garde pas rancune à sa mémoire !

Quand Pietro Falcone l'eut bien arrangé dans le fauteuil, Johann leva la voix :

— Fais approcher le jeune homme, ordonna-t-il.

Falcone amena Julien. Johann fixa sur lui son regard dur.

— Manuele ne viendra pas, prononça-t-il d'une voix stridente; Manuele est mort !

Julien poussa un cri.

— Mort ! répéta-t-il; Manuele ! mon père !

Johann lui ferma la bouche d'un geste sec.

— Taisez-vous, dit-il, nous causerons plus tard. Vous avez le temps. Vous ne retrouveriez plus votre sœur à la maison. Votre sœur a été enlevée !

Julien bondit et voulut s'élancer vers la porte.

— Restez, dit encore Johann; vous n'avez plus ici-bas qu'un seul ami et qu'un seul protecteur, c'est moi !

— Ma sœur ! ma sœur ! sanglotait Julien.

— Ouvre la porte du cabinet, ordonna Johann au docteur.

Et quand Falcone eut obéi : Johann poursuivit :

— Cachez-vous là, jeune homme; regardez attentivement ce qui va se passer ici. Écoutez de toutes vos oreilles. Quoi que vous entendiez, pas un mot, pas un soupir ! Vous allez apprendre votre histoire : elle est terrible. Quand vous sortirez de là, vous serez un homme... Quand vous serez un homme je vous donnerai l'arme qui doit venger les pleurs et le sang. Allez !

Julien était comme ivre. Il se laissa entraîner dans le cabinet voisin dont Pietro Falcone tira la draperie. Johann dit :

— Que la comtesse vienne sur le champ.

L'instant d'après Maria des Amalfi, vêtue de deuil et voilée, entrait dans la chambre de Barbe. Pietro Falcone était resté au dehors. Julien, caché derrière la draperie, pressait sa poitrine à deux mains et retenait ses sanglots.

XII

LE PLAIDOYER DE JOHANN SPURZHEIM

Les rideaux fermés, la chambre était si sombre que Maria des Amalfi ne vit rien d'abord, sinon une masse confuse devant la table. Julien, au contraire, placé dans un lieu plus obscur encore, put distinguer le doux visage de cette inconnue, car elle releva son voile en entrant. Il sentit naître en lui un intérêt qui l'étonna, mais ce premier mouvement tomba bien vite. Manuele, le pauvre vieillard qui avait élevé son enfance; sa sœur, sa sœur chérie, sa seule compagne, toute sa famille ! Si les paroles de ce malade, qui semblait être ici le maître, ne lui eussent donné l'espérance de savoir, rien n'eût pu le retenir en ce lieu. Maria des Amalfi prononça tout bas, dès qu'elle fut à quelques pas de la porte :

— Suis-je ici devant Sa Majesté?

Cette question nous dispense d'expliquer au lecteur de quel stratagème Pietro Falcone s'était servi pour attirer ici la comtesse. Elle ne connaissait point Naples, et la vue des lieux n'avait pu la désabuser. Elle se croyait à la villa Floridiana, demeure du prince et de la princesse de Salerne, où le roi devait se trouver aujourd'hui.

Mais il y eut un contre-coup assez étrange. Julien, ce pauvre enfant qui arrivait du fond de la Sicile, ne connaissait pas le roi. Un grand trouble fit diversion aux souffrances de son cœur. Était-ce le roi, cet être bizarre qui lui avait parlé avec tant de sécheresse, tout en se déclarant son seul protecteur sur la terre? Il tendit l'oreille avidement pour écouter la réponse de ce spectre qui pour lui était Ferdinand de Bourbon. La réponse ne vint point. Il plaisait au prétendu roi de garder le silence.

Au milieu de cet échevau d'intrigues, où ce singulier personnage se complaisait, c'était ici un acte décisif. Il en soignait la mise en scène. Manquer son effet, c'était risquer toute la partie.

Et il jouait une grande partie, ce moribond redoutable et grotesque. Il jouait presque la même partie que Fulvio Coriolani, avec plus de raison de la gagner puisqu'il avait moins de scrupules.

— Veuillez vous approcher de moi, comtesse de Monteleone, prononça-t-il après un long silence.

Julien tressaillit dans son réduit. C'était donc son destin de se trouver mêlé à cette histoire, dont le prologue l'avait si vivement ému autrefois. Cette femme était Maria des Amalfi, la mère de douleur que la perte de ses enfants avait rendue folle. Julien la regarda mieux; il eût voulu s'age-

nouiller devant elle, et lui donner sa foi, comme faisaient jadis ces jeunes preux de la lance, consolant le deuil des veuves dépossédées.

Maria des Amalfi, obéissant à l'ordre de Johann, avança de quelques pas.

— Si c'est vous qui êtes le roi, murmura-t-elle, je supplie Votre Majesté de m'écouter et de me rendre justice. J'ai retrouvé le fils de Mario Monteleone...

— Tu mens, femme ! interrompit rudement Johann.

La comtesse se redressa et recula d'un pas. Julien eût voulu baiser le bas de sa robe. Johann reprit d'un ton plus doux :

— Je vous prie de m'excuser, madame; quand vous verrez à qui vous avez affaire, vous comprendrez que je n'ai pas le temps de choisir mes paroles. Vous n'êtes pas à la villa Floridiana et je ne suis pas le roi.

— Aurait-on abusé de mon ignorance? s'écria Maria des Amalfi. Voudrait-on m'empêcher de voir le roi?

Julien fit un mouvement comme pour s'élancer, mais il fut retenu par la voix de Johann qui répondit :

— On a profité de votre ignorance pour vous sauver, madame. Il faut, en effet, que vous voyiez le roi, que vous parliez au roi, que vous demandiez justice au roi, mais il faut auparavant que vous sachiez le nom de l'homme qui a tué Mario Monteleone, afin de ne point commettre ce sacrilège de donner le nom de fils à celui qui a fait de vous une mère sans enfants et une femme veuve !

Maria, pâle et chancelante, fut obligée de s'appuyer à la table pour ne point tomber à la renverse. Elle comprenait ou plutôt elle devinait; mais elle ne croyait point. Son cœur défendait Fulvio. Julien, lui, ne comprenait pas encore.

— C'est vous qui m'avez écrit une lettre? murmura la comtesse.

— C'est moi, madame.

— Qui êtes-vous? Je ne vous connais pas.

Johann sentit bien que c'était là le moment solennel. Son cœur se serra dans sa creuse poitrine. Il rassembla tout son courage pour dire :

— Je ne peux pas aller vers vous, venez vers moi et regardez-moi.

La comtesse obéit avec empressement, car la curiosité la pressait. Elle s'approcha de Johann, qui tourna son visage vers la pâle lumière filtrant à travers les fentes des rideaux. La comtesse eut un mouvement d'effroi à la vue de ces traits horriblement ravagés.

— Non, dit-elle, je ne vous connais pas.

— Regardez-moi, répéta Johann, un mourant ne peut ressembler à un homme en bonne santé. La lettre que vous avez reçue est d'un parent et d'un ami. Avez-vous donc tant de parents et tant d'amis, comtesse de Monteleone?

— Il me semble... murmura Maria des Amalfi, qui hésitait.

— Avez-vous oublié votre cousin David Heimer, le meilleur serviteur du feu comte? prononça Johann en baissant la voix malgré lui.

Maria eut un tremblement par tout le corps, Johann se sentit pousser une sueur froide. Maria allait-elle se souvenir?...

Elle passa la main sur son front à deux ou trois reprises. On eût dit à l'horreur qui parut un instant sur son visage, que sa mémoire faisait effort pour renaître. Mais la science ne ment pas; la mémoire de la folie ne renaît point dans la raison. Johann était sauvé. Le souvenir de la nuit du 13 octobre 1815 restait dans l'ombre. La comtesse dit :

— Je me rappelle David Heimer, le compagnon et l'ami de Mario Monteleone. Est-ce donc bien vous qui êtes David Heimer?

Au lieu de répondre, il lui tendit sa main. Julien cherchait laborieusement dans ses souvenirs le nom de David Heimer. Il était sûr de l'avoir entendu prononcer par son père Manuele.

— Bien des années se sont écoulées, ma noble cousine et maîtresse, reprit Johann, depuis le temps où j'étais heureux de votre bonheur. Le tonnerre a éclaté plus d'une fois sur la maison de Monteleone, mais Dieu clément n'a point voulu que je quittasse cette terre sans donner une dernière preuve de mon dévoûment à la compagne de mon bienfaiteur. Asseyez-vous là. au-devant de moi, comtesse. Mes dernières paroles seront pour vous, et si vous le voulez, le dernier acte de ma vie sera le meilleur, puisqu'il aura sauvé la postérité de Mario, mon parent et mon maître.

Maria des Amalfi prit un siège qui était en face de Johann. Derrière la draperie l'attention de Julien redoublait.

— Vous le voyez bien, n'est-ce pas, madame, continua Johann, vous voyez que c'est un mourant qui vous parle. Dieu veuille que mes paroles aient auprès de vous l'autorité qui ne manque jamais aux paroles d'un mourant : je commence, et vous prie de ne point interrompre, par égard pour mon extrême faiblesse. Votre fils aîné est mort assassiné par l'homme qui a tué votre mari.

La comtesse poussa un gémissement étouffé.

— Il y a des monstres précoces, reprit Johann; l'assassin de Mario Monteleone avait à peine seize ans... L'excès d'une telle perversité vous soulève le cœur. Tant mieux ! vous échappez ainsi à la fascination de l'être le plus dangereux qui soit au monde...

— Le prince Coriolani, dit Maria faiblement, est mon bienfaiteur. C'est par lui que j'ai recouvré la raison.

— Mes forces s'en vont, madame; je n'ai plus le temps de discuter : je raconte. Ne perdez aucune de mes paroles. Elles ont désormais ce prix qui s'attache aux choses rares. La seule grâce que je demande à Dieu, c'est qu'il me donne encore un jour pour assurer la sauvegarde que j'ai préparée à la veuve de mon maître. Elle en a besoin : de grands périls la menacent. Si j'ai pu la mettre à l'abri, non pas derrière moi qui ne suis plus de ce monde, mais derrière ma mémoire, je m'en irai, content, rejoindre celui qui fut mon premier protecteur et mon meilleur ami.

Il resta sur cette phrase vague, et dont Maria des Amalfi ne pouvait assurément saisir le vrai sens. C'était un jalon posé.

— Madame, continua-t-il en prenant le ton d'un homme qui va faire une narration importante, vous aviez déjà perdu votre bonheur. Le saint Mario, comme nous appelions tous notre maître, pleurait à la fois ses enfants, sa femme et sa patrie : ses enfants enlevés, sa femme privée de raison,

sa patrie d'où l'avait chassé le soldat parvenu qui gouvernait alors le royaume de Naples. Mario était en Sicile, auprès du très auguste Ferdinand de Bourbon, son ami. Si vague qu'il soit, vous devez avoir gardé souvenir de ce temps?

— Aucun, répondit Maria.

Sa voix exprimait cette angoisse des personnes dont l'intelligence a été attaquée, quand elles essayent de soulever le voile qui recouvre pour elles le passé. Johann pensa : Elle est à moi ! Il avait peine à dissimuler son triomphe.

— Aucun ! répéta-t-il, j'aurais dû m'y attendre, mais la force de la vérité est telle que je n'ai pas même besoin de vos souvenirs. Une nuit, madame, c'était le 13 octobre de l'année 1815...

Il fit une pause, et son regard perçant interrogea le visage de la comtesse. Ce visage restait calme. La dernière inquiétude de Johann s'évanouit.

— La nuit du 13 octobre 1815, poursuivit-il, nous étions réunis au Martorello pour fêter le retour du maître. La restauration de Ferdinand de Bourbon lui avait rouvert les portes de sa maison. Tout à coup, au milieu du repas nocturne, on vint dire à Monteleone qu'un étranger le demandait. C'était Joachim Murat, l'ex-roi de Naples, son persécuteur qui venait lui demander asile. Mario Monteleone était un chevalier, vous le savez bien, madame...

— Oh ! oui ! murmura la comtesse dont les yeux avaient des larmes; Mario était un chevalier, il dut donner asile à son ennemi !

— Vous l'avez dit, comtesse. Monteleone donna asile à Murat. En apparence, c'était sans danger pour lui; nous étions tous là, ses amis et ses serviteurs. Cependant il y avait à sa table trois étrangers. Je vais vous les nommer, madame, pour que vous répétiez leurs noms à votre fils orphelin, car le fils doit venger le père. Il y avait d'abord le comte Giacomo Doria; il y avait ensuite Loredano Doria, son fils, il y avait enfin celui que vous appelez votre bienfaiteur...

— Le prince Coriolani ! s'écria la comtesse.

— En ce temps-là, madame, je ne sache pas que le nom de Coriolani fût inventé. Notre homme n'était pas prince. Il s'asseyait au bas bout de la table. C'était un voyageur nommé le chevalier d'Athol, à qui Monteleone avait accordé l'hospitalité par hasard.

— Et c'est lui que vous accusez? demanda la comtesse.

Aucune parole ne pouvait rendre l'avidité passionnée avec laquelle Julien écoutait désormais.

— Monteleone fut trahi, répondit Johann. Choisissez entre des serviteurs, entre ceux qui perdirent tout à sa mort et ceux à qui sa mort donna une fortune immense. Car les deux comtes Doria ont hérité de Monteleone, et cet Athol, devenu prince Coriolani, va épouser la comtesse Angélia, qui possède la moitié des biens de vos enfants.

Maria des Amalfi courba la tête en silence. Johann poursuivit :

— Mais les preuves que je vous donnerai, madame, ne seront pas de simples inductions. Je vous ferai comme Dieu fit à Thomas. Vous toucherez la plaie du doigt ! Une chose que vous semblez ignorer, c'est que vous fûtes vous-même l'instrument terrible et fatal de la perte de Mario...

La comtesse se redressa indignée. Julien se disait :

— Tout cela est conforme aux récits de notre père Manuele !

Il croyait, tant il était heureux de mettre un crime sur la conscience de son rival détesté !

— Madame, reprit Johann Spurzheim, il faut la nécessité pour me contraindre à vous causer cette douleur : je le répète, vous fûtes, à votre insu, l'arme funeste qui porta le premier coup. Vous étiez folle, madame : on doit ici prononcer le mot. Un homme, cette nuit-là, se glissa dans votre retraite et vous dit : le scélérat qui a enlevé vos enfants est dans cette maison; il a nom Joachim. Allez ! courez ! Et vous allâtes, pauvre mère ! Et vous courûtes, vous criâtes : Joachim ! Joachim ! On vous suivit, car la campagne et les grèves étaient pleines de soldats, qui cherchaient Joachim.

Joachim était le roi Murat. Les soldats entrèrent au Martorello où vous les conduisîtes. Murat et son noble défenseur furent faits prisonniers ensemble. Nous étions tous là, madame. Mais les deux Doria et le chevalier d'Athol avaient disparu...

Johann Spurzheim fit une pause. La comtesse pressait son front à deux mains.

— Cela est horrible ! murmura-t-elle.

Puis elle ajouta comme inspirée :

— Cet homme capable d'un tel crime, aurait-il jamais osé se présenter devant moi?

Il eût été évident, pour un observateur, que Johann attendait cette objection.

— Dieu a d'étranges voies, dit-il; j'ai poursuivi cet homme pendant des années et je ne l'ai point trouvé, car il avait changé de visage et de nom. C'est vous, madame, encore vous qui me l'avez fait retrouver.

— Moi ! répéta la comtesse.

— Nous viendrons à l'assassinat de Monteleone, reprit Johann; je ne parle maintenant que de l'odieux forfait de la nuit du 13 octobre. Je cherchais. Vers la fin de l'automne dernier, je fus conduit en France par la renommée de ce célèbre médecin, le docteur Daniel Back; vous voyez, madame, que sa science a été moins forte que mon mal; j'étais condamné puisqu'il n'a point su me guérir.

Au nom du docteur Daniel Back, l'attention de Maria des Amalfi avait redoublé.

— Le jour où je consultai pour la première fois ce prince de la science, poursuivit Johann, il était en conférence avec un étranger qui venait d'Italie. On me laissa libre dans le jardin. J'allais au hasard, lorsque j'entendis deux voix qui s'entretenaient de l'autre côté d'une charmille. J'écoutai, je dois m'en accuser, parce que, en passant, j'avais entendu prononcer le nom de la noble veuve de mon maître.

— Mon nom ! dit la comtesse, alors c'était le prince qui était là?

— C'était le chevalier d'Athol, et voici ce que j'entendis : Le chevalier d'Athol demandait : « Cette théorie des *deux mémoires* est-elle une vérité, docteur? » Je vous prie, madame, de me faire répéter, si vous ne compre-

nez point, car ici est la preuvre manifeste et palpable. J'ignorais alors, comme vous l'ignorez peut-être aujourd'hui, ce que signifiaient ces mots : La *théorie des deux mémoires*. Le docteur Daniel répliqua : « C'est un fait qui semble désormais démontré par l'expérience. » « Alors, reprit Athol, à supposer que cette femme pût recouvrer la raison, elle ne se souviendrait point des faits contemporains de sa folie? » — « Elle ne s'en souviendrait point. » — « Même des plus frappants?» — « Même des plus terribles ! » Le chevalier d'Athol, avait un sourire. Le médecin continuait, parlant de bonne foi et au point de vue de la science : — « Quand elle aura recouvré la raison, ce qui lui sera restitué, ce sera la mémoire des faits antérieurs à sa folie. » Le chevalier d'Athol salua et prit congé. Avez-vous compris, madame?

— Oh ! moi ! pensait Julien dans sa retraite, les poings fermés, les sourcils crispés; j'ai compris ! j'ai compris !

La comtesse essuya la sueur de son front.

— C'est impossible ! murmura-t-elle; Dieu ne saurait souffrir une semblable perversité !

Nous voyons que Johann utilisait assez bien les renseignements à lui fournis par Manuele, sur le docteur Daniel.

— Une semblable perversité, madame, continua-t-il, est en effet difficile à admettre. Cependant le prince Coriolani, fort de la réponse du docteur, s'est présenté à vous la tête haute. En vous rendant la raison il vous ôtait le souvenir, et le prétendu bienfait, dont vous êtes si reconnaissante, était une ruse nouvelle. La preuve, c'est qu'il a dû vous proposer quelque marché, quelque infamie !

La poitrine de la comtesse rendit un gémissement.

— Venons au meurtre, poursuivit Johann, c'est encore ici le hasard, c'est-à-dire la Providence qui a parlé. Je suis directeur de la police du royaume. J'ai appris qu'il y avait à Naples un homme qui se prétendait le fils aîné du saint Monteleone, et qui, pour le public, portant un autre nom, s'était fait fort auprès de sa Majesté, de fournir les preuves complètes de sa naissance : *Le testament de son père*, pour employer ses propres paroles, *le témoignage de sa mère.*

La comtesse frémissait de tous ses membres.

— Je vois que vous comprenez, madame, dit Johann.

— Non, répliqua-t-elle d'une voix étouffée, je ne comprends pas encore.

— Moi, je comprends ! moi, je comprends ! pensait Julien qui mordait son mouchoir sanglant pour retenir le cri qui voulait s'échapper de sa poitrine.

— Prenez garde ! murmura Johann avec sévérité; vous êtes la femme et la mère de ses victimes; j'en ai dit assez pour éclairer une conscience sincère. Écoutez encore. Le roi aimait jadis Mario comme son fils, et Mario avait été le plus cher compagnon de François de Bourbon, prince royal. Ces deux augustes personnages ont pris en main la cause de l'imposteur. Ils se sont faits les champions du prétendu prince Fulvio Coriolani. Si vous ne *voulez pas* être persuadée, achevez votre œuvre. Fulvio Coriolani a le testament de son père, le testament qu'il a volé à Mario assassiné : allez lui donner le témoignage de sa mère !

— Ayez pitié de moi, seigneur, balbutia Maria; quelles preuves avez-vous de ce crime?

— Quelle preuve du vol? s'écria Johann, les objets volés! Monteleone était au secret dans son cachot du Pizzo; un seul homme pénétra près de lui, ce fut l'assassin. Un seul homme se pare audacieusement de ses dépouilles, c'est l'assassin!

Maria se laissa glisser à genoux.

— Il a le testament, reprit Johann, trouvant, je ne sais où, la force de parler avec véhémence; il a les actes de naissance, il a tout! Et tant que le souffle ne sera point arraché de cette lâche poitrine, Mario Monteleone demandera vengeance du fond de son tombeau?

Trois heures de relevée sonnèrent en ce moment à la pendule qui était sur la cheminée. La tête livide de Johann se redressa comme celle d'un serpent.

— Debout, madame! s'écria-t-il; l'assassin, dont je ne vous ai pas dit encore le vrai nom, le brigand Porporato qui porte si audacieusement un titre de prince est en ce moment devant ses juges!

— Porporato! répétèrent en même temps Julien et la comtesse.

Johann poursuivit :

— Debout, madame! Voici l'heure où le meurtrier de votre mari s'empare du nom et de l'héritage de vos enfants. Debout! ou soyez maudite, veuve sans mémoire, mère sans entrailles, maudite par votre époux, maudite par votre postérité.

Maria se leva, ses yeux hagards s'égaraient dans le vide.

— Que faut-il faire? balbutia-t-elle.

Johann frappa dans ses mains. Pietro Falcone parut sur le seuil.

— Que la comtesse de Monteleone, dit-il à haute voix, soit conduite à l'heure même à la villa Floridiana! Si quelqu'un tente de l'attaquer parce qu'elle est veuve et seule, dites que le directeur de la police royale l'a choisie pour épouse : ce sera son égide!

Et se tournant vers Maria stupéfaite :

— La main d'un mourant peut s'accepter, madame, dit-il avec tristesse; je n'ai à donner que cela. Mon maître qui me voit de là-haut, lit au fond de mon cœur!

Il sembla que les larmes venaient étouffer sa voix. L'émotion de la comtesse était au comble. Johann acheva :

— Ma noble maîtresse et ses enfants, si elle ne dédaigne point d'accepter, pour quelques heures, le nom d'un serviteur fidèle, seront à tout jamais délivrés de leurs cruels ennemis... Allez, Falcone! le roi attend. La comtesse parlera désormais selon sa conscience.

— Il tendit sa main froide et tremblante. Maria la prit, puis, se baissant brusquement, elle la baisa. Pietro Falcone l'entraîna jusqu'à la voiture. A peine la comtesse et son guide avaient-ils disparu que Julien s'élança hors de sa cachette.

— Je savais tout cela! s'écria-t-il comme un fou. Bénie soit la bonté de Dieu qui met des hommes tels que vous, seigneur, en face de scélérats semblables à ce Coriolani!

Johann semblait littéralement épuisé par le long effort qu'il venait de faire.

— Au nom du ciel, seigneur, répondez-moi, reprit Julien; est-ce cet homme qui a enlevé ma sœur?

Johann ouvrit la bouche pour prononcer un oui, mais il se ravisa. Les sentiers de Johann étaient toujours tortueux et il avait plus d'un adversaire à frapper.

— Non, répliqua-t-il tout bas; crois-tu donc n'avoir qu'un ennemi, jeune homme, toi qui es le premier du royaume après Bourbon !

Julien recula ébahi.

— Méfie-toi du Doria ! prononça Johann, plus bas encore.

— Qu'avez-vous dit? demanda Julien tremblant; moi ! le premier du royaume après Bourbon?

— As-tu bien écouté?

— Oui, j'ai bien écouté.

— Alors, lève-toi et vas où ton devoir t'appelle, Julien de Monteleone : cette femme en deuil, dont on se servit comme d'un poignard pour tuer, c'est ta mère; le saint martyr qui mourut au Pizzo, c'était ton père !

Julien étendit les bras et poussa un grand cri. Puis il se dressa de son haut.

— Une arme ! prononça-t-il entre ses dents serrées.

— Tu as une arme ! répliqua Johann froidement.

Julien tâta son flanc comme un soldat. Johann se prit à sourire.

— On ne punit pas de tels forfaits avec l'épée, dit-il; il faut l'échafaud, tu as une arme. Pour faire monter Porporato sur l'échafaud, il suffit de prouver que Fulvio Coriolani a été, la nuit dernière, dans la maison des Folquieri.

— Je le dirai...

— Prouve-le plutôt ! Tu as une arme...

— Mais quelle arme ! s'écria Julien hors de lui.

— La bourse brodée de perles.

Un râle s'échappa de la poitrine de Julien. Il saisit la bourse entre les mains crispées, l'éleva au-dessus de sa tête et partit comme un trait. Johann, resté seul, ferma les yeux et s'étendit commodément sur le fauteuil de la pauvre Barbe.

— Le ver de terre a tué le lion ! murmura-t-il, tandis qu'une expression de béatitude se répandait sur son maigre visage; je serai comte de Monteleone... et je les enterrerai tous !

TROISIÈME PARTIE

LA MONTAGNE ET LE VOLCAN

I

UN CŒUR PERCÉ DE DEUX ÉPÉES

Il y avait dans les immenses jardins du palais Coriolani, un pavillon, modèle de gracieuse élégance, qu'on appelait le Romitorio Dolci. Le vénérable banquier de la cour y avait ses appartements de plaisance où venait parfois Nina Dolci, sa nièce, dame d'honneur de la princesse de Salerne. Nina aimait ce réduit qui était très séparé du palais principal. Nina était, du reste, à la cour du roi de Naples dans une position exceptionnelle. On l'y traitait en dame. Son caractère hardi, son esprit à la fois charmant et redoutable, la fortune de son oncle Massino Dolci, la faveur de la princesse de Salerne, tout cela tenait à distance les aiguillons de la malice.

Nina venait chez son oncle, quand son service ne la retenait point à la cour et c'était son poste de bataille. La dame d'honneur de la princesse de Salerne redevenait la Fiamma, le gentil et puissant lieutenant, la sœur de Beldemonio.

Pour se rendre du palais au pavillon Dolci, il fallait traverser le jardin dans toute sa longueur. Ce n'était pas Nina qui était en ce moment dans le salon du banquier de la cour, c'était Angélia Doria. Elle avait choisi le logis de son amie pour l'explication qui précède les fiançailles. Angélia attendait Fulvio que Nina devait amener.

Elle regardait souvent le sentier bordé de lauriers roses qui allait s'enfonçant et tournant parmi les bosquets. C'était par là que Fulvio allait venir.

Fulvio était parti du palais sur les pas de Nina qui lui avait annoncé

la présence d'Angélia. En quittant le salon où avait eu lieu son entretien avec la comtesse, veuve de Monteleone, il prit incontinent le chemin du pavillon Dolci. Il n'avait qu'une pensée à cet instant, rendre grâce à sa fiancée. Mais il y avait loin du palais au pavillon Dolci; une route charmante, tout ombreuse et fleurie, le long de laquelle les statues souriaient dans le feuillage. Entre deux se trouvait le labyrinthe, cet écheveau de charmilles qui ne manque jamais aux jardins mythologiques. A défaut du fil d'Ariane, pour marcher droit dans ce dédale mignon, il fallait au moins regarder devant soi,

Le prince Fulvio avait entamé sa route à grands pas. Au bout d'une minute, vous l'eussiez trouvé au fond du labyrinthe, la tête penchée sur sa poitrine, pensif, perdu et allant au rebours de sa direction première. Cela arrive quand une idée pend à l'esprit comme un fruit mûr à l'arbre et qu'elle s'en détache tout à coup.

Il y avait bien longtemps peut-être que cette idée essayait de se faire jour. Fulvio n'en avait pas voulu de cette idée, qui donnait pour dénoûment à sa vie une péripétie vulgaire. Il se raidissait contre elle de toute la force de son orgueil : cela ne pouvait pas être. La carrière d'un homme de sa taille, à qui Dieu donna la vigueur indomptable, l'audace, tout ce qu'il faut pour vaincre, ne peut pas finir comme ces petits imbroglios nigauds qui amusent la foule dans les romans et dans les comédies.

L'idée s'était enfuie, mais elle était revenue depuis l'entrevue avec la comtesse.

En la voyant de retour, Fulvio avait aux lèvres un sourire de mépris. Il murmurait dans la sincérité de son cœur : « C'est insensé ! c'est impossible ! » Mais le rouge lui montait au front; mais il était ému, inquiet, presque tremblant, mais il s'arrêtait machinalement, et vous eussiez vu perler des gouttes de sueur à ses tempes.

— Pourquoi ne puis-je chasser cette imagination? se demandait-il.

Il s'assit sur un banc et tira de son sein le portefeuille où étaient préparés et mis en ordre les papiers qui devaient lui servir, à la villa Floridiana, pour consolider ce qu'il appelait son *imposture*. Ces papiers étaient ceux qu'il avait trouvés dans l'armoire de marbre, lors de la visite nocturne aux ruines du Martorello. Ils se composaient de six feuilles détachées. La première était l'acte de naissance du jeune Mario, comte de Monteleone, le fils aîné, qui portait le nom de son père et de sa mère. La seconde et la troisième étaient les actes de naissance de Julien et de Céleste. La quatrième était l'acte de mariage de Monteleone avec Maria des Amalfi. La cinquième, composée de deux parties libellées à plusieurs années de distance, contenait le récit de l'enlèvement du petit Mario, puis le récit de l'enlèvement du frère et de la sœur. Ce récit était notarié. Mario Monteleone y avait ajouté quelques observations en marge.

Enfin la sixième, entièrement de la main du feu comte, était son testament, adressé à son fils aîné, en cas que la bonté de Dieu pût le mettre jamais à même de l'exécuter.

Fulvio avait lu maintes fois ces diverses pièces. Et cependant il les parcourut en ce moment avec une avidité singulière. Évidemment le

sens en était changé pour lui; il y découvrait des choses qui lui avaient échappé jusqu'alors.

— Cet homme se sentait entouré d'ennemis ! murmura-t-il en déposant le paquet de papiers sur le banc; on devine cela aux précautions qu'il prenait, et sans doute il a dû prendre encore d'autre précautions que je ne connais pas !...

Ses mains se croisèrent sur ses genoux, il se prit à réfléchir.

— Le fils aîné aurait mon âge, reprit-il en pensant tout haut. Il vint au monde au commencement du siècle, et je ne dois pas avoir plus de vingt-trois ans, quoique ma vie me semble déjà si longue ! Il fut enlevé par des pirates, complices d'une trahison domestique. Mon enfance s'est passée sur la mer...

Il reprit à la main une des feuilles détachées. C'était par hasard l'acte de naissance du fils aîné. Ses doigts se mirent à le froisser. Il poursuivit :

— J'ai beau interroger mes souvenirs, je ne vois dans le lointain de mes premières années ni grand château, ni père à cheveux blancs, ni doux visage de mère...

Son sourire voulait être dédaigneux et railleur. Mais il y avait dans ses yeux une grande tristesse. Il dit encore :

— Combien de fois ne me suis-je pas interrogé avec étonnement, me demandant pourquoi cet intérêt sans motif, ces émotions étranges, éprouvées par moi dans le cachot du saint Monteleone ! Ai-je entendu jamais ce nom sans tressaillir jusqu'au fond de mon cœur?... Et là-bas, au Martorello, quand je vins plein de la pensée d'Angélia, ambitieux, ardent, prêt à briser du pied tout obstacle, quelle angoisse me serra l'âme en pénétrant dans cet asile où deux êtres qui m'étaient inconnus avaient joui d'un bonheur tranquille !... Mais il ne s'agit plus de moi. On se trompe soi-même; il s'agit d'un être privé de raison, d'une pauvre folle qui me prend pour son époux, rajeuni par miracle, et qui me salue de ce nom, que je vais prendre indûment aujourd'hui : Mario Monteleone !... Si c'était vraiment mon nom !

Il eût un frisson; la fièvre lui montait au cerveau, parce que tout ceci était en dehors de son plan de bataille, et qu'il n'avait point compté sur ces agitations qui se jetaient au travers de son calcul. Il avait besoin de tout son sang-froid. Le temps pressait, l'heure du rendez-vous royal allait sonner, et il lui eût été impossible de s'arracher à cette rêverie.

— Mario ! reprit-il, froissant toujours l'acte de naissance entre ses mains brûlantes; elle m'appelle Mario ! elle me demande pourquoi les années, loin de blanchir mes cheveux ont ramené la jeunesse sur mon front. Et pendant toute cette entrevue, dont le souvenir restera gravé en moi, dussé-je vivre un siècle, combien de fois son cœur ne s'est-il pas élancé vers le mien !... Et je l'aime comme si elle était ma mère !

Il se tut. D'autres souvenirs lui arrivaient en foule; entre autres les mots échappés aux Compagnons du Silence, lors de son entrée dans la crypte du couvent du Corpo-Santo. Ces mots le frappaient bien plus vivement qu'à l'heure même où ils avaient été prononcés : « *Ce sont les mêmes traits* », avaient dit les chevaliers du Charbon et du Fer. Dans leur bouche, c'était

comme un aveu arraché par l'évidence. Fulvio se disait, irrité contre l'émoi qui lui serrait le cœur :

— Je retournerai au couvent du Corpo-Santo, je soulèverai encore le marbre de cette tombe, le même miroir reflétera les traits de mon visage, et ceux de Monteleone, je verrai par moi-même !

Il voulut déposer le papier qu'il sentait humide entre ses mains baignées de sueur, mais son regard était tombé sur la partie que couvraient naguère ses doigts crispés, un cri étouffé s'échappa de sa poitrine. Entre les lignes de l'acte de naissance, d'autres lignes mystérieuses surgissaient, pâles, mais assez distinctes pour qu'on en pût deviner les caractères.

Il est des secrets qu'un aventurier ne peut ignorer, Fulvio connaissait la vertu de certains agents chimiques qu'on appelle en Italie *tinte di sapientia*, et qui forment une encre invisible jusqu'au moment où le réactif convenable la fait apparaître aux yeux étonnés. Quelques-unes de ces encres paraissent au simple contact de l'eau; d'autres ont besoin de la chaleur pour renaître.

Fulvio ouvrit brusquement son gilet et sa chemise. Il appliqua le papier déjà réchauffé contre sa poitrine qui brûlait. Et il sentit dessous les battements précipités de son cœur. Son regard s'éleva vers le ciel, et il reprit avec un mouvement de piété véritable :

— Que la lumière se fasse, Seigneur ! J'ai juré de protéger la postérité de Monteleone. Je suis prêt; dussé-je briser mon propre piédestal, je veux accomplir mon serment !

Sous ces paroles il y avait un cri de son âme qui allait répétant :

— Si c'était vraiment moi !

Ce fut lentement et presque timidement qu'il retira de son sein le papier introduit avec tant de vivacité. Il le tint un instant ouvert sans oser y porter ses regards, mais enfin son œil s'abaissa et tout son corps eut un choc. Il n'y avait que deux lignes tracées à l'encre sympathique et elles disaient : « Le fils aîné de Mario, comte de Monteleone, porte l'écusson de sa maison gravé sur le bras gauche. »

Ces sortes de tatouages, si communs chez nous parmi la classe populaire, se pratiquent là-bas même dans les grandes familles. Les serviteurs montagnards y sont fort habiles. Il n'est pas rare de voir des enfants, dans l'Italie du sud et aussi en Sicile, porter leur nom tatoué en toutes lettres sur le sein ou autour du bras. Mais il y a un fait constaté : le tatouage, qui, sur la personne des adultes, laisse des traces en quelque sorte indélébiles, s'efface, pour les enfants, vers l'âge de puberté, par suite du grand travail d'élimination qu'amène la crise de l'âge. Fulvio se leva, le papier s'échappa de ses mains.

— Un cœur percé de deux épées; murmura-t-il, sur le bras ! Je n'ai pas rêvé cela !

Il dépouilla son frac avec précipitation, et regarda son bras. La peau blanche et fine gardait quelques traces, mais si vagues !

Fulvio se redressa et dit :

— Et pourtant, il faut que je sache !... il faut que je sache si j'ai une mère, une sœur, un frère, et si c'est mon père, ce mort couché là-bas dans les caveaux du Corpo-Santo !

II

LE SOMMEIL DE MANUELE

Pour savoir, il y avait un moyen : interroger Manuele Giudicelli. Le prince Fulvio répara vivement le désordre de sa toilette, et se dirigea d'un pas rapide vers la partie du palais où l'on avait abrité le pauvre vieillard blessé par la « béquille » de Johann. Manuele avait été couché dans une salle basse, dont la fenêtre ombragée donnait sur le bosquet. Coriolani l'avait tout particulièrement recommandé à ses serviteurs. Il fut surpris de ne voir personne sous le vestibule.

Au moment où Fulvio le traversait, une tête de jeune fille, éblouissante de charme et de beauté, souleva la draperie fermée de la portière. Fulvio reconnut du premier coup d'œil sa vision de la nuit précédente; la jeune fille de la maison des Folquieri. Elle mit un doigt sur sa jolie bouche, et comme si elle eût parlé à un ami :

— Chut ! fit-elle, il dort !

Fulvio s'arrêtait à la regarder.

— Je vous reconnais bien, lui-dit elle tout bas; c'est vous qui avez laissé la bourse, vous êtes le prince.

— M'avez-vous donc déjà vu, chère enfant?

— Sa voix aussi ! murmura-t-elle; la voix de mon frère Julien !

Cette parole, énigmatique pour tout autre, entrait si bien dans le courant d'idées qui emplissait la cervelle de Fulvio, qu'il lui prit la main pour l'attirer vers lui en disant avec une émotion soudaine;

— Vous trouvez que je ressemble à votre frère Julien?

— Vous êtes plus beau que lui répartit la jeune fille qui baissa les yeux.

— Vous fais-je peur? demanda encore le prince.

— Non, répondit-elle les yeux toujours baissés; vous avez été notre bon ange.

Elle releva son œil clair où brillait un sourire.

— C'est en rêve que je vous ai vu, dit-elle; si vous ne ressembliez pas tant à mon frère chéri je n'aurais pas su vous reconnaître.

Fulvio mit sa figure au grand jour.

— Regardez-moi bien, dit-il, cette ressemblance...

— Oh ! comme cela, de si près, interrompit Céleste, on ne voit plus !

Le valet chargé de veiller Manuele entrait en ce moment.

— Altesse, dit-il, je vous cherchais. Le docteur Doni n'a pu revenir. Il est à Salerne, mais il a envoyé un de ses élèves et amis...

— Qui s'appelle? demanda Fulvio.

— Cet imbécile de Petruzzi n'a pas su me dire cela, Altesse.

— Et qu'a fait ce docteur auprès du malade.

— Ce que font tous les docteurs. Il a palpé, regardé, grondé, cligné de l'œil, hoché la tête...

— N'a-t-il point donné de médicaments?

— Si fait, et un bon, car le bonhomme dort comme un bienheureux depuis ce temps-là.

— Ce médicament était sans doute dans une fiole?

— Oui, Altesse, dans une fiole.

— Et la fiole doit être sur la table de nuit?

— Pour cela, non, Altesse. La fiole est dans la poche du docteur. Ce savant médecin a tout bonnement fait ouvrir la bouche au blessé, et lui a mis dessus deux ou trois gouttes de son cordial. Il en a versé aussi quelques gouttes sur la blessure qu'il avait débandée.

Une inquiétude sembla entrer dans l'esprit du prince. Et ce sentiment se refléta aussitôt comme en un miroir sur le gracieux visage de la jeune fille.

— Quelle mine avait le blessé? interrogea Fulvio après un silence.

— Altesse, répondit le valet, le médecin a lui-même tourné le blessé la tête dans la ruelle en lui disant : « Dormez ! » et il a ajouté : « Ayez soin de ne le point éveiller avant mon retour, ce serait dangereux, peut-être mortel ! »

— Mortel? répéta Céleste effrayée.

Fulvio montra du doigt la porte au valet qui sortit. Dès que le valet fut parti, Céleste, confiante se rapprocha du prince.

— C'est vous qui avez sauvé notre père Manuele, seigneur, n'est-ce pas? dit-elle.

Fulvio la conduisit jusqu'au sofa où il l'assit.

— Enfant, lui dit-il en pressant sa petite main blanche et douce contre son cœur, si tu avais un frère comme moi, l'aimerais-tu?

Céleste ne parut point étonnée de cette question. Et pourtant cette question était bien étrange, adressée par le puissant prince Fulvio Coriolani à la pauvre orpheline de la maison des Folquieri.

— Je m'attends à tout, murmura-t-elle; savez-vous ce qu'on dit, Altesse, là-bas dans la ville de Catane, en Sicile?

Fulvio la contemplait, souriant et attendri. Le son de sa voix, la poésie de sa parole, tout en elle l'attirait et l'enchantait.

— Non, répliqua-t-il comme on fait aux enfants, je ne sais pas, Céleste. Que dit-on dans la ville de Catane?

— On dit que Dieu protège tout à coup ceux qu'il a tirés d'un grand danger...

— Et le danger était grand, dont Dieu t'a préservée, petite fille !

— Dieu et vous, Altesse. Si grand, que je frémis chaque fois que j'y pense. Je suis pâle, n'est-ce pas?...

— Tu es pâle, Céleste, tu l'aimes bien, ton Julien?

— Quand on n'est que deux, Altesse...

Elle rougit, et son regard eut une gaîté. Fulvio se pencha pour baiser

son front comme eût fait un père, mais l'enfant, trop grande, trouvait le père trop jeune. Céleste se recula et cessa de sourire. Son minois prit une expression de douce et ferme dignité.

— Je ne me fâche pas, murmura-t-elle, mais j'ai seize ans, Altesse, et je m'attends à tout. Dieu est bon, notre vie va changer. Vous n'êtes pas mon frère, je ne crois pas cela; ce serait trop de bonheur...

— Vrai ! interrompit Fulvio, cela te rendait heureuse? Tu m'aimerais donc Céleste?

— Je vous aime déjà sans cela, répondit-elle; mais si vous n'êtes pas mon frère, du moins je suis bien sûr que vous connaissez notre père et notre mère.

Comme Fulvio ne répondait pas assez vite à son gré, elle se rapprocha de lui et s'empara de nouveau de sa main.

— Dites ! fit-elle avec sa petite moue.

Fulvio répartit enfin d'un accent attristé :

— Votre père est un saint dans le ciel...

La paupière de Céleste, mouillée par une larme, se baissa, mais elle dit :

— Et notre mère?

— Oh ! fit le prince qui sembla sourire à quelque chère vision, comme tu vas l'aimer, enfant, ta belle, ta douce mère !

Les larmes qui étaient au bord des paupières de Céleste inondèrent tout à coup sa joue.

— Ma mère ! répéta-t-elle par deux fois, ma mère !

Elle ne dit que cela. Son minois, naguère si espiègle, exprimait une grave et profonde extase.

Pour la seconde fois Fulvio oubliait l'heure et son entrevue avec Angélia. C'était une grande et calme péripétie qui venait d'avoir lieu dans son existence. Il était parti naguère, non pas même du doute, mais de l'incrédulité la plus complète. Son *idée*, comme nous avons appelé la voix qui avait parlé au fond de son cœur, n'avait éveillé en lui que de dédaigneuses objections.

Aucun événement ne s'était produit pour modifier les croyances de Fulvio. Depuis ce moment où il avait dit :« C'est impossible !» rien n'était venu combattre son incrédulité; la révolution s'était accomplie si naturellement et si doucement, qu'il ne s'en rendait pas compte. Peut-être eût-il été capable de dire encore : « C'est impossible !... »

Mais cette chose impossible était implicitement acceptée. Il en faisait désormais l'élément de sa vie. Il avait une mère, une sœur, un frère ! Son âme, trop pleine, avait peine à contenir son allégresse.

Il regardait Céleste qui pleurait n'ayant plus de paroles; la joie de la jeune fille s'ajoutait à sa joie. Et n'y avait-il pas en tout ceci la main de la Providence !

Après un moment, Céleste demanda :

— Avez-vous dit tout cela à Julien?

— Je n'ai pas vu Julien, répondit le Prince.

Elle ne fut pas inquiète tout de suite. La surprise vint avant la frayeur.

— Qu'ont-ils donc fait de lui? murmura-t-elle, et comment se fait-il que je ne l'aie point trouvé auprès de notre père Manuele?

La figure du prince exprima un degré plus vif d'attention.

— Vous espériez donc trouver votre frère auprès de Manuele? demanda-t-il.

Ce fut au tour de Céleste de le regarder; elle était étonnée.

— Mais, dit-elle, et sa voix tremblait déjà, puisqu'on est venu le chercher avant moi !

— De la part de qui?

— Ne le savez-vous point, puisqu'on est venu me chercher ensuite de la même part?

Le prince réfléchissait. Céleste l'entendit qui pensait tout haut :

— J'ai promis à cette mère de lui rendre ses deux enfants !

— Est-ce que ce n'est pas vous? s'écria-t-elle épouvantée; et si ce n'est pas vous, qui peut avoir tendu ce piège à Julien?

— Nous ne savons pas encore si c'est un piège, répliqua Fulvio, rappelant à lui son calme pour ne pas l'effrayer davantage. Vous connaissez-vous des ennemis?

— Je vous aurais répondu hier : « Non, nous ne pouvons pas avoir d'ennemis. Mais vous avez prononcé tout à l'heure des paroles si étranges, que je ne sais plus que penser. Si tout ceci n'est point un songe, Julien et moi, nous devons avoir des ennemis.

Fulvio fit un signe de tête comme pour approuver cette conclusion. Céleste dit :

— Vous savez que nous avons des ennemis?

Et tout de suite après :

— Vous savez quels sont nos ennemis?

Elle se leva frémissante, parce qu'une idée soudaine lui serrait le cœur.

— Au nom de Dieu ! que craignez-vous pour mon frère Julien? s'écria-t-elle.

Le prince agita une sonnette dont le cordon pendait derrière lui.

— A quelle heure est-on venu chercher votre frère? demanda-t-il.

— Dès le matin.

Un valet parut à la porte.

— Qu'on m'envoie à l'instant même Cucuzone ! ordonna le prince.

Et quand le valet fut parti :

— Pouvez-vous, ajouta-t-il en s'adressant à Céleste, me faire la description de l'homme qui est venu chez vous?

— Grand et beau, repartit la jeune fille, l'air froid, le visage fatigué et pâli...

— Avait-il un accent?

— L'accent sicilien, m'a-t-il paru.

La sonnette retentit une seconde fois et plus fort. Un autre valet vint au seuil. Malgré ces bruits qui se faisaient si près du blessé Manuele, aucun signe ne semblait annoncer son réveil.

— Ruggieri ! je veux Ruggieri sur le champ ! commanda Fulvio.

Il s'était retourné vers Céleste.

— Dites-moi, reprit-il, si vous avez remarqué en cet homme quelque chose de particulier.

— Rien, répartit la jeune fille, qui interrogeait laborieusement sa mémoire, sinon que ses paroles, comme les vôtres, seigneur semblaient annoncer quelque grand et brusque changement dans notre existence. Mais, je vous en supplie, expliquez-moi quelles sont vos craintes...

Sur un mouvement d'impatience qui échappa à Fulvio, elle ajouta les larmes aux yeux :

— Seigneur ! je n'ai que lui à aimer !

Le prince attendri lui baisa la main.

— Céleste, dit-il, je suis assez fort pour protéger votre frère. Ne craignez rien. Mais pour combattre comme il faut, j'ai besoin de savoir. Ne me cachez aucun détail...

— Je cherche... dit la jeune fille presque éperdue.

— A-t-il prononcé un autre nom que celui de votre père Manuele?

— Non.

— Vous en êtes sûre?

Céleste pressa son front à deux mains, puis elle répondit :

— J'en suis sûre.

— Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, je me souviens ! Quand Julien lui a dit qu'il n'avait pas de vêtements pour le suivre, l'homme a répondu : « Souvenez-vous bien de cette circonstance; elle tuera votre ennemi ! »

— Votre ennemi, répéta le prince; vous m'avez donc caché quelque chose? Vous avez un ennemi !

— Pas moi, répliqua Céleste en rougissant et en souriant malgré sa peine; c'est Julien qui a un ennemi.

— Et vous ne voulez pas dire son nom, Céleste?

— C'est le secret de Julien... et tout cela est si confus dans mon cerveau que je n'y vois plus. Un autre que vous est venu cette nuit dans notre maison. Ce n'est point vous, n'est-ce pas qui avez pris la soutanelle de mon frère Julien?

— J'interroge, Céleste, répartit Fulvio avec un peu de sévérité dans la voix, mais je ne réponds point.

— Non, non ! poursuivit-elle; qu'eussiez-vous fait de ce pauvre vêtement, vous qui semblez si riche? Mais c'est bien vous qui avez brûlé votre main au réchaud...

La main droite de Fulvio restait gantée.

— Et d'ailleurs acheva Céleste, la bourse...

— Avez-vous parlé de tout cela au personnage en question? demanda le prince, dont les sourcils étaient froncés.

— Nous en parlions tous deux, Julien et moi, quand il est entré. Je ne sais s'il écoutait à la porte, mais il a dit à Julien d'emporter la bourse avec lui et de se bien souvenir de la brûlure.

Fulvio avait la tête penchée sur sa poitrine.

— Etiez-vous seuls, questionna-t-il encore, quand vous vous êtes éveillés?

— Tout seuls.

— Combien y avait-il dans la bourse?

— Une once d'or simple.

Le prince fit un geste d'étonnement. A cet instant par la fenêtre ouverte donnant sur le jardin, une masse sombre fit irruption dans la chambre. Céleste poussa un cri de frayeur Cette masse sombre était un homme, un babouin plutôt, car il était tombé d'aplomb sur ses mains, à l'aide desquelles il marchait, agitant les jambes en l'air comme s'il eût voulu saluer poliment la compagnie. Ayant fait quelques pas dans cette position peu usitée, l'homme tourna sur lui-même, le corps arrondi tout à coup en boule, et finit par se tenir immobile, le corps entier supporté par une de ses mains, qui empoignait la pomme d'une chaise.

La porte s'ouvrit, et un autre personnage fit son entrée, celui-là sur ses deux jambes courtes et un peu bancales, marchant comme les marins en arc-boutant ses genoux. Il avait son bonnet sous le bras et fourrait son pouce incombustible dans le fourneau de sa pipe pour l'éteindre.

— A bas, Cucuzone ! dit le prince sévèrement.

L'homme-babouin retomba aussitôt sur ses pieds et se tint droit devant lui dans la position du soldat sans armes.

— C'est tout de même étonnant, dit le marin Ruggieri en mettant sa chère pipe dans sa poche, qu'un homme de cet âge-là ne puisse pas tenir en repos ! Ça n'empêche pas que c'est un joli garçon dans l'occasion mais pour la tenue...

Cucuzone fit un geste bouffon et répondit :

— Tout le monde ne peut pas avoir des tournures d'ambassadeur comme le cousin Ruggieri.

— La paix ! dit le prince. Qui a été ce matin surveiller Johann?

— Moi, répondit le marin.

— Quoi de nouveau?

— On fait l'enterrement de la bossue.

— Barbe de Monteleone est morte ! murmura le prince avec surprise.

— Cette nuit, pendant qu'on dansait au palais Doria.

— Après?

— Le Pietro Falcone est venu faire son rapport.

— Après?

— Johann Spurzheim a envoyé chez lui saisir deux boîtes d'or, toutes deux au chiffre de la défunte.

— Qu'y avait-il dans ces boîtes?

— Comme qui dirait des dragées.

Fulvio murmura :

— Barbe est morte empoisonnée ! Après?

— C'est tout.

— Tu n'as point su qu'il ait envoyé quelqu'un à la maison des Folquieri?

— S'il plaît à Votre Altesse, interrompit ici Cucuzone, c'est moi qui vais répondre à ceci. J'ai donné ce matin une petite représentation à la garnison du Castel-Vecchio. Je voulais voir un peu ce qui se passait de ce côté-là.

— Et qu'as-tu vu? demanda le prince.

Cucuzone se rapprocha de lui d'un brusque mouvement et répondit tout bas :

— J'ai vu le cachot ou vous serez ce soir, maître !

Et sans lui laisser le temps de répondre, il ajouta tout haut :

— S'il plaît à Votre Altesse, j'ai vu des torches éteintes tout le long de la balustrade de la maison des Folquieri. Et j'ai glissé un regard dans certaine chambrette, où j'ai vu une bien jolie demoiselle... qui a droit à tous mes respects, puisque la voici maintenant en votre illustre compagnie !

Il riait sous cape, ce Cucuzone. Ruggieri, bien campé sur sa large base, gardait un imperturbable sérieux.

— Tu n'as rien vu autre chose? fit le prince,

— J'ai vu aussi le jeune homme. Voilà du temps que nous nous connaissons, Altesse, vous et moi, eh bien, si j'avais rencontré, il y a quatre ou cinq ans, cet enfant-là ou son pareil là-bas, vers Potenza, je sais bien de quel nom je l'aurais appelé...

— Que veux-tu dire?

— Mais poursuivit paisiblement le saltarello, il y a comme cela des drôles de ressemblances. Enfin, pour ne pas vous faire languir, j'ai vu encore l'homme...

— Quel homme?

— L'homme envoyé par notre digne ami de la piazza del Mercato.

— Par Johann ! s'écria Fulvio.

— Et par où avez-vous vu toutes ces choses, l'ami? demanda Céleste.

— Excellence, lui répondit Cucuzone, je m'étais pendu par les pieds au toit de votre lucarne, et ma tête descendait jusqu'aux carreaux. J'ai remarqué une chose. on ne guette jamais les carreaux supérieurs, sous prétexte que les oiseaux seuls y peuvent mettre l'œil; c'est un tort.

Il salua profondément la jeune fille et résista au désir qu'il avait de marcher un peu au plafond.

— Et cet envoyé de Johann, l'as-tu reconnu? interrogea le prince.

— Parfaitement, Altesse.

— Qui est cet envoyé?

— Votre meilleur ennemi.

Fulvio frappa du pied avec impatience.

— L'homme de Palerme, ajouta Cucuzone, le médecin...

— Si le maître avait voulu, grommela Ruggieri, celui-là ne nous gênerait guère...

Il caressa son poignard sous le revers de sa veste de matelot. Cucuzone reprit en se dandinant avec grâce :

— Il n'y a pas de temps à perdre ! je me charge de lui, pour peu que le maître...

— La paix ! interrompit celui-ci; je vous défends de toucher un cheveu de sa tête !

Le marin et le saltarello restèrent aussitôt silencieux. Fulvio se leva.

— Ce n'est pas moi qui vous ordonne cela, enfants, reprit-il en changeant de ton et en parlant de manière à n'être point entendu de Céleste : c'est la règle : le docteur Pietro Falcone a l'anneau du Silence.

— Où l'a-t-il volé? ne put s'empêcher de dire Cucuzone.

Le regard de Fulvio le fit muet.

— Le jeune homme de la maison des Folquieri, continua le prince, doit être à cette heure chez Johann Spurzheim. Il faut que l'un de vous fasse le guet au dehors et que l'autre s'introduise dans la maison n'importe comment.

— C'est mon affaire ! s'écria le saltarello ; la masure a des cheminées.

— S'il arrivait malheur à ce jeune homme, acheva Fulvio en élevant la voix et en regardant Céleste qui lui souriait les larmes aux yeux, vous m'en répondriez tous deux sur votre vie.

III

LE PORTRAIT

Angélia était toujours seule. Le beau cadran de la pendule disait lentement le passage des heures. Angélia attendait. Alentour, les bosquets odorants étaient muets. Nina n'était point venue. Et Fulvio ne venait point.

Le soleil descendait déjà à l'horizon. Ses rayons qui passaient entre les clairs feuillages des acacias plantés en quinconce devant le pavillon, venaient se jouer sur le front d'Angélia. Tout à coup, une ombre se fit; elle devina qu'il y avait quelqu'un entre elle et la fenêtre.

— Angélia, dit une grave et douce voix à son oreille, pourquoi pleurez-vous?

Elle essuya ses yeux souriants

— J'ai attendu, dit-elle.

Fulvio fléchit le genou.

— Prince, reprit la jeune fille d'un ton de reproche où il n'y avait point de colère, je ne savais pas ce que c'était que d'attendre.

Coriolani ne s'excusa point. C'était quelque chose d'admirable que de voir en face l'une de l'autre ces deux créatures si parfaitement belles, ces deux chefs-d'œuvre de Dieu. Impossible de ne point se dire, à leur aspect, que cette vierge superbe était faite pour ce jeune homme au port héroïque. Il semblait que la nature entière dût fêter ces splendides épousailles.

— Fulvio, reprit Angélia, vous m'avez dit hier : il faut que je vous voie. Moi aussi, j'ai besoin de vous voir. Je suis malade et tourmentée. Soyez mon médecin, guérissez-moi !

Elle baissa les yeux parce qu'elle voulait un mot qui encourageât ses confidences; Fulvio n'était point venu pour cela. Il dit :

— Je vous demandais pourquoi vous pleuriez, Angélia. Vous ne m'avez pas répondu et vous avez bien fait. Qu'était-il besoin? Je suis la source de ces larmes. Vous avez désobéi à votre frère que vous chérissez comme le meilleur des pères, et tout en lui résistant, vous avez ouvert votre cœur à quelques-uns des soupçons qui sont dans le sien. Vous souffrez, vous avez comme un remords... n'est-ce pas que j'ai deviné, Angélia?

Elle courba la tête. Fulvio la contemplait avec admiration. Une larme roula entre les paupières de la jeune fille.

— Fulvio, prononça-t-elle si bas qu'il eut peine à l'entendre, je donnerais ma vie pour être sûre de votre tendresse.

— Je vais donner plus que mon sang pour m'assurer de la vôtre, comtesse, répondit le prince dont la voix se fit triste.

Elle leva sur lui ses grands yeux étonnés. Ils restèrent ainsi un instant, se regardant tous deux. Il semblait qu'aucune force humaine ne pût désormais barrer la route fleurie de leur bonheur.

— Angélia, reprit Fulvio, j'ai mis en vous, en vous seule tous mes espoirs d'avenir... Si vous m'aimez, ce jour sera le plus beau de nos jours. Les soupçons de votre frère tomberont, car c'est un noble cœur et je sais qu'il n'essayera point de nier la lumière quand la lumière sera faite. Si vous m'aimez...

— Mais je ne veux pas que vous parliez ainsi, prince, interrompit Angélia; je suis votre fiancée.

Il y eut une nuance d'amertume dans le sourire de Fulvio.

— Pardonnez-moi, dit-il en portant respectueusement la main de la Doria jusqu'à ses lèvres; c'est que je ne veux pas d'une tendresse vulgaire...

Un mot se pressa sur les lèvres d'Angélia. Elle ne le prononça point.

— Je vous le dis, continua Fulvio suivant la pensée qui le dominait, tous les obstacles amoncelés sur mon passage par l'envie ou la haine sont écartés ou sont brisés. Ce nom de Monteleone qui m'appartient, mais qui semblait si fort au-dessus de ma portée, ce nom est à ma merci; je n'ai qu'à tendre la main pour le prendre. Je suis au pinacle je triomphe : il n'y a plus, entre nous et le bonheur, qu'une barrière, c'est vous !

— Moi ! se récria la belle Doria.

— Vous, Angélia, qui peut-être n'accepterez point les conditions de notre union.

— Elles sont donc, ces conditions, bien inacceptables, seigneur?

— Déjà votre accent a changé, dit Fulvio avec mélancolie; je vois dans vos regards la défiance naissante. Il est encore temps, signora, le pacte n'est pas conclu...

— Avez-vous donc désir qu'il soit brisé !

— Que Dieu me juge ! répondit Coriolani; si ce radieux espoir que j'ai mis en vous est déçu, je meurs !

Elle essuya ses yeux et le regarda en face :

— Epargnez-moi, prononça-t-elle d'une voix altérée; si vous ne croyez pas en moi, mettez-moi à l'épreuve !

— Signora, répartit Fulvio, je suis venu pour cela.

Et comme elle se redressait, offensée, il poursuivit de cette belle et harmonieuse voix qui savait si bien la route du cœur :

— Voici ce que je veux savoir, comtesse : y a-t-il au monde quelque chose qui puisse vous empêcher d'être ma femme?

Elle le regarda comme si elle eût eu frayeur de voir de la folie dans ses yeux, puis elle dit :

— Je ne vous comprends pas.

— Il faut que vous me compreniez, pourtant, car tout va dépendre de votre réponse. Vous avez accepté ma main, vous avez résisté à votre frère à cause de moi... Mais que feriez-vous s'il vous arrivait tout à coup de ne plus voir en moi que le malheureux dépouillé de son prestige, l'homme tombé, le lutteur vaincu? si vous appreniez jamais...

Elle l'interrompit pour dire.

— Je crois que je mourrais, Fulvio.

— On ne meurt pas quand on aime...

— Je suis la Doria ! prononça lentement Angélia.

— Votre orgueil est donc plus fort que votre tendresse !

Elle eut froid dans le cœur mais elle répéta :

— Je suis la Doria !

Puis avec des larmes plein les yeux :

— Seigneur, au nom du ciel, ayez pitié de moi ! expliquez-vous ! Qui êtes-vous? Qu'avez-vous fait? Je vous demande grâce ! Parlez !

— Je suis Mario, comte de Monteleone, répondit le prince.

La joie brilla dans les regards d'Angélia.

— Mais, ajouta-t-il en appuyant sur chacun de ces mots et d'un ton en quelque sorte provoquant, ma vie passée ne va pas à mon nom. La comtesse Doria pourrait me reprocher plus tard de l'avoir trompée.

La jeune fille pâlit de nouveau.

— Vous n'avez pu descendre jusqu'à la honte ! murmura-t-elle.

— La honte? répéta le prince, ceci est un mot, comtesse... Mais ne m'interrompez plus : d'une parole je vais tout vous dire. Nina Dolci vous a raconté ce matin, sur mon ordre, l'histoire d'un bandit des Calabres...

— Porporato ! balbutia Angélia.

— Porporato, madame. Cette histoire vous a frappée je le vois.

— Auriez-vous fait comme lui, seigneur?

Il s'éloigna d'un pas et répondit d'une voix sourde :

— C'est moi qui suis Porporato, comtesse.

La belle tête d'Angélia se renversa sur le dossier de son fauteuil, Fulvio attendait.

— Angélia, dit-il après un long silence, vous êtes juge en suprême ressort et sans appel. Une voiture aux armes de votre maison attend à la porte du palais qui donne sur les champs; personne ne vous verra sortir. L'heure de vous rendre à la villa Floridiana est venue... Vous êtes libre !

Un sanglot souleva la poitrine de la Doria. Elle eut comme un mouvement d'horreur.

— Non ! non ! s'écria-t-elle en mettant ses deux mains au-devant de ses paupières, je ne veux pas ! mais que vous ai-je fait, mon Dieu !

Tout son corps tremblait au choc d'une mystérieuse épouvante. Elle se leva et chancela aussitôt. Fulvio s'élança pour la soutenir elle le repoussa et dit :

— Jurez-moi que vous êtes Mario, comte de Monteleone.

Fulvio étonné répondit :

— Je jure que je suis Mario, comte de Monteleone.

— Alors, dit vivement la Doria, mon frère et moi nous possédons votre héritage !

— Si je vous perds, Angélia, répartit Fulvio avec simplicité, je n'ai plus besoin d'héritage.

Elle se redressa; son geste fut plein de fougue, son regard eut un éclair et sa voix éclata quand elle dit :

— Vous m'annonciez tout à l'heure qu'une voiture aux armes de ma

maison m'attend à la porte du palais. Je veux que vous y montiez avec moi. Il me plaît de brûler mes vaisseaux et d'arriver à la cour en votre compagnie !

— Y pensez-vous, comtesse?...

— J'y pense, seigneur. Est-ce que vous reculez?

Elle prit sa main qu'elle serra fortement.

— Je scelle nos fiançailles ! dit-elle.

— Que Dieu vous rende, madame, dit Fulvio dans le recueillement de sa joie, tout le bonheur que vous me donnez. Vous êtes à moi désormais, et malheur à qui voudrait nous séparer !

Il sonna; et, déchirant une page de ses tablettes, il y écrivit quelques mots à la hâte :

— A ceux qui attendent dans la galerie d'Apollon ! dit-il au valet qui se présenta, en lui remettant le billet.

Puis, il prit la main d'Angélia et l'entraîna vers la voiture.

Ceux qui attendaient dans la galerie d'Apollon étaient les maîtres du Silence : Amato Lorenzo, Massimo Dolci, Policeni Corner monté en grade sous le nom du cavalier Ercole Pisani; Marino Marchesé, transformé en intendant de la police royale moyennant cette longue et nouvelle étiquette; Andrea Visconti-Armellino; enfin, le bon grand capitaine Luca Tristany, présentement colonel San Severo. Il y avait longtemps qu'ils attendaient et ils étaient inquiets. Le billet que leur apportait le valet de la part du prince Coriolani était en chiffres, et ainsi conçu :

« Ce soir tout sera fini, vous serez riches et libres. Veillez, soyez prêts à tout événement. Parfois le plus terrible de la lutte est l'heure même du triomphe. »

Point de signature. Armellino, Pisani et le vieux Massimo Dolci, se serrèrent la main joyeusement.

— *Corpo di Bacco!* dit le bon colonel San Severo, je voudrais pourtant bien comprendre quelque chose à nos propres secrets !

— A nos postes ! commanda le vieux Massimo; nous allons tous à l'aveuglette, mon bon Tristany, mais pourvu que le maître voie clair, la partie est belle !

IV

LA VILLA FLORIDIANA

Entre les merveilleuses maisons de plaisance qui entourent Naples, et qui sont l'orgueil de ses campagnes, la plus belle est ce palais d'été que le prince de Torella fit restaurer vers le commencement de ce siècle pour sa seconde femme, la belle princesse-duchesse de Partanna et Floridia. Elle est située sur la pente occidentale du Vomero, non loin de cet autre paradis terrestre, la villa des princes di Belvedere. Ferdinand, roi de Naples, l'avait achetée en 1820, après la mort de la duchesse Floridia, pour en faire présent à la duchesse de Salerne, sa bru. En 1823, époque où se passe notre histoire, la cour de la villa Floridiana était aussi nombreuse que celle de Capodimonte, à cause de la faveur éclatante que le roi accordait à la femme du second de ses fils.

Il était quatre heures de relevée. Depuis deux grandes heures, par conséquent, l'assemblée de famille royale, convoquée par Ferdinand en personne aurait dû être ouverte, mais les princesses, dispersées dans les jardins, gardaient encore le bras de leurs cavaliers; le roi n'avait pas paru, et le héros de ce conseil de famille, le prince Fulvio Coriolani, faisait comme le roi, personne ne l'avait vu. Par contre, les courtisans, qui voulaient savoir le résultat de ce solennel conciliabule, commençaient à remplir les vertes allées où le soleil ne glissait plus que de tièdes rayons.

Personne n'ignorait qu'il s'agissait du prince Fulvio Coriolani et de son mariage avec dona Angélia Doria. Parmi les grands seigneurs convoqués était, en effet, le comte Lorédan avec son ami et cousin, le marquis de Ruffo, qui avait la vice-tutelle d'Angélia.

Le conseil ou assemblée devait, quant au reste, se composer ainsi : Le roi; les princes, fils du roi; les princesses, filles et brus du roi; les princes du sang; le baron d'Anspach-Boccaromana, secrétaire de la chambre privée du roi, — plus trois secrétaires d'État, au nombre desquels était le seigneur Carlo Piccolomini et cinq membres supérieurs de la noblesse napolitaine. Chacun avait pu faire la remarque suivante : le conseil ainsi composé était précisément le même qui, trois ans auparavant, avait réglé l'état civil de Gaetano Biffi-Miranda, des princes Biffi et des ducs Miranda, qui n'avait ni papiers de famille, ni preuves palpables de sa naissance. Gaetano Biffi-Miranda, l'un des amis les plus intimes de Fulvio Coriolani, était parmi les cinq assesseurs de l'ordre de la noblesse. Loredano Doria se trouvait aussi au nombre des votants.

Mais on n'était pas éloigné de penser que les délibérations de l'auguste

conseil ne porteraient pas sur le mariage seulement. On parlait de graves changements qui pourraient avoir lieu sous peu dans l'entourage royal. Les événements de la nuit précédente au bal du palais Doria avaient produit une profonde sensation parmi les politiques de la capitale napolitaine. La même question était dans toutes les bouches : — Pourquoi Coriolani ne vient-il pas? et pourquoi le conseil n'a-t-il pas eu lieu à l'heure indiquée?

Vers quatre heures, Lorédan Doria entra dans le cercle qui entourait la princesse de Salerne. Après avoir salué la bru du roi, il s'approcha de donna Nina Dolci et lui parla bas. Nina répondit tout haut, et avec une sécheresse qui n'échappa à personne : — « M'a-t-on donné à garder la noble Angélia Doria? » Et se disant, elle échangea un regard avec sa maîtresse. Le bruit courut aussitôt de toutes parts que donna Angélia Doria avait disparu.

Une chose singulière, c'est que la disparition de la belle comtesse ne paraissait point émouvoir les personnes royales. De tous côtés on entendait : — Le roi est enfermé dans son cabinet. — Le roi est soucieux. — Le roi a refusé sa porte à tout le monde, même à Son Altesse Royale François de Bourbon !

Et quand on demandait par hasard : « Le roi est-il seul? » Quelques-uns soi-disant mieux informés, répondaient en hochant la tête : « Non, le roi n'est pas seul. »

Alors on cherchait dans la foule des courtisans afin de voir qui était absent. Personne de marquant ne manquait, qui donc pouvait être avec le roi? Mille questions se croisaient auxquelles nul ne pouvait faire réponse.

Le principal groupe de courtisans s'était posté dans la grande allée d'orangers qui faisait face au perron du pavillon royal. A chaque instant de nouveaux arrivants venaient grossir le nombre des gentilshommes rassemblés sur ce point. Les princes causaient à l'écart avec quelques-uns de leurs familiers; on avait entendu l'héritier de la couronne dire, répondant à une observation du comte de Castro-Giovanni : — je ne connais qu'un homme capable de dominer cette situation.

Il y a des nouvellistes à Naples comme partout.

— Seigneurs, dit en abordant le groupe des courtisans le marquis de Zanone, vivante gazette, la maison de notre respecté directeur de la police est tendue de noir. J'avais parié de voir son visage avant son décès; cela me fait perdre cent onces doubles !

— Console-toi, marquis, lui répondit le camerlingue Casabianca, la tenture est pour la directrice, n'as-tu que cette nouvelle à nous annoncer?

— Mon sac est plein, au contraire, mais puisque le digne Johann n'est pas mort, je garderai bouche close.

— Crois-tu que nous irions lui redire tes fadaises, Zanone? demanda le brigadier Madrina.

— Je sais, répondit le marquis, que dans une si vénérable assemblée, il ne peut y avoir que d'honnêtes seigneurs, mais les truffes sont chères. Le passage noir qui mène au cabinet du directeur a ses petits secrets, mes compagnons et je suis la prudence même !

Le cercle entier éclata de rire à cette déclaration. Le petit marquis promena son regard à la ronde.

— Seigneurs, dit-il, si vous me promettez de garder bien fidèlement le secret je vais vous apprendre des nouvelles à faire dresser les cheveux !

— Nous serons muets comme des sépulcres, marquis, parle !

Zanone prit un air important.

— Pour commencer par le commencement, chers seigneurs, continua-t-il on a découvert, dans Naples, trois nouvelles *vente* de carbonari. La *venta del Salute* et la *venta della Trinità Santa* étaient, dit-on, armées...

Le cercle s'agita, pris d'une soudaine inquiétude.

— Parle plus bas, marquis, fut-il dit de toutes parts.

— Chers seigneurs, puisque vous n'aimez pas ce sujet d'entretien, j'ajouterai seulement que ces trois *vente* forment à peu près la dixième partie de celles qui se trouvent dans Naples. Il y a d'autres volcans que le Vésuve.

— La paix ! la paix ! murmura-t-on.

Zanone salua de loin le ministre d'Etat, Carlo Piccolomini, qui passait. Ce haut fonctionnaire était seul et se promenait, les mains derrière le dos, d'un air pensif.

— Est-il remplacé? demanda Zanone quand le secrétaire d'État eut disparu au coude de l'allée.

— Pas encore, lui répondit-on.

— Mes chers seigneurs, je crois que vous vous trompez.

Toutes les oreilles se dressèrent attentives.

— Dis ce que tu sais, marquis, s'écria-t-on.

— Je sais le nom du nouveau ministre...

— Qui est-ce?

— Fulvio Coriolani.

Il y eut un long murmure.

— Ce n'est pas un sujet napolitain, fit observer Casabianca.

— Qu'en savez-vous, seigneur? Tout est mystère en ce noble prince...

— Serait-ce lui qui est en ce moment avec Sa Majesté?

— Pour cela, non, riposta Zanone; je puis encore vous renseigner à cet égard.

— Parle, marquis, parle !

Cette fois le Zanone ne se pressa point. Son auditoire était pris.

— Mon valet Antonio, dit-il, a vu le personnage qui est présentement avec Sa Majesté.

— Son nom, son nom !

— Mon valet Antonio, ignore le nom, mais il pu faire le signalement.

— Et tu l'as reconnu?

— Au contraire, seigneurs, mais quelqu'un parmi vous sera peut-être plus habile que moi, voici le signalement : un squelette empaqueté dans des châles; ce sont les propres expressions de mon valet Antonio qui l'a vu descendre d'une chaise à bras sur les derrières du palais.

Il y avait silence autour du petit marquis. A son tour il demanda :

— Seigneurs, reconnaissez-vous notre homme?

Personne ne répondit.

— C'est pourtant original et il doit ne pas y avoir dans Naples beaucoup de gentilshommes pareils. Quand la chaise s'est arrêtée là-bas, les

porteurs ont pris cet être singulier dans leurs bras, comme un enfant malade. Antonio affirme qu'il a vu sortir de ces châles, enroulés à la façon des langes, une véritable tête de mort...

Le silence continua de régner dans le groupe des courtisans. Est-ce à dire que personne ne devinât? Nous l'avons dit, la position de Johann Spurzheim à la cour était des plus exceptionnelles. La maladie, sinon quelque autre motif, l'avait cloué dans son appartement dès le lendemain du jour où la ville avait appris avec étonnement le nom étranger du nouveau magistrat chargé de veiller à sa sûreté. Johann Spurzheim n'avait jamais mis le pied aux réceptions royales; si, à certains intervalles, il s'était rendu aux conseils secrets du cabinet, les ministres seuls pouvaient le dire. La règle, c'est qu'on ne pouvait le connaître que si l'on avait passé le seuil de son cabinet privé ou de sa chambre à coucher.

Or, si parmi les nobles assistants peu ou beaucoup avaient eu ce douteux avantage, ils ne se montraient point empressés de s'en targuer. Dire : « Je l'ai vu, j'ai vu ce squelette vivant dans la nuit de cette boîte bizarre où il s'abrite », c'eut été inscrire sur son propre front le mot *espion* en lisibles caractères.

— C'est peut-être un gnome, dit quelqu'un.

— Un esprit familier, appuyèrent d'autres voix.

— En tous cas, reprit le brigadier Madrina, si c'est un fantôme, il est prolixe, car l'entrevue menace de ne point finir !

— C'est que... commença Zanone.

— C'est que, interrompit une voix grave tout auprès de lui, le fantôme a probablement beaucoup de choses à dire à Sa Majesté.

Personne ne l'avait remarqué, celui-là, qui était pourtant au centre du du groupe. C'était presque un jeune homme, mais son costume faisait contraste, par son austérité, avec celui des autres courtisans. Son regard froid soutint la curiosité de ceux qui l'entouraient. On se demandait de toutes parts :

— Qui est ce cavalier? — Le connaissez-vous?

— Eh ! docteur très cher ! s'écria le marquis Zanone qui connaissait, lui, tout le monde; je ne vous avais pas aperçu !

— Docteur? répétait-on dans le groupe.

— Un Sicilien, murmurèrent deux ou trois voix; le docteur Pietro Falcone.

— Qu'est-ce?

— Un pauvre diable.

On allait tourner le dos, quand le petit marquis prit la parole et demanda :

— Est-il vrai, savantissime, que vous voilà nommé l'un des médecins ordinaires du roi?

— Il est vrai, répliqua laconiquement Pietro Falcone.

Tous les regards s'adoucirent. Celui qui avait dit, en parlant du docteur : « Un pauvre diable », fendit la presse et vint lui offrir sa main.

— Et le plus cher de tous les princes de la science, reprit Zanone, pourriez-vous nous dire le vrai nom de celui que nous appelons le fantôme?

— Son vrai nom, répéta Pietro Falcone, c'est la justice de Dieu !

Ces choses emphatiques prennent en Italie bien mieux encore que chez nous. La foule, inquiète déjà, se mit à frissonner.

— Fantôme ! continuait cependant Pietro Falcone de sa voix lente et sourde, vous l'avez bien nommé. Qu'est-ce qu'un fantôme, sinon la mort qui se dresse, et qui étend son doigt pour désigner le criminel drapé dans son impunité? Vous l'avez dit : c'est un fantôme qui s'entretient en ce moment avec Ferdinand de Bourbon.

Il étendait sa main vers le pavillon royal, dont les fenêtres closes avaient maintenant pour chacun un aspect sinistre.

— Le roi, reprit-il, est soucieux, vous disiez cela tout à l'heure. Moi, je dis, le roi tremblait la fièvre quand il m'a confié son pouls, qui bat la vie du royaume de Naples. Pourquoi cela? c'est que la voix des morts s'est fait entendre, c'est qu'un cri est venu aux oreilles du roi, qui ne sortait point d'une poitrine vivante.

Les courtisans se regardèrent, nul d'entre eux n'interrogea.

— Dieu attend ! reprit Falcone. Il est patient, parce qu'il est éternel; les années passent. La terre a bu du sang; la mer profonde roule ses flots sur le cadavre, la terre et la mer, qui sont muettes toutes deux. Un cri s'élève, d'où sort-il? nul ne le sait, mais chacun l'écoute, parce que ce cri c'est la voix de la conscience divine.

— Ah çà ! très cher docteur, dit le marquis Zanone pendant que l'orateur respirait; de quoi nous entretenez-vous, je vous prie?

— Laissez parler ! laissez parler ! s'écria-t-on de toutes parts.

— D'un crime oublié depuis bien longtemps, seigneurs, répondit Pietro Falcone; sept ans ! C'est vingt fois plus qu'il ne faut pour mettre en oubli la mémoire d'un mort ! Qui est mort il y a sept ans, mort assassiné?... Vous ne savez plus? pas un de vous ! et pourtant je vois dans vos rangs des vieillards...mais la mémoire des morts ne rapporte rien, personne ne me répondra.

Personne en effet. Pourtant chacun interrogeait ses souvenirs.

— Eh bien ! reprit Falcone, le roi qui a moins besoin des vivants, se souvient mieux des morts. Le roi est soucieux parce que cette voix dont tout à l'heure je parlais s'est fait entendre, prononçant deux noms à la fois comme toujours, un nom de victime, un nom d'assassin...

Falcone fit une pose. Vous eussiez entendu le vol d'une mouche aux alentours.

— La victime, poursuivit Falcone en baissant le ton, avait un nom illustre; la victime était l'ami du roi, le frère d'armes du prince royal...

— Monteleone ! fit d'une seule voix le groupe de courtisans.

La mémoire de tous s'éveillait en même temps.

— Monteleone ! oui le comte Mario Monteleone ! s'écria le docteur.

— L'assassin ! connaît-on l'assassin?

Pietro Falcone ne répondit pas, mais un sourire sinistre plissa ses lèvres. étendit la main vers différents groupes qui passaient. Un mouvement abit et général se faisait dans les jardins de la villa Floridiana, autour d'un nouvel arrivant. Au nom de Monteleone, un autre nom également prononcé par cent bouches, répondit :

— Coriolani ! le prince Fulvio Coriolani !

V

L'EXPLOSION D'UNE MINE

Le prince Coriolani arrivait à la villa royale en compagnie de dona Angélia Doria, dans le carrosse de Doria. Son entrée était un événement; les princes et les princesses lui faisaient fête. Mais dans ce groupe nombreux, composé du marquis Zanone et de ses amis, les esprits étaient frappés vivement. Certes, ce n'était pas un vaincu que ce brillant seigneur, pour qui la cour était assemblée, et qui amenait à son bras la plus noble héritière du royaume de Naples, en dépit du comte Lorédan Doria, chef de la famille. Pourtant, il y avait désormais, pour ceux qui avaient ouï les paroles de Pietro Falcone, comme une mystérieuse menace suspendue au-dessus de sa tête. La foule avait prononcé son nom au moment où l'on demandait à grands cris le nom du meurtrier de Monteleone.

Et Falcone avait gardé le silence, comme s'il eût jugé superflu de parler après la foule. Il y eut, du reste, une circonstance singulière : Quand les courtisans, distraits, un instant, par le mouvement qui se faisait alentour, revinrent à Falcone pour le questionner de nouveau, Falcone avait disparu.

Mais on n'était pas au bout d'étonnements; ou plutôt les étonnements ne faisaient que de commencer.

— Par Saint-Janvier ! s'écria tout à coup Zanone, est-ce que je rêve? Voici le très illustre Carlo Piccolomini qui salue ceux qu'il a fait arrêter hier !

Au beau milieu de l'allée, le ministre d'État venait en effet de se découvrir devant Malatesta et Colonna, qui passaient bras dessus bras dessous. Ces deux jeunes seigneurs n'avaient point du tout l'air de captifs. Ils allaient jasant et riant.

— Voici le major des gardes qui fait mieux ! dit Madrina émerveillé; il cause familièrement avec Sampieri et Marescalchi...

— Qu'il a pris tous deux au collet cette nuit ! acheva un autre.

Que signifiait ce revirement? Car c'était l'exacte vérité : Baumgarten, major des gardes suisses, s'appuyait à droite et à gauche aux bras du Sampieri et du Marescalchi.

Mais en regard de cela, si vous aviez vu l'accueil que l'on faisait à Fulvio Coriolani dans le cercle des princesses ! François de Bourbon tenait une de ses mains entre les siennes, tandis que le comte de Castro Giovanni lui donnait bel et bien l'accolade. Pendant cela, dona Angélia Doria, placée

entre la princesse royale et l'archiduchesse princesse de Salerne, était comblée d'attentions et de caresses.

Il n'y avait dans cet auguste groupe qu'une personne dont le visage ne peignait point la joie : Nina Dolci, la zingara venait d'apercevoir le docteur Pietro Falcone qui se glissait vers les appartements du roi. Elle avait essayé de rencontrer le regard de Fulvio, mais sans y réussir.

Tout à coup les croisées de l'appartement royal s'ouvrirent à grand fracas, et le jardin retentit de clameurs.

— *Evviva il re Ferdinando ! Evviva ! Evviva ! Evviva !*

Le roi était au balcon, accompagné du comte Loredano Doria.

— Voyez, dit la princesse de Salerne à Angélia, Sa Majesté aura raisonné votre frère !

Et Castro Giovani, se penchant à l'oreille de Fulvio :

— Sa Majesté vient de prêcher Lorédan ! nous l'emportons sur toute la ligne !

Un huissier royal vint ouvrir à deux battants la maîtresse porte du pavillon. Le roi lui-même fit de la main un signe gracieux aux princesses pour les inviter à monter le perron.

— Sa Majesté vous a souri, dit-on à Fulvio.

Il ne faut point croire pourtant que la semence jetée par Falcone n'eût pas fructifié. Ce qu'il venait de dire dans le groupe des courtisans courait déjà de proche en proche, mais aux premiers mots répétés de cette emphatique et mystérieuse harangue, tous ceux qui tenaient au parti des princesses eurent un sourire de mépris.

— Le coup de théâtre n'en sera que plus frappant ! se disaient-ils; laissons-les faire fausse route !

Angélia et Nina se trouvèrent un instant l'un auprès de l'autre.

— Je suis heureuse, dit la jeune comtesse à l'oreille de son amie.

Nina la regarda.

— Si tous ceux qui sont là pour son triomphe se réunissaient pour l'accabler, murmura-t-elle, que feriez-vous, comtesse?

Les paupières d'Angélia battirent, puis se baissèrent. C'étaient presque les paroles même de Fulvio. Elle répondit :

— Tu es folle !

Puis elle passa, entraînée par la princesse de Salerne, qui lui donnait la main. La tête de Nina se courba sur sa poitrine. Elle restait la dernière des dames qui accompagnaient la princesse.

— J'ai peur ! dit-elle tout au fond de son âme.

En ce moment l'huissier cria du haut du perron :

— On entre chez le roi !

C'est la formule pour annoncer que toute la noblesse est admise à passer le seuil des appartements où se tient Sa Majesté. La famille royale ne s'attendait point à cela. On vit les princes et les princesses s'arrêter, étonnés, sous le vestibule. Au contraire, dans les jardins, la foule reconnaissante poussa de longs *evviva !* La curiosité, excitée, allait enfin être satisfaite. Gentilshommes et dames s'engouffrèrent sous le vestibule.

Nina restait toujours à la même place. Son regard cherchait au loin

dans les avenues. Elle vit une escouade de chevau-légers à pied qui par courait les jardins, posant ça et là des sentinelles. Le jour allait baissant déjà. Cinq heures avaient sonné à l'horloge de la villa.

— On n'entre plus chez le roi ! dit l'huissier en abaissant sa verge derrière les derniers introduits.

Une exclamation s'étouffa dans la gorge de la zingara. Elle venait d'apercevoir tout au bout de l'allée principale ceux qu'elle attendait sans doute : Le vieux banquier Massimo Dolci son oncle prétendu, et l'intendant second Armellino. Comme elle allait s'élancer vers eux, elle vit les deux factionnaires de la grille croiser leurs carabines au-devant du banquier de la cour et du second dignitaire de la police napolitaine !

Nina devint très pâle. Elle entra dans un bosquet épais formé de magnoliers et de camélias arbres. Presque aussitôt après, un cri étrangement modulé sortit du fourré. Massimo Dolci et Armellino, qui se retiraient, tressaillirent à ce cri. Armellino dit :

— C'est Fiamma !

Et le vieux Massimo :

— Séparons-nous, Corner, je vais aller à la *venta ;* qu'il y ait des hommes dans la campagne, tout autour de la villa !

Ce disant, il remonta dans son carrosse, tandis que l'intendant de la police tournait la villa et s'enfonçait dans les bocages environnants. Les yeux ardents de Nina étaient fixés sur les croisées du pavillon royal.

— Johann est là, murmura-t-elle : j'en jurerais. Ce soir il y aura bataille !

Au bout de quelques instants, elle sortit du bosquet, tenant des fleurs à la main. Elle n'essaya même pas de fléchir la consigne des gardes veillant au seuil du vestibule royale. Ce palais, c'était sa demeure; elle en connaissait toutes les issues. Elle fit rapidement le tour du pavillon et s'introduisit par une porte des appartements de la princesse de Salerne.

Les galeries qu'elle traversa étaient désertes, mais elle arriva bientôt à une salle où une femme voilée et portant un costume de deuil était seule. D'un coup d'œil elle avait reconnu sa compagne du paquebot : la comtesse.

— On ne passe pas ! dit une voix près du seuil.

Et la porte fut violemment refermée. C'était un nouveau détour qu'il fallait faire; Nina se présenta à une autre porte et l'ouvrit. Dans cette seconde chambre, sept ou huit cavaliers étaient réunis;ils s'entretenaient avec vivacité.

Nina referma la porte d'elle-même cette fois : elle avait reconnu les gentilshommes emprisonnés la veille : Malatesta, Sampieri, Vespuccio Doria, Marescalchi, Colonna, Ziani, Gravina, etc. C'était avec Carlo Piccolomini qu'ils s'entretenaient. La zingara se dit, de plus en plus convaincue :

— Johann Spurzheim ne doit pas être loin !

Il était peut-être là, ce terrible mourant qui tenait en sa main tous les fils de cette tragédie, mais on ne le voyait point. Ainsi l'esprit du mal est partout et n'est nulle part. Nina parcourut toutes les pièces du pavillon

et ne découvrit point Johann. Quand elle parvint enfin aux salons où se tenait l'assemblée de famille son premier regard chercha encore Johann. Ce fut en vain.

Johann Spurzheim, invisible comme le démon lui-même, était l'âme de ce conseil et n'y assistait point.

Nina, ne pouvant pénétrer jusqu'à l'estrade où Ferdinand de Bourbon et sa famille étaient assis, se glissa vers un boudoir dont la porte s'ouvrait non loin des princesses, et tout près de Coriolani. Ce boudoir donnait sur le Vomero. Sous la fenêtre s'étendaient ces campagnes enchantées qui rejoignent la villa des princes di Belvedere. Il contenait une harpe et divers instruments d'accompagnement. Un balcon de pierre régnait devant la fenêtre du boudoir.

L'assemblée qui se tenait à deux pas de là offrait à coup sûr un aspect solennel. La famille royale était au complet et vous n'eussiez pu nommer une maison illustre dans Naples qui n'eut là quelque représentant. Le roi était assis entre ses deux fils. Le fauteuil du ministre d'État restait vide à ses pieds. Lorédan Doria avait place derrière Sa Majesté. Les princesses entouraient Angélia, non loin de l'endroit où Fulvio Coriolani se tenait debout.

Sur le visage de Fulvio, on pouvait admirer ce calme noble qui était sa beauté même. Ce fut le roi qui parla, comme étant en conseil de famille. Il annonça, ce que tout le monde attendait, que la réhabilitation du nom de Monteleone allait être prononcée, et que cette grande maison avait des héritiers. Cela fut court. Le ton du roi était bref et sec. Fulvio fut peut-être le seul qui ne remarqua point ce détail.

— Comte de Monteleone, dit le roi, approchez !

Fulvio marcha aussitôt vers le centre de l'estrade, et se trouva ainsi placé à côté du fauteuil vide qui attendait le nouveau ministre d'État. Les princesses échangèrent un regard; la bru favorite du roi serra même la main d'Angélia. Elles voyaient là un présage. Loredano, froid, silencieux, n'avait même pas tourné son regard vers Fulvio Coriolani.

— Comte, reprit le roi, vous nous avez promis les preuves de votre naissance; nous attendons ces preuves.

— Silence ! firent les huissiers royaux,

— Sire, répondit Fulvio, qui n'avait point encore parlé, j'ai promis à Votre Majesté l'acte de naissance de Mario, comte de Monteleone, fils aîné du saint qui trouva la mort au Pizzo; le voici. Je dépose en outre aux pieds de Votre Majesté les actes de naissance de mon frère et de ma sœur : Giuliano et Célesta de Monteleone.

Le roi tendit la main. On put remarquer qu'il prenait les papiers sans adresser un regard au nouveau comte de Monteleone.

— Que tenez-vous encore? demanda-t-il.

— Le testament de mon respecté père, répondit Fulvio.

Ferdinand de Bourbon eut un sourire froid.

— C'est juste, dit-il, seigneur comte; vous nous aviez promis le testament de votre père mort, le témoignage de votre mère vivante.

Fulvio s'inclina jusqu'à terre et lui remit le papier qu'il gardait à la main.

— Sire, prononça-t-il tout bas, voici donc la moitié de ma promesse accomplie.

La lèvre de Ferdinand de Bourbon se crispa. Nina voyait tout cela, placée qu'elle était derrière les princesses, à dix ou douze pas à droite du trône. Elle s'étonnait du calme de Fulvio. Dans l'assemblée, on se disait :

— La démission du seigneur Carlo Piccolomini n'est peut-être pas acceptée.

Un commencement d'inquiétude commençait à se faire jour dans le cercle des princesses, mais François de Bourbon leur dit :

— Rassurez-vous, je connais le roi, mon père.

Un fait qui pouvait surprendre l'entourage de la belle comtesse Angélia Doria, c'est le trouble et le malaise qu'elle laissait voir depuis le commencement de cette scène. Elle semblait être littéralement au supplice. Une fois le regard de son frère Lorédan tomba sur elle. Ses deux mains couvrirent son visage, tandis qu'elle frissonnait de la tête aux pieds.

— Comte de Monteleone, dit cependant le roi, vous affirmez que le testament par vous déposé en mes mains est bien celui de votre père?

— Sire répondit Fulvio, je l'affirme sur l'honneur !

Le roi fit passer le papier à un homme qui était debout depuis quelques minutes entre le trône et le fauteuil de Loredano Doria.

Cet homme se dirigea vers une porte située vis-à-vis de Nina. Nina avait reconnu en lui Pietro Falcone. Elle pensa :

— C'est là que doit être Johann Spurzheim !

Fulvio, lui aussi, avait regardé cet homme, mais sans témoigner la moindre émotion. Pietro Falcone avait disparu derrière la porte refermée.

— Reste le témoignage de la mère vivante, prononça lentement le roi.

— Sire, répondit Fulvio gardant toujours la même respectueuse froideur, il m'étonne que la comtesse de Monteleone, ma mère, ne soit pas encore en présence de Votre Majesté.

Le roi répartit entre haut et bas :

— Nous attendrons la comtesse de Monteleone, votre mère.

Il y avait dans la manière dont fut prononcé ce dernier mot une telle intention d'amertume, que la princesse de Salerme se retourna vivement vers François de Bourbon. Celui-ci répéta :

— Je connais le roi, mon père, rassurez-vous.

Fulvio s'était borné à s'incliner en signe de remercîment. Mais à l'instant où le roi croisait ses bras sur sa poitrine, comme s'il eut voulu réellement attendre, la porte par où Pietro Falcone venait de sortir s'ouvrit. Le ministre d'Etat Piccolomini parut sur le seuil et introduisit le marquis de Malatesta, suivi de ses compagnons, prisonniers de la veille.

— Qu'est-ce? demanda le roi.

La surprise était peinte sur tous les visages. Il n'y avait de calme dans cette nombreuse assemblée que le prince Fulvio Coriolani.

— Sire, répartit Piccolomini, l'affaire d'hier a été jugée un peu légèrement : tel est l'avis de votre conseil. Ces gentilshommes offrent de prouver publiquement la sincérité de leurs affirmations.

— Qu'est-ce à dire? s'écria le prince royal de sa place; les accusations

portées par ces jeunes fous sont-elles à l'ordre du jour de notre assemblée de famille?

Un long silence suivit cette interpellation de l'héritier de la couronne. Ce fut le roi qui le rompit.

— Prince, répliqua-t-il, dans cette assemblée, comme partout ailleurs, et en n'importe quel temps, le devoir du roi est de veiller à la sûreté menacée de son trône. Qu'on fasse approcher ces gentilshommes !

Et pendant que les conjurés d'hier perçaient la foule :

— Seigneurs, reprit le roi, je pense être entouré ici d'amis fidèles...

Une bruyante acclamation l'interrompit. Il remercia du geste et ajouta :

— Seigneurs, une conspiration est organisée dans nos Etats contre notre personne et notre gouvernement; je crois à votre loyauté. Cette réunion, convoquée dans l'origine pour glorifier la mémoire de notre féal ami Mario de Monteleone, a désormais une autre portée. Justice sera rendue à Monteleone : ses héritiers légitimes, s'il en est, recouvreront leurs biens et leur rang, mais il faut que justice soit faite. Avant que personne sorte de ce palais, les traîtres seront dévoilés et punis !

Le silence de la stupeur suivit cette déclaration, faite d'une voix ferme et haute. Les princesses étaient comme si elles eussent entendu éclater la foudre. Il se fit un vide autour du prince Fulvio Coriolani.

A cet instant, et au milieu de ce silence, un gentilhomme que la princesse de Salerne ne connaissait point, eut l'audace de toucher par derrière son épaule.

— Altesse, dit-il tout bas, il s'agit de vie ou de mort. Si ce billet ne parvient pas à son adresse, vous aurez à vous reprocher le trépas d'un homme !

La princesse se retourna : L'inconnu se perdait déjà dans les groupes voisins : Il y avait un pli sur les genoux de la princesse, un pli adressé au prince Fulvio Coriolani.

Les femmes sont vaillantes dans leurs sympathies. La princesse, toute pâle d'émotion, se leva, traversa l'espace qui la séparait de Fulvio, et feignant de lui tendre la main, elle lui glissa le billet. Le roi fronça ses sourcils sévères. La princesse regagna sa place en rougissant. — Ceci était un des fils de la trame ourdie contre Fulvio Coriolani, et la princesse de Salerne venait, sans le savoir, de se faire la complice des ennemis de son chevalier.

— Sire ! s'écria Piccolomini, on vient d'abuser, sous les yeux mêmes de Votre Majesté, de la compassion d'une noble princesse. On a remis un billet à l'accusé.

— L'accusé ! répétèrent cent voix contenues.

Angélia Doria était livide comme une morte. Les révélations de Fulvio se dressaient dans sa mémoire comme des fantômes menaçants. Piccolomini venait à son insu, ou avec préméditation, de prononcer le vrai mot de la situation : il y avait là un tribunal et Fulvio Coriolani était désormais un accusé.

Mais un tel prestige rayonnait autour de cet homme, que chacun hésitait à croire. Il y avait dans tous les esprits une arrière-pensée, que ceci pouvait être un jeu, une épreuve, que sais-je? L'histoire est pleine de ces brouilles entre souverains et favoris. Ceux qui se hâtent risquent de laisser leur doigt meurtri entre l'arbre et l'écorce.

L'accusé, puisqu'on l'avait appelé ainsi, tenait le billet ostensiblement; il ne l'avait point ouvert. Il adressa à la princesse de Salerne un salut reconnaissant et son regard embrassa du même coup Angélia et Nina : Angélia, affaissée, mourante; Nina, le front haut, l'œil ardent, et si belle, que son visage semblait avoir des rayons.

Malatesta et ses compagnons, au nombre de sept, étaient à la barre. Ils avaient l'air insolent, suivant la coutume, et l'on entendit Sampieri disant au major Baumgarten :

— Aujourd'hui, vous n'êtes pas ici pour nous !

Le roi montra du doigt le billet remis à Fulvio. Baumgarten s'avança : c'était un soldat.

— Prince, dit-il, c'est pour faire mon devoir.

Fulvio lui remit aussitôt le papier sans même l'avoir déplié.

— On empoisonne dans une lettre, Sire ! murmura-t-il; la faveur de Votre Majesté m'avait fait bien des ennemis !

Une voix qui venait du coin des princesses prononça tout haut :

— Courage ! vous n'êtes pas encore condamné !

Le prince royal et le prince de Salerne étaient maintenant derrière le roi. Celui-ci déplia le billet. Ses deux fils se penchèrent curieusement par-dessus son épaule. Le billet ne contenait qu'une ligne écrite en caractère mystérieux :

$$L^3NA^5M^2\ I^2OI^2M^2\ DI^2A^4CA^5,\ A^2A^5A^6I^2P\,!$$

Les deux princes de Bourbon regardaient cela tout étonnés. Le roi se tourna vers eux :

— Nous avons été audacieusement trompé ! dit-il.

Puis, choisissant un papier parmi ceux qui étaient devant lui sur la table, il le tendit à ses fils en ajoutant :

— Traduisez !

Ce papier était la clé de l'alphabet du Silence, remise par Manuele Giudicelli à Johann Spurzheim dans leur entretien de la nuit précédente. Le prince de Salerne lut après un travail mental : « *Vous êtes perdu, fuyez !* » François de Bourbon fit cette observation :

— Un pareil avis, remis en un lieu où la fuite est matériellement impossible, ne peut venir de ces chevaliers du Silence, si habiles et si prudents !

— Vient-il de moi, seigneur? demanda aigrement le vieux roi.

Puis il tourna le dos en grondant :

— Vous êtes tous prévenus. N'ai-je pas été ensorcelé moi-même? Mais, Dieu merci, j'ai les yeux ouverts et justice sera rendue !

Il fit un signe; Malatesta se détacha du rang de ses compagnons.

— Sire, dit-il en mettant un genou en terre sur la marche la plus basse de l'estrade, hier j'accusais devant Votre Majesté cet homme d'avoir volé son nom. Le premier coup porté donne du courage aux timides. Au fond de ma prison, la lumière est venue me chercher. Ce que l'instinct de ma haine me faisait soupçonner hier, aujourd'hui je le sais de science certaine; cet homme est le chef suprême des tiers-carbonari (règle du Silence).

Le murmure qui s'éleva fut de l'étonnement, non point de la réprobation.

— Avez-vous quelque chose à répondre? demanda le roi en s'adressant à Fulvio.

— Rien encore, Sire, répliqua celui-ci.

Sampieri, à son tour, se détacha et vint au pied de l'estrade.

— Nous savons, dit-il, pourquoi cet homme garde une tenue si hautaine en face de ses juges. Les *ventes* sont prévenues et armées. Cet homme compte sur une révolte générale du peuple de Naples, excité par les traîtres carbonari.

Un sourire vint aux lèvres de Fulvio.

— Si je voulais... murmura-t-il.

Mais il n'acheva point et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Poursuivez ! ordonna le roi en s'adressant au Malatesta et à ses compagnons.

Ce fut Sampieri qui répondit :

— Sire, cet homme vous ramena hier la noble et pure jeune fille adoptée par votre tendresse. Nous voici à vos pieds sept gentilshommes; pour le besoin de notre honneur, nous devons dire pourquoi notre haine commune nous a rassemblés contre un seul aventurier. Cet homme a conspiré la chûte du trône. Cet homme est le brigand Porporato !

A ce coup, un grand cri s'éleva dans la salle. Les princesses frémirent : Angélia Doria était de pierre. Ses yeux fixes et grands ouverts. n'avaient plus de pensée. Les deux fils du roi s'étaient assis derrière Sa Majesté.

— Avez-vous quelque chose à répondre? demanda pour la seconde fois Ferdinand de Bourbon.

— Rien encore, prononça distinctement Fulvio.

— Poursuivez ! commanda le roi.

Le marquis Zanone dit à ceux qui l'entouraient :

— Pour un brigand pris au piège, ce Fulvio Coriolani me paraît bien calme. Je gage vingt onces d'or que tout ceci finira bien pour lui !

— Le Malatesta et compagnie, lui fut-il répondu, savent déjà le chemin de la prison !

— Je passe, reprenait en ce moment Domenico Sampieri, qui était l'orateur de la troupe, aux preuves de ce que nous avancions hier : à savoir que cet homme a pénétré hier au Castel-Vecchio, par les terrasses des maisons voisines, et fait disparaître son complice, le baron d'Altamonte, dont il redoutait les révélations. Sous les mains gantées de cet homme, deux preuves existent...

Fulvio Çoriolani tressaillit imperceptiblement. Nina eut le contre-coup bien plus violent de ce choc. Elle porta ses deux mains à sa poitrine haletante...

Le regard du roi fut un ordre. Le prince Fulvio Coriolani se déganta lentement.

— L'anneau des maîtres du Silence ! s'écria Sampieri, dès que la main droite fut découverte.

— L'anneau de mon père, répliqua Fulvio, sans rien perdre de sa gravité hautaine; l'anneau du saint Mario Monteleone qui était maître des chevaliers du charbon et du fer !

— Cela est vrai, dit François de Bourbon à l'oreille de son père; nous le savions.

Ce fut le dernier effort tenté en faveur de Coriolani.

Le roi se retourna vers son fils et lui dit :

— Taisez-vous et attendez !

Puis il ajouta :

— L'autre main !

Fulvio ôta son second gant. Sa main gauche, blanche et fine, avait une cicatrice toute récente, une brûlure. Malatesta et ses compagnons laissèrent échapper un cri de triomphe. Le roi doutait encore avant cela, car il prit un air plus sévère.

— D'où vous vient cette cicatrice, seigneur? demanda-t-il.

— Sire, répliqua Fulvio, j'ai sauvé deux pauvres enfants qui se mouraient.

Cette répartie fut faite d'un ton si libre, si décent, si tranquille, qu'on eût pu croire vraiment que le prince Coriolani était engagé dans un de ces entretiens frivoles où les habiles du monde font assaut de grâce et de politesse. Mais Dominico Sampieri s'écria :

— C'est ici qu'est le doigt de Dieu ! L'imposteur a sauvé malgré lui les deux nobles enfants qu'il voulait spolier de leur héritage !

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi ce récit avec attention se seront demandé peut-être à quoi bon cette harangue emphatique de Pietro Falcone dans le jardin de la villa Floridiana. Les lignes qui suivent vont répondre à cette question. Pietro Falcone avait planté le jalon qui donne de la vraisemblance aux assertions les plus hardies. Grâce à lui, Sampieri trouvait là des gens pour le comprendre. Aussitôt qu'il eût fait allusion aux héritiers de Monteleone, le petit marquis Zanone et ses auditeurs dressèrent l'oreille comme des privilégiés qui ont eu les prémices d'une nouvelle importante.

— Sire, reprit Sampieri d'une voix grave, il sera donné, en effet, à votre haute justice de réhabiliter les héritiers du grand Monteleone, ce comte Giuliano, cette comtesse Célesta, dont les actes de naissance sont entre vos royales mains. Et la réhabilitation sera d'autant plus providentielle que ces deux enfants ont atteint au plus terrible degré de misère et de malheur. Le fils et la fille de Monteleone, sans autre protecteur qu'un pauvre vassal qui manquait lui-même du nécessaire, habitent une mansarde de la maison des Folquieri, rue de Mantoue. La nuit dernière, se croyant abandonnés de Manuele Giudicelli, qu'ils n'avaient point vu depuis trois jours, les deux orphelins résolurent de mettre fin à leur vie. Il est un moyen sûr et silencieux que la science imprudente enseigna récemment au désespoir : je veux parler de l'asphyxie par la vapeur du charbon. Julien et Céleste choisirent cette porte pour sortir de ce monde. Ici vous allez voir combien elles sont étranges, les voies de la Providence ! à l'heure même où l'ACCUSÉ, instrument d'une association criminelle, escaladait la maison des Folquieri pour pénétrer jusqu'à la prison de son complice, les deux pauvres enfants allumaient le réchaud fatal... le réchaud qui a laissé une empreinte à votre main, prince Coriolani ! Quelques minutes encore et l'éveil était donné; le

malfaiteur, poursuivi par la garnison du Castel-Vecchio, fuyait le long des galeries. Il trouve une fenêtre mal fermée, il la pousse, elle cède, et le malfaiteur, en violant cet asile dans l'intérêt de son salut, y fait pénétrer l'air avec la vie. Il s'évade, mais il a ressuscité ses victimes ! Il est sauvé, mais il a laissé derrière lui la trace de son passage ! La justice humaine est désormais sur sa piste. Qu'il tremble ! son heure est venue !

On put voir naître un sourire sur le visage jusqu'alors impassible du prince Fulvio Coriolani. Il serait difficile de préciser les sentiments qui agitaient, à cette heure, l'assemblée. Si quelques sympathies en faveur de l'accusé survivaient dans cette foule, elles se cachaient. L'accusé s'abandonnait lui-même; l'accusé ne se défendait pas. Le cercle s'était élargi autour de lui, comme il arrive toujours quand la foudre frappe un puissant.

Les princesses gardaient un morne silence; les deux fils du roi faisaient de même. Angélia Doria cachait sa tête dans le sein de la princesse de Salerne. Nina, debout, l'œil clair, le cou tendu, semblait attendre l'explosion de quelque invisible mine.

Elle n'était pas seule sous l'empire de cette mystérieuse attente. L'inertie de ce lion était pleine de menaces. Rassemblait-il ses muscles pour fournir un suprême et prodigieux bond?

Le roi fit un signe. La porte par où Malatesta et ses compagnons avaient été introduits s'ouvrit de nouveau. Pietro Falcone, qui était auprès au comte Lorédan Doria, se pencha à son oreille :

— Seigneur, lui dit-il à voix basse, regardez bien ce qui va se passer.

Lorédan se retourna, le toisa et répondit :

— Je ne vous connais pas.

Sur le seuil de la porte parurent successivement le lieutenant Frazer, de la garde suisse, un adolescent que personne ne connaissait, et une femme en deuil dont le visage disparaissait sous un voile épais. Sampieri, Malatesta et ses compagnons avaient reculé, laissant une large place vide.

Le lieutenant Frazer s'avança le premier. Il déclara reconnaître le prince Fulvio Coriolani pour l'avoir arrêté la veille au soir, vêtu d'un costume d'écolier, à la porte extérieure de la maison des Folquieri. Le prince Fulvio ne protesta point, mais il tressaillit tout à coup parce que l'huissier venait d'annoncer à haute voix :

— Le comte Giuliano de Monteleone !

Ce fut un mouvement de curiosité générale. Le regard de Fulvio s'attacha, doux et calme, sur ce jeune homme qui s'avançait la pâleur au front. Arrivé devant lui, Julien s'arrêta et leva ses yeux qui exprimaient une haine farouche. Il déposa aux pieds du roi la bourse brodée de perles où se lisait le nom du prince Coriolani. Ferdinand de Bourbon demanda :

— Reconnaissez-vous cette bourse?

— Je la reconnais, Sire, répondit Fulvio.

— Elle vous appartient?

— Sire, répondit encore Coriolani, une auguste princesse m'en fit don un jour en présence de Votre Majesté.

— Comte, asseyez-vous, ordonna le roi en s'adressant à Julien.

Julien s'inclina; mais, au lieu d'obéir, il fit le tour de l'estrade et vint toucher du doigt l'épaule de Lorédan Doria.

— Vous qui êtes brave contre les jeunes filles, dit-il entre ses dents serrées, qu'avez-vous fait de ma sœur?

Lorédan le regarda stupéfait. Pietro Falcone n'était plus là.

— Nous nous reverrons, comte Doria ! reprit Julien d'un air sombre.

Et il tourna le dos. L'huissier prononçait de sa voix retentissante :

— Donna Maria des Amalfi, comtesse douairière de Monteleone !

La femme voilée vêtue de deuil s'avança jusqu'au pied de l'estrade. Le roi se souleva à demi. Maria des Amalfi rejeta son voile en arrière, et regarda Fulvio. Elle fit un mouvement comme pour s'élancer vers lui. Il tendit les bras, et chacun put bien voir que les larmes venaient à ses yeux.

En ce moment où toutes les respirations s'arrêtaient, car il était évident qu'un combat violent se livrait dans l'âme de cette femme; en ce moment où le roi, pâle et profondément ému, retenait son souffle, où la cour tout entière s'était levée d'un mouvement spontané, attendant quelque mystérieuse péripétie, Falcone reparut, précédant deux hommes qui portaient un brancard recouvert d'un linceul. Il vint se placer entre le roi et Maria des Amalfi. D'un geste brusque il releva le linceul, découvrant ainsi le cadavre d'un vieillard à barbe blanche.

A ce coup, Fulvio se prit à trembler et devint livide.

— Un cri d'horreur s'échappa à la fois de toutes les poitrines. Julien, perçant la foule, vint se jeter à corps perdu sur le cadavre en gémissant :

— Mon père ! mon pauvre père Manuele !

— Moi, Pietro Falcone, médecin du roi, prononça le Sicilien d'une voix distincte et ferme, je déclare qu'on a trouvé le corps de cet homme empoisonné au palais du prince Fulvio Coriolani !

— C'est donc bien vrai ! balbutia Maria des Amalfi, chancelante et navrée; toutes ces choses terribles sont donc bien vraies?

Son regard brûla tout à coup.

— Je ferai mon devoir ! dit-elle.

Puis elle ajouta en étendant la main pour montrer Fulvio :

— Celui-là est l'assassin de Mario de Monteleone !

Ce fut son dernier effort. Elle tomba comme morte, tandis que Julien, quittant le cadavre de Manuele, s'élançait à elle en criant :

— Ma mère ! Ma mère !

VI

LA HARPE

Certains faits historiques existent où le drame abonde si follement, que le narrateur n'a d'autre souci que d'en atténuer les éclats. Telle est l'histoire de ces Monteleone, qui remua toute l'Italie dans les dernières années du règne de Ferdinand Ier; drame à deux degrés, par le père et par les enfants; épopée de famille, où les incidents se pressent si nombreux, que ces événements authentiques ont l'air parfois de dépasser les limites de la vraisemblance.

La fin de la scène qui précède avait été rapide comme la pensée. Tout le monde était debout : le roi lui-même. Julien pressait sa mère inanimée contre son cœur. Fulvio, immobile, les regardait tous deux. Il n'avait point parlé. Mais sa physionomie disait l'immense douleur qui lui étreignait l'âme. Falcone avait rejeté le voile sur le corps de Manuele.

Quand fut passé le premier instant de stupeur générale chacun put voir qu'un changement s'était opéré dans la salle. Un double rang de gardes suisses entourait l'assemblée. Six officiers étaient devant l'estrade, l'épée à la main. Le dénoûment approchait évidemment. Il n'était là personne qui ne crut pouvoir le deviner. Et cependant, tel était le prestige dont on avait entouré Fulvio Coriolani, tel était aussi le fantastique éblouissement attaché à ce nom de Porporato, qu'on attendait vaguement quelque surprise nouvelle.

On est accoutumé à des miracles quand il s'agit de ces démons de la montagne. Ils ne sont pris que quand ils sont morts. Et celui-là vivait, celui-là était debout en face du roi; celui-là, pensif et sombre, n'avait même pas accordé un regard aux baïonnettes qui l'entouraient. Avait-il en réserve quelqu'une de ces ressources suprêmes qui semblent ne manquer jamais à ces fils de l'enfer?

Les cœurs battaient; Baumgarten guettait le moindre signe qui annonçât la volonté du roi Sur un regard que Ferdinand de Bourbon lui jeta, il fit un geste. Les crosses des carabines résonnèrent bruyamment sur le marbre des dalles

L'assemblée entière tressaillit. Fulvio fit comme s'il sortait d'un sommeil. Il promena son œil sur cette cour qui, tout à l'heure encore mendiait son sourire. Pour la première fois, depuis le commencement de la séance, il se tourna vers les princesses. Fulvio semblait chercher quelqu'un parmi elles.

La porte du boudoir où naguère se tenait Nina Dolci était maintenant à demi-fermée. La place restait entièrement libre entre Fulvio et les princesses. Il se mit à marcher vers dona Doria. Lorédan quitta sa place derrière le roi et se rapprocha, mais il n'avait pas l'air de vouloir gagner Fulvio de vitesse. Il s'arrêta même à quelques pas de lui.

Angélia, à mesure que Fulvio s'avançait, changeait de couleur, ses yeux devenaient fixes. Vous eussiez dit qu'elle allait devenir folle. Quand Fulvio fut tout près, elle poussa un faible cri de détresse. Julien l'entendit. Julien lâcha sa mère et bondit sur ses pieds Plus vif que la foudre, il arracha l'épée de Baumgarten et s'élança vers Fulvio qui l'attendit, les bras croisés sur sa poitrine Personne, pas même Lorédan Doria qui cependant fit un mouvement, n'aurait pu arrêter le fougueux élan de Julien. Mais Angélia se traîna à genoux au-devant de lui.

— Pitié ! dit-elle.

Le visage de Fulvio s'éclaira. Il sembla grandir tout à coup Il était hautain et fier comme aux jours de sa gloire.

— Angélia Doria ! murmura-t-il à son oreille, vous êtes ma force et ma vie. Vous m'avez dit que rien au monde ne pourrait vous empêcher d'être à moi... j'ai douté...prononcez une parole et je sors vainqueur de la lutte !

Angélia Doria ne le regarda point et ne répondit point. Elle tendait les bras vers Julien qui tenait l'épée haute.

— Si vous avez changé, murmura Fulvio avec des larmes dans la voix, pourquoi ne voulez-vous pas qu'il me tue?

Elle se retourna l'œil fou, le visage égaré.

— Parce qu'il ne faut pas que celui-là soit un assassin comme vous ! dit-elle

Julien se laissa tomber à genoux Le prince Fulvio Coriolani mit sa tête entre ses mains. Lorédan Doria releva Julien de force. Leurs regards se choquèrent.

— Je vous ai compris, seigneur comte, dit Julien en abaissant la pointe de son épée; je viens de naître gentilhomme !

— Sire, dit Fulvio Coriolani en revenant vers le roi, et chacun put admirer la dignité suprême qu'il garda en cette heure douloureuse. Je viens de perdre mon dernier espoir : j'ai péché, je suis puni. Dieu est juste. Je suis le fils de Mario Monteleone, l'avenir le prouvera, mais je suis un imposteur dans ma conscience, puisque j'ignorais, ce matin encore, que Monteleone fût mon père. Sire, je n'ai pas tué cet homme (il montrait le corps de Manuele), car cet homme était le témoin que j'attendais. Sire, on a empoisonné le cœur de cette pauvre femme, ma mère, qui passera le reste de sa vie à pleurer des larmes de sang. Sire, on a mis une épée dans la main de mon frère ! A Dieu ne plaise que je rende Votre Majesté complice de si lâches forfaits ! Je suis Porporato, mais, en les énumérant, mon front s'est rougi de honte. La main qui les a commis s'est révélée à moi par leur atrocité même. Le jour où j'ai passé à mon doigt cet anneau de fer qui fut celui du saint Monteleone, j'ai promis sous serment que sa mort serait vengée. Aujourd'hui, le coupable s'est dénoncé lui-même. Je le connais, je le condamne...

— Malheureux ! interrompit Ferdinand de Bourbon, oses-tu parler de condamnation !

— Quand la main de la police est sur moi, n'est-ce pas sire? acheva Fulvio Coriolani qui retrouva un instant son sourire tranquille; je vous l'ai dit une fois : au sein même de votre capitale, vous êtes le roi du jour, mais Porporato est le roi de la nuit !

— Il fait jour encore, dit ironiquement Falcone.

— Il va faire nuit ! prononça une voix sourde dans l'assemblée.

— Qui a parlé? demanda vivement le roi.

Cette question n'eut point de réponse. Chacun, dans la foule des gentilshommes, regardait son voisin avec inquiétude. L'œil perçant de Falcone essaya d'épier les groupes.

— Il fait jour encore ! répéta Fulvio avec lenteur; ce sont des heures précieuses que celles qui vous restent, sire, car, qui sait ce qui va se passer dans votre ville de Naples, quand les ténèbres auront remplacé la lumière?

— Tu menaces ton bienfaiteur, bandit ! s'écria François de Bourbon, dont l'indignation s'augmentait à l'idée d'avoir été l'ami et le protecteur de cet homme; sire, finissez-en, c'est affaire désormais à vos gardes suisses !

— Et au bourreau?... ajouta Coriolani.

— Et au bourreau ! répéta durement l'héritier de la couronne.

Fulvio se tourna vers lui.

— Altesse, dit-il, vous avez le droit de parler de bienfaits. Il a fallu, pour changer votre cœur, l'adresse infernale de l'assassin de Monteleone...

— C'est toi qui est l'assassin de Monteleone ! s'écria le second fils du roi.

— Mais savez-vous, continua Fulvio, si vos bienfaits ne vous ont point été rendus au centuple? Sire, et vous, Altesse, votre protégé a été votre protecteur. Sans Porporato, Naples serait au pouvoir des Carbonari.

— Emparez-vous de cet homme ! ordonna le roi.

— Et si, dans une heure, Fulvio Coriolani n'est pas dans son palais, poursuivit ce dernier sans se presser, vous assisterez à une fête dont le souvenir se gardera longtemps !

Deux gardes suisses s'étaient avancés vers lui.

— N'as-tu donc point quelques fidèles dans une si nombreuse assemblée, puissant roi de la nuit? demanda François de Bourbon avec moquerie.

— Qui sait? répondit Fulvio.

Il promena son regard sur la foule des seigneurs, puis il dit :

— Il y a ici tant de Carbonari que je renonce à les compter !

L'assemblée s'agita tumultueusement. Les deux gardes suisses portèrent en même temps la main sur Fulvio. Il les poussa et appela Baumgarten par son nom, disant : « Je me rends à vous ». Les gardes suisses, repoussés, revenaient sur lui l'épée nue. Ils trouvèrent au-devant d'eux Loredan Doria, qui dit au roi :

— Je ne suis ni Carbonari, ni bandit, sire, mais j'ai besoin de parler à cet homme.

Et rapidement à l'oreille de Fulvio :

— J'ai été ton ami, presque ton frère... Veux-tu pour asile un de mes palais ou un de mes châteaux?

— Toi, murmura Fulvio, tu es le dernier Romain ! merci, je n'ai pas besoin de toi... dis seulement à cet enfant que je l'aime.

Son regard désignait Julien. Avant que Lorédan pût s'éloigner, aussitôt après, il était prisonnier.

— Sire, dit-il en passant devant le roi, voici la nuit faite... gardez-moi bien !

— Épargnez-nous les bravades de ce fou ! commanda Ferdinand de Bourbon. Au Castello-Vecchio ! le secret ! les hautes assises ! Tels sont mes ordres !

— Moi aussi, je vais donner mes ordres, répliqua le prisonnier dont le sourire se fit sardonique.

Il posa un doigt sur sa bouche et comprima ses lèvres qui produisirent ce cri particulier que nous avons entendu déjà dans les jardins de la villa Floridiana, quand Nina aperçut Massimo Dolci et Armellino à la grille. Après l'avoir poussé, Fulvio prêta l'oreille attentivement. Le roi, les princes et l'assemblée firent de même comme malgré eux. Le son d'une harpe se fit entendre aussitôt dans le boudoir voisin. La harpe jouait le chant de Fioravente : *Amici alliegre andiamo alla pena...*

— *Agere non loqui !* prononça Coriolani au milieu du silence étonné qui régnait dans la salle.

La harpe se tut. Plusieurs gentilhommes et des gardiens suisses s'élancèrent dans le boudoir, sans attendre l'ordre du souverain. Ils trouvèrent la harpe dont les cordes vibraient encore, mais le musicien avait disparu.

Ceux qui se penchèrent sur le balcon pour interroger la campagne virent trois cavaliers, deux hommes et une femme, descendre au galop la route qui menait à Naples.

VII

LE ROI DE LA NUIT

Le soir, on crut à une révolution dans Naples. Tout ce peuple remuant qui regagnait les bas quartiers après avoir exercé les mille industries fantastiques qui sont le travail des Napolitains, était loin de deviner ce qui se passait à cette heure-là même dans la royale enceinte de la villa Floridiana, mais une émotion régnait, et ce n'était plus la disparition du baron d'Altamonte qui occupait les entretiens. On se pressait vers la Strada-di-Porto, cette Bourse des bruits populaires. Quelque chose de politique était dans l'air.

On rapportait que la bru du roi, la princesse de Salerne était tombée en disgrâce rien que pour avoir prononçé cette phrase inachevée : « Si Coriolani voulait... »

Nous devons rapporter ici un fait qui précéda des événements de plus haute importance. Le colonel San Severo (Luca Tristany) s'introduisit dans le logis de Peter-Paulus Brown et le somma de livrer *le diamant.*

Le colonel était accompagné d'une escouade de police. Sur le refus de Peter-Paulus, on l'arrêta avec sa femme Pénélope, son valet Jack et Mélicerte la suivante, et ils furent entassés tous ensemble avec leurs volumineux bagages dans deux voitures, malgré les protestations du sujet anglais qui menaçait Naples d'un bombardement de représailles.

San Severo croyait emporter le fameux diamant dans les bagages, aussi les deux voitures ne furent-elles point dirigées vers le bureau de police, on les fit sortir de la ville pour prendre le chemin de la montagne.

Le colonel, enveloppé d'un manteau, dont le pan lui cachait le visage, était monté sur l'un des sièges; l'autre voiture était conduite par un grand gaillard à mine grave dont le chapeau retombait sur ses yeux. Peter-Paulus n'était pas dans la même voiture que sa femme. Arrivés aux environs du théâtre del Fundo, ils virent tout à coup un mouvement désordonné; des flots de peuple tournaient l'angle du port et s'engouffraient dans les petites rues voisines. Des cavaliers passaient au galop, des fantassins les suivaient au pas de course.

Quelques cris, toujours cet appel mystérieux du Silence, se croisaient çà et là, sans qu'on pût savoir d'où ils étaient partis. Des trompes lançaient de loin en loin l'air de Fioravente : *Amici, alliegre, andiamo alla pena.* Des coups de mousquet, qui semblaient partir de la ville haute, retentissaient par intervalles.

Le vent apportait de grands nuages de fumée, expliqués par cette clameur qui sortait parfois de la nuit des ruelles : *Al fuoco ! al fuoco !* Et les groupes sombres, serrés, marchant à pas lents le long des maisons, s'arrêtaient sous certains balcons pour prononcer sur un mode lugubre : *Evviva la costituzione !*

Çà et là, on voyait briller des armes. Le peuple entourait un poste de gardes suisses et essayait de le désarmer.

Peter-Paulus et Pénélope eurent un instant l'espoir de « voir la révolution », mais le colonel descendit de son siège et dit aux deux cochers :

— Montez la rue de Tolède au galop ; prenez la rue des Tribunaux, sortez par la porte de Capoue et au galop, toujours au galop jusqu'à la montagne !

Les voitures partirent.

— *Alla pena !* cria le colonel qui se jeta à corps perdu au beau milieu de la cohue ; les coquins ne me disent jamais leurs affaires ; mais, puisqu'on danse, procurons-nous des violons !

Son compagnon et lui se ruèrent sur deux gardes suisses qu'ils renversèrent, puis ils disparurent dans la foule, emportant chacun un mousquet conquis. La foule cria : *Evviva la costituzione !*

A dix heures du soir, le canon grondait sur plusieurs points de Naples. On disait que vingt mille insurgés étaient en armes. Des barricades s'étaient élevées dans le Strada-di-Porto et dans toutes les rues environnantes. Mais on disait aussi que Porporato avait refusé de se joindre aux carbonari.

A onze heures les bruits de guerre avaient cessé. En revanche, une lueur était au ciel, jetant sur la ville ses reflets sinistres. On devinait quelques immenses incendies. En effet, cette forteresse dix fois séculaire, le Castello-Vecchio, brûlait avec les maisons qui l'entouraient. Les flammes sortaient en si prodigieuse abondance qu'on n'essayait même pas de lutter contre elles. Il y avait là plusieurs régiments l'arme au bras.

A onze heures et demie, les cinquante mille spectateurs de cette scène virent quelque chose de tellement fantastique que nous avons hésité à l'écrire. Le paratonnerre du Castello-Vecchio était encore debout. Tout à coup un être humain grimpa le long de cet étrange mât de cocagne. Il montait en se jouant. Arrivé à l'extrême pointe, il se prit à tourner autour de son effrayant pivot, dans la posture que les gymnastes appellent le *bras de fer*. La foule cria d'en bas : — Bravo, Saltarello ! bravo, Cucuzone.

Un grand nombre de coups de feu partirent des positions occupées par les troupes réglées, mais aucun ne porta. Cucuzone, se tenant d'une main au paratonnerre, déroula de l'autre une interminable ceinture qui lui entourait le corps. A mesure qu'il la déroulait, la ceinture se prenait à flotter à longs plis. Il la fixa enfin à la tige de fer.

Au premier souffle du vent qui la déploya dans toute son étendue, on vit un immense étendard éclairé comme en plein soleil par l'incendie. Il portait au centre un cœur percé de deux glaives : l'écusson des comtes de Monteleone. Autour de l'écusson courait la devise : *Agere, non loqui*. Cucuzone redescendit sans encombre et disparut. La partie sud du Castello-Vecchio s'écroula bientôt après avec un épouvantable fracas.

A ce moment, les cornemuses calabraises, les *vezzi* de l'Abruzze et les trompes de chasse sonnèrent de tous côtés la fanfare du Silence. Le cordon noir qui entourait la forteresse se massa. Une colonne serrée, en tête de laquelle marchait trois hercules : Luca Tristany, Gaspardo et Ruggieri, donna comme le trait d'une catapulte dans les rangs de la garde suisse et perça. Au centre de la Strada-di-Porto, devant la fontaine des Trois-Vierges, un carrosse, enlevé aux écuries royales, et tout drapé de crépines d'or, stationnait. Huit chevaux des écuries du roi le traînaient.

Un homme vêtu de poupre comme un empereur, et beau comme un demi-dieu, parut porté à bras en triomphe. Cent torches éclairaient sa marche. Il monta dans le carrosse royal. Une troupe nombreuse de cavaliers lui fit cortège. Sur son passage, des coureurs allaient acclamant le prince.

Puis les mille bruits qui remplissaient la cité s'amoindrirent, *Coriolani n'avait pas voulu.* Hors de la ville, la lueur des torches raya encore longtemps les ténèbres dans la direction de la montagne.

Au bout d'une demi-heure on ne voyait plus rien; tout faisait silence, clameurs et fanfares. On ne voyait plus rien que cette colossale fumée du volcan, voilant de brun la face pâle de la lune décroissante.

VIII

LES DEUX PÊCHEURS

Ceux qui virent ces événements prétendent que Naples fut pendant une nuit à la merci complète des tiers-carbonari (règle du Silence). Il eût suffi de la volonté d'un seul homme pour faire une révolution. La volonté manqua, nous l'avons dit. La roi de la nuit dédaignait la victoire.

Ferdinand de Bourbon, les princes, les princesses, passèrent douze heures d'angoisse au château. Ordre d'armer avait été envoyé à une frégate de l'État, en cas de malheur. La princesse de Salerne, femme du cadet de Bourbon, tomba en disgrâce pour avoir prononcé les paroles rapportées au précédent chapitre. Elle avait dit : « Si Coriolani voulait... » Elle passa deux ans d'exil à Capri.

Le lendemain, Johann Spurzheim prit le portefeuille de ministre d'État et la présidence du conseil. Trois régiments partirent dans la direction de la montagne pour réduire les révoltés. Le docteur Pietro Falcone les accompagnait avec une commission du roi. Malatesta, Sampieri, Colonna, Vespuccio, Marescalchi, Gravina, Pitti, Ziani, suivirent l'expédition en qualité de volontaires.

C'était le sixième jour après l'incendie de Castello-Vecchio. Le soleil se couchait dans ces beaux horizons de l'Italie du sud que nous avons décrits plusieurs fois, au commencement de ce récit. La mer n'avait point de vagues, mais elle moutonnait sourdement, grise d'écume, et de temps en temps la nature semblait pousser une confuse et grande clameur. Cela venait de l'air ou de la terre; on ne savait pas.

L'atmosphère était lourde, les aspects semblaient se rapprocher, comme si la voûte céleste, abaissée au zénith, rétrécie au cercle horizontal, eût pressé violemment les perspectives. De la pointe sud de la baie de Santa-Eufemia, on devinait la Sicile dans un nuage qui paraissait tout proche, tandis que les îles d'Éole, accusées et fermes, tachaient nettement la mer de bronze,

Il pouvait être sept heures du soir. Chose rare en ce lieu, deux petits navires de guerre croisaient dans le golfe. Tous deux portaient le pavillon napolitain. L'un était une goëlette-brick, l'autre, une felouque. Les felouques ont deux mâts; *l'arbore di mestro* et *l'arbore di trinchetto*. Les plus grandes portent douze canons en batterie et seize coronades légères sur le pont. Le brick-goëlette et la felouque, échangeaient souvent des signaux,

non seulement entre eux, mais encore avec des postes militaires, établis de distance en distance sur la côte. Quelque bateaux pêcheurs allaient et venaient au large.

Un de ces bateaux, plus fort que les autres, se tenait à trois lieues de la côte, et courait des bordées, de manière à surveiller tour à tour tous les points du rivage. Son équipage ne se composait que de deux hommes : Un jeune mousse à la figure éveillée, un matelot au corps herculéen, au front bas, couvert par une forêt de cheveux noirs. Celui-ci avait à la bouche une vaste pipe d'écume. Le mousse avait une taille frêle et fine. Ses grands yeux noirs, surmontés de sourcils fiers, tracés hardiment, interrogeaient la côte avec inquiétude.

— A notre filet ! dit le matelot, ce damné lieutenant qui est là-bas nous lorgne comme s'il savait qu'il y a ici une jolie dame.

On distinguait, en effet, sur le pont de la felouque, un officier dont la lunette était braquée vers le large Le matelot passa sur son front sa main rude, et la retira baignée de sueur.

— Signora, reprit-il en regardant l'horizon du coin de l'œil, ce n'est pas aujourd'hui la mer de tous les jours. Il y a des démons dans l'air. Que disait-on du volcan à votre départ de Naples.

— Le Vésuve fume, répondit le mousse; avant-hier, il a éclairé, hier il a commencé à jeter des flammes; mais la lave n'a pas encore débordé.

— La lave débordera; avant qu'une semaine soit passée, le Vésuve débouchera son goulot ou crèvera son flanc. Quelle heure donnez-vous, signora?

Le mousse tira de son gousset une riche et mignonne montre de femme, qui marquait sept heures et un quart. Les regards du matelot s'assombrirent.

— Rien encore ! murmura-t-il.

Il changea d'amure et serra le vent, mettant le cap sur Stromboli. La barque fila rapidement au large. Après quelques minutes Ruggieri braqua successivement sa longue-vue sur deux points du rivage : l'un en dedans du cap Vatican, l'autre beaucoup plus au nord presque dans la direction du Pizzo. Il était désormais soucieux. Le mousse s'était assis à l'arrière de la barque et rêvait. Tout à coup Ruggieri frappa dans ses mains et poussa un grand cri. Le mousse, éveillé en sursaut, releva la tête. Il y avait une larme dans ses yeux.

Voyez ! signora, voyez ! dit Ruggieri, qui redressa son torse vigoureux et enfla sa poitrine.

A gauche des hauteurs du Pizzo, dans la campagne, une épaisse colonne de fumée s'élevait; une flamme rouge en teinta bientôt la base. La signora, déguisée en mousse, laissa échapper un soupir.

— Le sort en est jeté ! murmura-t-elle.

— Le signal est au Col-de-Nari, dit le matelot; le diable s'en mêle ce soir... Mais nous n'avons pas peur du diable !

En un clin d'œil, la barque vira de bord et se prit à lutter contre le vent qui mettait la voile jusque dans l'écume. Une demi-heure après, elle dansait au ressac devant une côte rocheuse, à un demi-mille au delà du Pizzo

C'était le rendez-vous fixé. A droite et à gauche, deux petites pointes de rochers s'avançaient dans la mer, faisant de ce lieu une anse microscopique dont les contre bandiers utilisaient souvent leur abri.

Ruggieri essaya de mouiller son ancre entre les deux roches, mais les dents du grappin ne purent mordre ce fond de galet par le temps qu'il faisait. Ruggieri amena sa voile et tâcha de se soutenir avec les avirons. Une ligne d'écume plus éclatante annonça le fond de l'anse. Ruggieri héla. Ce cri d'espèce particulière, que nous avons plusieurs fois entendu à Naples, lui répondit aussitôt et deux formes se détachèrent sur une sorte d'esplanade rocheuse, à sept ou huit pieds au-dessus de la barque, qui ne pouvait guère s'avancer à plus de deux longueurs d'aviron, sous peine d'être brisée en mille pièces. Sous l'esplanade, c'était une rampe à pic.

— Faisons vite ! dit une voix impérieuse sur le rocher. Fiamma est-elle à bord?

— Me voici, répondit le mousse.

— Bonjour, Ruggieri ! dit-on en même temps là-haut.

— Bonjour, Cucuzone ! repartit d'en bas le matelot. As-tu la corde?

— Toujours.

— Mets une pierre au bout, car ce vent-là repousserait un câble ! et prends garde de nous assommer.

On voyait, sur cette galerie circulaire qui régnait au fond de l'anse, une silhouette fière et haute, sous le pli d'un manteau qui fouettait bruyamment au vent. Une autre forme humaine s'agitait au-dessous. C'était Cucuzone, occupé à nouer le bout de sa corde autour d'un quartier de rocher. Un éclair qui déchira la nue, précédant un coup de tonnerre lointain, mit tout à coup en lumière cette hautaine silhouette de l'homme immobile. Nous eussions pu reconnaître le visage triste, mais calme, de ce beau prince Fulvio Coriolani, la folie de la cour de Naples.

IX

UNE IDÉE DE RUGGIERI

Cucuzone, ayant serré sa corde autour d'une roche, prit son temps, et la lança de manière que la pierre tombât à l'eau tout près de l'avant, à la portée de la main de Ruggieri. Une première tentative manqua par la faute de la rafale; à la seconde, Ruggieri saisit la corde et tomba, du coup, la la poitrine contre le plat-bord. La barque faillit chavirer, et s'emplit d'eau à demi.

— Heureusement, dit le matelot, qu'elles sont bonnes toutes deux, la poitrine et la chaloupe !

Il prit la gaffe et piqua le roc au moment où la barque allait donner contre l'une des parois de la crique. Le danger passé, il détacha la pierre et noua solidement la corde au pied du mât. Cucuzone avait fixé l'autre bout à une corne du roc. Ruggieri rama vigoureusement pour tendre le câble.

Cucuzone s'engagea le premier sur ce pont vacilant que chaque rafale balançait avec furie. Ce fut un jeu pour le saltarello, mais le passage de Fulvio fut moins aisé. Il resta suspendu une longue minute entre le ciel et la mer. Le vent secouait la corde qui tremblait comme un fil.

Mais Fulvio était jeune, leste, adroit et sans peur. Il mit le pied sur la barque.

Fiamma lui tendit ses mains en pleurant. A ce moment, les aboiements d'un chien se firent entendre dans les roches.

— A plat ventre, tout le monde ! s'écria Ruggieri.

D' une main il terrassa brutalement Fiamma; de l'autre, il saisit le prince Fulvio et l'entraîna dans sa propre chute. Il était temps, Les roches s'éclairèrent, renvoyant d'écho en écho le fracas roulant d'un feu de file. Une grêle de balles passa au-dessus de la barque. Ruggieri et Cucuzone s'emparèrent des avirons; à la seconde décharge, les miliciens étaient hors de portée et tiraient au hasard.

— Borde la voile, maintenant, dit le saltarello, et reposons-nous.

Joignant l'exemple au précepte, il se coucha tout de son long au fond de la barque, et commença à ronfler comme un juste. Fulvio et Fiamma étaient assis l'un près de l'autre, à l'arrière.

— Merci, sœur chérie, disait le prince : quels dangers tu as bravés pour me servir !

— Fulvio, répondit simplement la zingara, si elle t'avait aimé, j'aurais été heureuse de contempler votre bonheur.

Fulvio laissa tomber sa tête entre ses mains.

— C'est Julien de Monteleone qu'elle va épouser, n'est-ce pas? demanda-t-il.

Sa voix était timide comme celle d'un enfant. Fiamma ne répondit que par un signe de tête affirmatif. Il y eut entre eux un long silence.

— L'aime-t-il? demanda tout à coup Fulvio.

— Qui donc? fit la zingara éveillée de sa rêverie.

— Mon frère Julien, répéta le prince, aime-t-il dona Angélia Doria?

— Oui, dit-elle, c'est un pur et noble enfant.

— Alors, prononça Fulvio de ce ton du juge qui rend un arrêt, je veux qu'ils soient heureux !

Il se tut; la barque, penchée, courait dans la nuit. On apercevait les côtes comme une muraille lointaine et sombre.

— Maître, demanda Ruggieri qui avait repris le gouvernail, où faut-il aller maintenant.?

— Je ne sais encore, répondit Fulvio.

Puis s'adressant à la zingara, il ajouta :

— Parle !

— Que veux-tu savoir? demanda-t-elle; ton cœur va saigner.

— Mon cœur est mort, répartit le prince, dont la voix était sourde et découragée. Parle ! J'ai fait vingt lieues, à travers cent périls, pour avoir les nouvelles que tu m'apportes. J'ai abandonné mes frères victorieux, j'ai déserté mon poste de bataille. Les hommes m'appellent brigand, les brigands m'appelleront traître. Parle, te dis-je, parle !

— J'ai vu Angélia, dit tout bas Fiamma.

Fulvio se rapprocha et dit :

— Si l'on m'eût salué ce jour-là du nom de comte de Monteleone, Angélia m'aurait-elle trahi?

— Dieu le sait.

La nuit cachait l'expression de dédain qui était sur le beau visage de Fiamma. Fulvio serra sa poitrine à deux mains.

— Cet air qui nous entoure est de plomb, dit-il; j'étouffe !

Quand le vent cessait de souffler, c'était en effet un calme brûlant et si étrange, que la gorge oppressée semblait se rétrécir. On entendait alors des bruits inouïs du côté des rivages. La terre, invisible, avait de grands gémissements. Fulvio demanda :

— Où l'as-tu vue?

— Dans sa prison, répondit Fiamma.

— Dans sa prison ! se récria le prince, qui tressaillit comme un lion blessé; ai-je bien entendu?

Il se tourna vers Ruggieri, et reprit tout haut :

— A Naples, ami ! Nous allons à Naples.

Dans les ténèbres, on put entendre un sanglot soulever la poitrine de la zingara.

Les deux navires de guerre étaient désormais entre la barque et cette crique rocheuse où s'était opéré l'embarquement.

— Parle ! dit encore Fulvio, je veux tout savoir ! Parle-moi de mon

frère Julien que j'aime, de ma sœur Céleste, vers qui mon cœur s'élance, de ma mère, pauvre martyre. Parle-moi de Lorédan, mon ennemi loyal. Tu m'entends, je le veux !

Fiamma se recueillit un instant; puis elle dit :

— Angélia était à la villa Floridiana, Céleste vous attendait dans votre palais. Elle s'évanouit en voyant le cadavre du vieux Manuele, assassiné par ce misérable Pietro Falcone.

— Celui-là, interrompit Fulvio, que Dieu lui fasse paix, j'aurais voulu l'épargner.

— Pendant que la fusillade grondait autour du Castel-Vecchio en flammes, reprit la zingara, Johann nommé premier ministre par le roi, n'était pas à son poste; il poursuivait son œuvre. Ai-je besoin de vous dire qu'il trahissait depuis longtemps? Vous savez sans doute pourquoi il trahissait, et quelle ambition implacable s'était emparée de ce moribond...

— Je sais tout, dit Fulvio.

— Et que comptez-vous faire à ce Johann, seigneur?

— Notre loi veut sa mort. Parle, Fiamma, et ne t'arrête plus !

— Johann s'empressait de jouer ses dernières cartes, achevant le gain de sa partie. Maria des Amalfi, la pauvre douce femme, déjà replongée dans cette nuit de l'esprit où la science du docteur Daniel avait porté la lumière, était conduite à l'hôtel de la Piazza del Mercato. On l'installait dans les propres appartements de Barbe Monteleone. Le cercueil de Barbe venait à peine de prendre le chemin du cimetière, que les ouvriers attachaient déjà les draperies de velours à l'alcôve de la nouvelle épouse...

— Que dis-tu? s'écria le prince qui n'avait pas deviné cet excès d'audace.

— Je dis ce qui est, répartit la jeune fille; Johann favori du roi, a obtenu du roi l'autorisation d'épouser Maria des Amalfi, qui est redevenue folle.

— Mais il suffit de dire au roi...

— Que David Heimer était non seulement maître du Silence, mais chef des Carbonari du rite allemand? le roi le sait. Le roi croit que ce fidèle serviteur s'est introduit dans ces associations pour les perdre. Le roi est désormais l'esclave de cet homme, qui le mène à l'abîme.

Fulvio murmura comme en se parlant à lui-même :

— Le docteur Daniel m'a dit : « La folie a la mémoire de la folie. » Si Maria des Amalfi a perdu de nouveau la raison, elle reconnaîtra son bourreau !

— Eh bien, n'est-ce pas un dévoûment angélique que d'épouser une pauvre femme qui, dans sa folie, vous prend pour un scélérat et pour un monstre? Le roi sait tout, et le roi a dit : « Ce Spurzheim est un saint, le mariage se fera ! »

Fulvio frémissait de tous ses membres.

— Mais c'est horrible, cela ! grinça-t-il entre ses dents serrées.

— C'est horrible, répéta la zingara; et ce n'est pas tout; David Heimer, ce démon, ne pouvait s'arrêter en chemin. Il a le terrible génie du mal.

— Qu'y a-t-il encore? demanda le prince avec abattement.

— Il y a d'abord cette conséquence : Johann, en épousant la comtesse qui, dans ses rares moments de lucidité, lui témoigne une reconnaissance sans-bornes, prend le titre de comte de Monteleone, et devient le tuteur naturel des deux enfants...

— Lui ! s'écria Fulvio dont les poings se serraient ; lui ! l'impur scélérat ! le tuteur de mon frère et de ma sœur !

— Ce n'est pas tout encore, dit Fiamma. Le titre de comte de Monteleone n'est bon pour Johann que s'il apporte avec soi l'immense fortune de cette puissante maison. Or, entre cette fortune et Johann, quatre existences se dressent comme un infranchissable obstacle.

— Quatre assassinats ! murmura Fulvio.

— D'abord, Julien et sa sœur Céleste puis Angélia et son frère, le comte Lorédan... mais que parlez-vous de quatre assassinats? Il est au moins une de ces quatre personnes qui peut devenir pour Johann la poule aux œufs d'or. Doria a hérité de Monteleone, Monteleone ne peut-il pas hériter de Doria?

— Que veux-tu dire?

— Voilà ce que je veux dire : il faut que Julien meure; il faut qu'Angélia disparaisse; il faut que le comte Lorédan soit supprimé, mais il faut que Céleste vive; Céleste, l'unique et suprême héritière des deux plus opulentes familles de l'Italie !

Elle arrêta Fulvio qui voulait parler.

— Laissez, reprit-elle, j'ai fini ! Johann Spurzheim a voulu que cette besogne fût son chef-d'œuvre. On ne s'attaque pas impunément à des princes comme Lorédan ou Julien, mais deux jeunes gens irrités qui s'exterminent dans un duel furieux sans témoins, sans merci, que dites-vous de cela, Fulvio?

— Explique-toi.

— A l'heure où le Castel-Vecchio brûlait, Angélia Doria fut enlevée à la villa Floridiana, et Céleste Monteleone fut enlevée au palais Coriolani.

— Par lui? par Johann?

— Et par qui donc? Seulement, grâce à une intrigue habilement ménagée, le ravisseur d'Angélia s'appelle, pour Lorédan, Julien de Monteleone; et, pour Julien de Monteleone, le ravisseur de Céleste a nom Lorédan Doria.

— Et ils se sont battus à mort?

— Johann Spurzheim les tient prisonniers. La cour croit qu'il veille sur leurs jours, mais demain...

— Assez ! dit Fulvio, j'ai compris... tu es ma seule amie !

Puis, se tournant vers Ruggieri :

— Au point du jour, il faut que nous soyons en vue de Naples !

Et avant la réponse du matelot :

— Où cet homme garde-t-il Angélia et Céleste?

— A la villa de Barbe Monteleone, entre Castellamare et Resina.

— Tu as entendu, Ruggieri, dit Fulvio, c'est là que nous débarquerons !

Le matelot tendit sa joue à la rafale.

— C'est impossible, maître, répondit-il.

— Comment ! quand j'ordonne...

— Maître, le vent n'obéit qu'à Dieu !

Fulvio frappa du pied. Ruggieri continua paisiblement :

— Avec le temps qu'il fait et la barque où nous sommes, il faut plus de vingt-quatre heures pour gagner le golfe de Naples.

— Par terre, murmura Fiamma, avec de bons chevaux...

— Nous trouverions au lieu de relais de poste, des gendarmes tout le long de la route. Laisse parler Ruggieri, il a son idée : N'est-ce pas, Ruggieri que tu ne nous as pas tout dit?

— On ne dit jamais tout, repartit le marin aux larges épaules ; je suppose que le bon Dieu, en place de cette coquille de noix qui est sous nos pieds, nous envoie une bonne felouque capable de courir dans le vent... une felouque comme celle qui croise là-bas...

— En ce cas-là, combien te faudrait-il de temps pour doubler le cap Campanella?

— Douze heures.

— Tu préfèrerais la felouque au brick-goëlette?

— Parbleu ! quand ça ne chavire pas, ça file, vent debout, comme un cheval de course... mais, à dire vrai, maître, nous n'avons pas à choisir.

Le prince leva les yeux vers le golfe.

— Si fait, répliqua-t-il froidement : voici le brick à droite, la felouque à gauche : ton choix est bon. Cargue la voile et paille tes avirons, nous allons prendre passage à bord de la felouque !

X

TOUTES VOILES DEHORS !

Ruggieri ne prit point la peine de dissimuler son parfait contentement; ayant viré de bord, il donna un coup de pied joyeux et amical dans le flanc de son ami Cucuzone qui se leva en demandant; Quoi de nouveau?

— Un tour de force, répondit Ruggieri.

Cucuzone se frotta les yeux, s'étira et exigea des explications. Elles furent données par l'amiral Ruggieri à qui Fulvio cédait le commandement, et qui dit ensuite :

— Ecoute-moi voir, mets ta chemise à l'aviron de droite, sauterelle, je vas mettre mes calzoni à celui de gauche. Y sommes-nous?

— C'est fait, dit Cucuzone.

Et Fulvio ajouta :

— Dis vite ton plan nous accosterons rien que par la dérive.

— La dérive n'y fera rien, Altesse, ce n'est pas par ce bout-là que nous le prendrons. Regardez voir un peu la mer, on y verrait une paille flotter, cela partout excepté au nord-nord-est où le ciel donne un peu de lumière qui bouche l'œil... dans son champ, s'entend. Borde ton aviron, sauterelle, et nage en douceur, vous allez voir comme le tour va se jouer !

La felouque avait son avant tourné vers cette lueur fausse qui gênait la vue du côté du nord-nord-est. La barque était tout à fait à l'opposé, Ruggieri manœuvrait de façon à gagner vers l'ouest pour faire le tour du bâtiment de guerre.

— J'aimerais assez savoir ce que nous avons en fait d'armes, dit-il, baissant déjà la voix; quand je commence à dîner, je demande toujours la carte.

Le prince et Cucuzone portaient chacun deux paires de pistolets; Ruggieri en avait lui-même une paire. Tous les trois avaient en outre leurs couteaux et il y avait deux fortes haches au fond de la barque. Fiamma voulut avoir un des pistolets de Fulvio. Ruggieri secoua la tête.

— La poudre ne vaut rien cette nuit ! grommela-t-il; je donnerais toute notre artillerie pour une hache de plus.

Il s'interrompit pour ordonner :

— Au gouvernail, Altesse, s'il vous plaît; il nous faut passer au vent de la felouque, le plus loin possible sans trop se rapprocher de ce diable de brick qui n'a pas l'air de dormir.

Fulvio saisit la barre.

— Et comment vas-tu t'y prendre, Ruggieri? demanda-t-il.

Celui-ci, qui n'avait pas quitté sa pipe d'écume depuis l'instant où nous l'avons rencontré dans ces parages, l'ôta respectueusement de sa bouche et la plaça, comme un objet précieux, dans son sein.

— Altesse, répondit-il, je ne voudrais pas tenter cela avec des Français, ni même avec des Anglais, mais nos vigies napolitaines dorment debout. Il y a chance de réussir.

— Explique-toi ! ordonna le prince.

Ruggieri obéit, tout en continuant de nager. Son explication ne fut pas longue. A demi-mot, ses deux compagnons l'avaient compris. Toute autre femme, à la place de Fiamma, eût crié à la démence; Fiamma posa sa main sur l'épaule de Fulvio et dit :

— Je sais que je dois mourir avec toi.

Ce fut la dernière parole prononcée. On venait de dépasser la felouque qui se balançait au roulis. Nos aventuriers en étaient si près qu'ils entendaient le cri du bois dans les mortaises et les claquements du pavillon qui fouettait à la corne.

Quand le roulis abaissait le bordage, ils pouvaient glisser un regard jusqu'au pied des deux mâts. Autour de l'arbre de mestre, où il y avait un fanal, une demi-douzaine de matelots jouaient aux dés. A l'arrière, à quelques pieds de l'arbre de trinquet, deux officiers causaient. Il n'y avait qu'un homme à la barre. Il n'y avait qu'une vigie, à gauche, sur le parapet du plat bord et l'on ne pouvait voir les agrès. C'était donc, sans compter l'imprévu, neuf ou dix ennemis visibles qu'on allait avoir à combattre dès le premier choc. Il fallait que ce premier choc fût décisif.

La barque semblait maintenant s'éloigner de son but. Elle gagnait au nord-nord-est, à deux portées de fusil environ de la felouque. Au bout de dix minutes, Ruggieri dit tout bas :

— Tribord, la barre, Altesse ! virons, il est temps.

Le vent augmentait à chaque instant de violence.

— Stop ! dit encore Ruggieri : laisse arriver.

Cucuzone cessa de ramer et reprit aussitôt cette posture nonchalante qu'il affectionnait. Un coup de pied de l'amiral Ruggieri l'avertit que la paresse n'était pas de saison.

— Tiens-toi paré ! lui dit-il ! l'aviron haut; si nous dévions de dix palmes à droite ou à gauche, nous sommes morts.

C'était un vrai marin que ce Ruggieri. Son calcul était d'une rigoureuse exactitude. Par la seule action du vent sur la coque de la barque, celle-ci dérivait lentement, mais sûrement vers la felouque.

— Une idée à tribord, Altesse ! ordonna-t-il, et coupons nos têtes !

Ils se baissèrent tous à la fois de façon qu'aucune saillie ne dépassât les profils de la barque. Une distance de cent palmes les séparait à peine de l'avant de la felouque lorsque l'officier de quart emboucha le porte-voix.

— Pare à virer ! commanda-t-il.

— Nage ! ordonna en même temps Ruggieri.

Au moment même où la felouque venait au vent sous l'action de son gouvernail, la barque, qui avait subi une vigoureuse impulsion, se présenta par le travers à l'éperon de la felouque.

— Qu'est-ce cela? demanda l'officier qui avait ressentit le choc.

Les débris de la chaloupe, coupée en deux, glissaient le long des flancs du grand navire, mais nos quatre aventuriers, le couteau entre les dents, étaient suspendus, comme une grappe humaine aux guindeaux qui soustendaient le beaupré. Fulvio tenait Fiamma par la ceinture.

— Il n'y avait personne là-dedans, dit l'officier en regardant les débris qui passaient; je n'ai pas entendu un seul cri.

Un matelot, penché sur le plat-bord, répondit :

— C'était quelque barque chavirée... Ohé! vigie! Si nous avions rencontré la Rocca Forcata au lieu de cette coque de noix, nous serions maintenant avec les thons!

Au lieu de répondre la vigie rendit un râle sourd et comme étouffé. On la vit distinctement s'affaisser le long du plat-bord. A cet instant, le capitaine mit la tête au grand panneau, demandant, lui aussi : Qu'est-ce donc? Il n'eut que le temps de se jeter au bas des degrés. La lourde trappe soulevée violemment, retomba de tout son poids avec fracas.

Sept cadavres étaient sur le pont : trois têtes fendues jusqu'aux épaules; quatre poitrines ouvertes par le couteau calabrais. Il n'y avait de vivant que le timonnier qui était tombé, paralysé par la terreur. Les deux panneaux furent en un clin d'œil maintenus solidement. Il n'y avait plus de communication possible entre le pont et l'intérieur du navire que par les sabords.

Comme Ruggieri achevait d'assujettir la grande écoutille, la mer s'éclaira tout à coup à babord, le pont trembla et un coup de canon partit sous ses pieds dans la batterie. L'équipage de la felouque appelait le brick-goëlette à son aide. Le brick entendit, car trois fanaux s'allumèrent aussitôt à sa grande hune. Ruggieri se pencha au-dessus du plat-bord, et cria :

— Nous sommes ici trente lurons de Porporato. Nous avons de la poudre pour faire chanter votre chapelet de caronnades. Je suis Ruggieri, Beldemonio est avec nous. Si vous êtes sages, il ne vous arrivera pas malheur; si vous faites encore du bruit, nous braquons vos caronnades à pic et nous cassons votre felouque comme une noisette!

Cette harangue paternelle fut suivie d'un profond silence. Le brick-goëlette avait changé de bordée et se rapprochait sous sa grande voile et son foc. Tout en marchant, il faisait des signaux, mais la felouque restait désormais sombre et muette. L'idée qu'ils avaient là, sur le pont au-dessus d'eux, trente forbans résolus et bien armés parmi lesquels se trouvaient ces diables incarnés, Beldemonio et Ruggieri, terrifiait les marins parqués dans la batterie.

Le silence fut rompu par un éclat de rire de Cucuzone. Il venait de monter d'un seul bond sur les épaules du timonier tremblant.

— Hé! Ruggieri! s'écria-t-il; devine qui nous avons là! C'est Toniotto, le Tarentais, poltron comme une poule, mais bon matelot. A trois nous n'aurions jamais pu border la grande voile de trinquet, voilà du renfort.

— Il faudra que la signora tienne la barre, répondit Ruggieri; en besogne! ce lourdaud de brick file mieux que je ne croyais.

Cucuzone sauta sur les planches et donna une poussée au Toniotto qui

vint rouler aux pieds du prince. Le brick dessinait distinctement dès lors sa grande silhouette dans la nuit. Fulvio tira sa montre.

— Nous avons encore une heure avant le lever de la lune, dit-il, dans une heure il faut que nous soyons hors de vue.

— A la vergue, Cucuzone ! commanda Ruggieri.

— Donnez-vous la peine de monter, seigneur Toniotto ! dit celui-ci qui mit respectueusement le bonnet à la main.

Toniotto ne se fit pas prier. C'était un matelot, mais comme il fut en haut aussi vite que Cucuzone, le virtuose, il faut bien dire que la peur lui donnait des ailes, ils se mirent chacun d'un côté de l'immense antenne et commencèrent à déferler. Le vent leur fouettait la toile au visage, mais Cucuzone avait plus d'un talent. Grâce à sa singulière adresse, on put jeter l'écoute unique qui sert à maintenir les voiles latines. Ruggieri et le prince, saisissant ensemble ce câble qui les souleva deux ou trois fois à un demi-pied du pont, parvinrent à border la voile.

Alors la felouque donna à la bande si terriblement que le bout de l'antenne laboura l'écume. Il y eut un grand cri d'alarme dans la batterie, parce que l'eau entrait à flots par les sabords.

— Bouchez tout ! commanda Fulvio dans le porte-voix.

Ruggieri, bondissant par-dessus les cordages, avait déjà la barre en main. Les gonds du gouvernail crièrent, la felouque se releva, souple et vive. L'instant d'après, elle fendait l'écume avec la rapidité d'un cheval de course. Au bout d'une heure, des teintes sanglantes diaprèrent le sud-est; il y avait un grand nuage qui planait comme un énorme oiseau au-dessus de la ligne de l'horizon laissant libre une étroite bande de ciel. La lune parut bientôt dans cet espace vide; c'était le croissant ébréché du dernier quartier.

Quand le croissant piqua sa corne supérieure dans le nuage, les bords de celui-ci prirent des teintes d'acier poli. Le brick-goëlette se perdait au lointain; il fallait la lunette de nuit pour distinguer sa grande voile, qui semblait l'aile d'une mouette à perte de vue. En même temps les profils de la côte sortaient du noir.

— Belvédère ! murmura Fulvio dont l'œil inquiet interrogeait le rivage; le vent a sauté, la tempête nous pousse, nous filons dix nœuds.

Fulvio et Fiamma étaient assis l'un auprès de l'autre. Ils gardaient désormais le silence. Ils avaient passé la Scalea; ils gagnaient au large en face du golfe de Policastro pour doubler le cap Palinure. Bientôt le phare de la Liscosa montra son feu tour à tour blanc et rouge; c'était une course furieuse; la felouque gémissait jusqu'aux jointures les plus profondes de sa charpente. Il y a bien des gens, dans le pays qui se souviennent encore de cette nuit du 14 février 1823 et de celle qui la suivit, pendant laquelle eut lieu la dernière grande éruption du volcan. La mer et la terre étaient en fièvre. La terrible convulsion qui se préparait pesait sur elles.

Au petit jour, la felouque donna toutes voiles dehors dans la passe entre l'île de Capri et le cap Campanella. Une heure après, au moment où le soleil se levait, on jeta l'ancre entre Castellamare et la Torre dell'Annunziata.

— Nous partons quatre, dit Ruggieri dans le porte-voix aux captifs de

la batterie; il reste vingt-six hommes sur le pont. Dans deux heures, tout sera fini, et vous serez libres.

Cucuzone et le Toniotto avaient mis un canot à la mer. Le vent avait diminué; la mer bleue se faisait houleuse et commençait à déchirer partout son blanc linceul d'écume. Le ciel était clair, et sauf l'effrayant panache de fumée que le Vésuve déroulait à gros flocons, vous eussiez dit une de ces matinées de mars ou de septembre, où l'équinoxe amène ces brusques alternatives de calme et de tempête.

Ce fut en plein jour, à huit heures du matin, que nos aventuriers prirent terre devant Revigliano. A un coude du Sarno, dans une oasis plantée de beaux arbres, s'élevait une villa d'aspect sombre qui semblait avoir été bâtie au temps de la domination espagnole. Les fenêtres de la façade extérieure étaient toutes fermées. Fiamma qui marchait la première s'arrêta et dit :

— C'est là.

Fulvio lui tendit la main.

— Tu as tes instructions, lui dit-il; vous deux, Cucuzone et Ruggieri, vous avez les vôtres. Partez sur le champ pour Naples, et revenez bien vite, je vous attends !

Il s'enfonça aussitôt dans les bosquets qui entouraient la villa. Fiamma le suivit longtemps d'un regard triste. Quand elle l'eut perdu de vue, elle rejoignit ses deux compagnons qui montaient au village d'Angri. Ils trouvèrent là des chevaux et partirent au galop pour Naples.

XI

LE DERNIER RÉCIT DE MARIOTTO

Le soir précédent, vers l'heure où nos quatre aventuriers se glissaient silencieusement sous le beaupré de la felouque pour tenter ce coup de main qui les avait rendus maîtres d'un équipage de soixante hommes, Naples était dans un état d'agitation sourde. On se pressait aux environs du port comme si c'eût été une fête publique, mais il n'y avait point de joie, au contraire. Les marchands vendaient peu, et, chose inouïe, les marchands criaient peu leur marchandise; les besoins de la vie donnaient trêve; la pesanteur extraordinaire de l'atmosphère n'était pas propre à aiguiser l'appétit. Le vent, qui s'engouffrait dans les rues, brûlait; la terre, chaude, exhalait des miasmes si pénétrants, qu'on avait vu des malheureux tomber comme asphyxiés sur les dalles.

Dès huit heures du soir toutes les cuisines étaient éteintes dans la Strada-di-Porto. Personne ne trébuchait sur ces perfides tranches de pastèques, débris de quelque joyeux repas; personne n'en avait mangé. C'est à peine si l'on entendait, à de longs intervalles, ce cri si souvent répété d'ordinaire : *Co due tornesi, vive, magne et ti lave la faccia!* « Pour quatre centimes, tu bois, et tu fais ta toilette ! » Les seules personnes occupées, c'étaient les nouvellistes et les improvisateurs.

Il y en avait sur chaque borne et sur chaque pas de porte; il y en avait partout. Beaucoup de jeunes talents inconnus firent leurs débuts dans cette mémorable soirée. C'est qu'il y avait à dire : les nouvelles se croisaient et se pressaient ! Le Vésuve fumait et flambait; mais il s'agissait bien du Vésuve ! On annonçait un tremblement de terre ; mais qu'importait le tremblement de terre? Ce qui intéressait tout le monde, c'étaient les événements bizarres et dramatiques qui avaient eu lieu depuis quelques jours. Chacun croyait savoir quelque chose, et grillait littéralement d'en apprendre davantage.

On allait d'un improvisateur à l'autre. Ceux d'entre eux qui passaient pour être bien renseignés avaient des centaines d'auditeurs. Mariotto, notre Mariotto, le *grazioso* de la multitude napolitaine, en aurait eu certes des milliers, mais le Mariotto n'était pas là. On le cherchait, on l'appelait; c'était en vain; personne ne l'avait vu de cette journée. Mariotto laissait le champ libre à la foule de ses concurrents. Toutes les places étaient prises, jusqu'à la sienne : C'était Luigi, le Syracusain, qui tenait ce poste d'honneur; il en était tout fier.

— Mes frères ! criait-il justement après avoir raconté je ne sais quelle histoire, le Mariotto vous en dirait-il plus long et meilleur? Il en est des renommées comme du macaroni. Le macaroni de la Sabione est le plus goûté de tous et c'est celui qui coûte le moins cher !

Ayant glissé perfidement cette attaque jalouse, Luigi poursuivit le cours de ses succès. Ce qui se disait, ce soir, dans la Strada-di-Porto avait, du reste, un caractère uniformément curieux. Un drame se jouait à côté de cette populace, et cette populace le savait. C'était bien plutôt une tragédie, car il y avait des rôles pour le roi, pour les princes et princesses, pour les ministres. Depuis six jours qu'avait eu lieu l'assemblée de famille de la villa Floridiana, le roi n'avait pas quitté le château qui était gardé sur le pied de guerre. Depuis six jours le roi avait refusé de voir les princes, ses fils, et les princesses. La princesse de Salerne était en exil.

On racontait, à ce sujet, des faits prodigieux. On disait que cette nuit, où le Castel-Vecchio avait été incendié, le roi, éveillé par la fièvre, avait trouvé un poignard cloué sur sa table de nuit. Le poignard traversait un papier portant l'écusson de Monteleone : un cœur percé de deux glaives avec la devise : *A gere non loqui.*

— Ce qui prouve bien, ajoutaient en forme d'explications les improvisateurs, que le Bourbon a été cette nuit-là au pouvoir de Porporato... Il est aussi aisé de percer une poitrine que le bois d'une table de nuit... PORPORATO N'A PAS VOULU !

On parlait aussi de la disparition de la belle comtesse Doria et de cette jeune fille de la maison des Folquieri qui portait maintenant le nom de Monteleone. On parlait du cartel échangé entre Lorédan Doria et l'ancien écolier, le comte Giuliano Monteleone, et il y avait quelque chose de plus mystérieux encore : dans cette maison des Folquieri vivait une vieille femme presque centenaire,les gens de la rue de Mantoue la connaissaient bien; elle acceptait l'aumône et murmurait entre ses gencives édentées : « Il faudra bien que je parle au roi avant de mourir ! » Le lendemain du jour où le baron d'Altamonte avait été assassiné, cette vieille disait à qui voulait l'entendre : *Je les ai revus tous trois. Dieu les a gardés... les trois enfants du grand comte de Monteleone !*

L'homme que Johann Spurzheim avait fait nommer médecin du roi, le docteur Pietro Falcone, était venu visiter cette vieille femme avant de partir pour l'Abruzze. La nuit suivante, la vieille femme avait disparu.

— Oui, mes frères, disait Luigi, voilà un homme qui en a gros sur la conscience ! Dieu me garde de rien dire contre Son Excellence Spurzheim qui va épouser une folle par bonté de cœur ! Mais le Pietro Falcone a fait une vilaine besogne. Vous savez bien, ce cadavre que l'on porta jusque dans la chambre du roi, le corps du Calabrais Manuele Giudicelli? Eh bien ! ce Pietro Falcone avait été le voir au palais du Coriolani sous prétexte de remplacer le médecin du prince Fulvio.

— Fulvio ! le prince Coriolani ! cria-t-on de toutes parts; où est-il? que fait-il ! parle-nous de lui !

— Le prince Fulvio Coriolani, commença Luigi d'un air important, et le brigand Porporato ne font qu'une seule et même personne...

Une longue huée s'éleva.

— A bas Luigi ! à bas ! Où est Mariotto?

Les clameurs se changèrent tout à coup en un formidable éclat de rire. Mariotto venait de faire son entrée. Il était arrivé derrière Luigi, l'usurpateur, en suivant tout doucement le rebord du bassin des Trois-Vierges, et l'avait précipité sans façon dans la fontaine en lui *passant la jambe*, comme on dit dans la langue des hommes d'action.

— Bravo, Mariotto !

Mariotto, non content d'avoir immergé son malheureux rival, le regardait barbotter et l'outrageait dans sa détresse.

— Fainéant ! lui criait-il du haut de son trône reconquis, méchant bègue, rabâcheur de nouvelles qui courent depuis cent ans, je t'apprendrai à profaner la place de Mariotto pour débiter les histoires du temps du déluge ! Ah ! tu as découvert que le Coriolani est le même que Porporato ma colombe ! Qu'as-tu donné de bon à celui qui t'a soufflé cela? Ne m'approche pas, scélérat sans âme, ou je te brise le crâne d'un coup de talon !

Luigi, couvert de fange comme un dieu marin, se relevait et venait sur lui les poings fermés.

— A la girella ! mes vrais amis ! s'écria Mariotto, qui n'était pas sans inquiétude; vengez votre bon serviteur ! Tournez-moi ce coquin jusqu'à ce qu'il étouffe ! A la girella !

— A la girella ! répétèrent cent voix. Bravo, Mariotto ! Mariotto, d'où viens-tu? Parle, parle, Mariotto !

D'un geste majestueux, l'improvisateur en vogue imposa silence à la cohue qui l'entourait et dit :

— Chacun fait son métier selon sa conscience, n'est-ce pas, mes bien-aimés? Pensez-vous que je reste les bras croisés sur le pas de ma porte pour attendre les nouvelles?

— Non, non ! Mariotto ! Bravo ! bravo ! Des nouvelles, si tu en as, et vite !

— Quand donc ai-je manqué de nouvelles, mes amis, et mes protecteurs? Vous me demandiez d'où je viens? Je viens de loin, et je vais vous dire des choses que le roi ne sait peut-être pas encore !

La foule ondula; ce Mariotto savait si bien mettre l'eau à la bouche de son auditoire ! Il promena à la ronde son regard tout à coup attristé.

— Il y a de bons garçons qui manquent ici, murmura-t-il, et qui manqueront longtemps. Où ils sont, mes colombes, beaucoup d'autres, ici, pourraient aller, car tous les Compagnons du Silence ne sont pas partis de Naples...

Il cligna de l'œil; un petit frémissement courut dans la cohue.

— Soyez tranquilles, je ne dirai rien. Vous êtes ma clientèle, c'est vous qui faites vivre ma pauvre famille. Allons, mes chérubins, je serais bien fâché de taxer de dignes personnes telles que vous, mais faites-moi quelques carlins pour le macaroni de ma digne femme.

Un assez bon nombre de pièces de cuivre tombèrent à ses pieds.

— C'est moi qui vais vous parler de Porporato ! reprit-il brusquement; c'est moi qui vais vous dire ce qu'est devenu le prince Coriolani, et ce que

sont devenus bien d'autres : des morts et des vivants... Encore quelques tournois, mes bienfaiteurs !

D'autres pièces arrivèrent. Mariotto se baissa, les compta d'un air dédaigneux et les mit dans sa poche en grommelant :

— Une autre fois mieux.

— Il y a donc, commença-t-il, que vous avez tous vu comme moi, voici huit jours, arriver un Anglais et une Anglaise par le *Pausilippe*, qui est maintenant en partance dans le port marchand.

— Oui, oui, nous les avons tous vus !

— Cet Anglais et cette Anglaise, apportaient au roi un diamant qui vaut des millions de milliards. Auriez-vous bien eu le cœur, si vous l'aviez su, de *giveller* un homme si riche? Toujours est-il que les coquins de la montagne l'ont emmené avec sa femme et ses deux domestiques...

— Et le diamant? demanda une voix.

— Et le diamant, Falimbello, pauvre d'esprit; le diamant surtout ! Vous allez me demander d'où je sais cela, mais répondez-moi d'abord : Connaissez-vous Stefano Marinone, caporal du régiment Buffalo?

— Certes, certes ! répondit-on de toutes parts.

— Un bon vivant, n'est-ce pas? C'était mon cousin par ma femme, et nous voilà en deuil, car Stefano est mort.

— Mort comment?

— Et si nous n'étions pas en deuil pour Stenafo, nous le serions pour Paolo Pescatore, mon neveu. Connaissiez-vous Paolo Pescatore, soldat aux dragons de la garde?

— Il est donc mort aussi?

— Lui et cent autres, et plus de mille avec eux. Ah ! mes agneaux, je vous dis que j'en sais plus que le roi !

— Mais que sais-tu, Mariotto?

— Pauvre régiment Buffalo ! pauvres dragons ! Ces fainéants, qui babillent tout alentour sur les bornes, pourraient-ils vous dire où et comment Ferdinand de Bourbon (Dieu le conserve !) a perdu trois mille soldats, tous jeunes et bien portants?

Ce ne fut qu'un cri :

— Trois mille soldats ! mais il y a donc eu bataille?

— Écoutez-moi bien, mes préférés, ce n'est pas pour boire du vin de Sicile, ni pour mettre dans ma bouche des morceaux friands, mais Stefano a une femme; Paolo laisse des enfants. Si vous voulez m'entendre raconter la plus épouvantable histoire qui soit jamais venue à vos oreilles, l'histoire de trois mille soldats mis à mort par une poignée de bandits, il faut me *faire* tout d'un coup le ducat, afin que la veuve et les orphelins aient demain la nourriture.

Le croirait-on? ce ne fût pas difficile. Mariotto craignait d'avoir trop demandé, mais le ducat fut *fait* en un clin d'œil, tant la passion de savoir était grande dans cette foule !

— Dieu vous le rendra au centuple ! s'écria joyeusement Mariotto en fourrant la monnaie dans sa poche; je commence, pour ne pas impatienter mes excellents patrons... Vous savez bien, n'est-ce pas que les Compagnons

du Silence étaient ici et là, derrière et devant partout ! et j'en ai connu qui valaient leur prix tout de même. Le seigneur Johann Spurzheim lui-même en était, vous le savez bien, mais celui-là, c'était en tout bien tout honneur et pour le service du roi, la preuve, c'est qu'il avait affilié le médecin de Sa Majesté, le savant docteur Pietro Falcone... mais ne voilà-t-il pas qu'on dit maintenant que la femme du ministre, l'illustre Barbe Spurzheim, est morte empoisonnée? C'était ce savant docteur Pietro Falcone qui la soignait, et j'ai ouï rapporter qu'il était resté dans la maison, la nuit du décès, depuis le soir jusqu'au petit jour, mais cela ne nous regarde guère. L'important, c'est que le seigneur Johann, maître du Silence, connaissait le chemin qui mène à ce mystérieux palais, bâti dans la montagne et qu'on nomme le château de Pourpre... M'écoutez-vous, mes camarades?

C'était là une question superflue. Autour de Mariotto, on ne voyait que têtes penchées et bouches béantes.

— A la bonne heure, reprit-il, mes vrais amis. La chose impossible, n'est-ce pas, c'était que le seigneur Spurzheim quittât Naples pour se mettre à la poursuite des bandits? Il a donc pris le Pietro Falcone dans son cabinet et lui a dévoilé le secret de la montagne. Il y a eu un plan de tracé avec des explications, et il en fallait, car la route est difficile ! Pietro Falcone a emporté le plan. Voulez-vous savoir pourquoi le seigneur Spurzheim a montré tant de confiance à ce Falcone? C'est que ce Falcone avait à se venger de Porporato, qui l'avait gêné autrefois dans ses fiançailles...

— Mais comment sait-il tout cela, ce damné Mariotto?

— Laissez parler ! laissez parler ! mugit la foule.

— Pietro Falcone avait donc sa vendetta à accomplir et il accepta la mission. Vous avez vu partir nos soldats avec lui. C'était presque une armée : le régiment Buffalo tout entier, deux bataillons de gendarmes, des dragons, des chevau-légers, que sais-je? en même temps le port militaire envoyait une douzaine de navires croiser le long des côtes du sud. Tout cela pour des bandits !

Mais c'est ici que l'histoire devient intéressante. Les troupes traversèrent la principauté ultérieure, et se séparèrent en deux corps aux environs de San-Angelo dei Lombardi. Le régiment de Buffalo, les dragons et un bataillon de gendarmes entrèrent dans la Basilicate; le reste, c'est-à-dire un bataillon de gendarmes, des chevau-légers et un bataillon de la garde à pied, descendit dans la principauté citérieure, de l'autre côté des monts. On voulait ainsi cerner la Sila, où est situé à ce qu'il paraît, ce merveilleux château de Pourpre. Pietro Falcone était avec le premier corps. Avec le second marchaient en qualité de volontaires le Malatesta, le Sampieri, le Marescaloni, le Colonna et les autres qui avaient juré la mort de notre Fulvio Coriolani... Quand je dis *notre*, c'est une vieille habitude, car nous n'avons rien de commun avec les bandits.

Il y eut dans la foule un murmure. Mariotto, clignant de l'œil et baissant la voix, reprit;

— C'était le patron des pauvres gens, mes dignes camarades, je ne dirai jamais non ! Tout était royal en lui, son visage, son port et son cœur. Qui donc vit jamais fermée la main de Coriolani?... Mais enfin, que Dieu le

maudisse, puisque le respectable seigneur Spurzheim en a fait un proscrit !... Le premier corps arriva de nuit entre Auletta et Brienza. Pietro Falcone fit dresser les tentes. Il était vrai le chef de l'expédition. Sous lui venaient le lieutenant-colonel du régiment Buffalo, cavalier Benoni et le major des gendarmes, Pietro Fracasti. A cinq heures du matin, les Buffali et les dragons s'engagèrent dans la montagne en suivant le cours du torrent de Ghezzo; Falcone avait son plan à la main, il guidait l'expédition. C'est un pays désolé, presque désert. Ce flanc de la montagne a de larges déchirures d'où s'exhale une odeur de soufre. Bien des gens croient que ces fentes, d'où l'on voit sortir parfois des flocons de fumée, sont des bouches de l'enfer. Çà et là, quelques pâtres perchés au sommet des rocs, regardaient avec étonnement le passage de l'expédition; les Buffali faisaient prisonniers tous ceux qu'ils pouvaient atteindre, et leur demandaient : — Par où monte-t-on au château de Pourpre? ils répondaient : — Nous ne sommes plus de petits enfants pour croire à ces contes de veillées !

Au flanc même de la montagne où il est situé, personne ne connaît le château de Pourpre !

A mesure qu'on avançait, les crêtes devenaient plus hautes, les rocs plus menaçants. Il n'y avait plus de pâtres dans les vallées, il n'y avait même plus de chasseurs de chamois sur les pics. On vit bientôt entre deux cascades, le lit du torrent recouvert d'une glace épaisse. La température, si douce au départ, était d'une rigueur extrême, et quelques pas encore, les Buffali cherchèrent leur chemin dans la neige... Je le vois bien, vous avez envie de me demander encore de qui je tiens ces détails. J'ai vu, mes enfants, j'ai vu, de mes yeux vu, un des malheureux échappés à cette épouvantable entreprise...

— Qui donc? demanda-t-on de toutes parts.

— Misalta, le gendarme, qui est aussi mon cousin et que vous avez tous vu se pavaner par les rues, voilà huit jours à peine. Il n'a plus qu'une jambe, son bras droit est brisé, sa tête infortunée n'est plus qu'une plaie... Et savez-vous pourquoi je n'étais pas à mon poste tout à l'heure? c'est qu'il y a loin d'ici à l'hôpital militaire de Portici, j'avais été chercher des nouvelles auprès de Misalta ! Des nouvelles pour vous les rapporter, mes bienfaiteurs !

Il y eut un froid dans la foule. Quand Mariotto appelait ainsi son auditoire, c'était toujours le présage d'une quête nouvelle. Mais cette fois, ce ne fut pas pour lui qu'il demanda, l'excellent cœur : ce fut pour Misalta, le gendarme, et il poursuivit :

— Nous voilà donc tout en haut de la montagne, ô mes amis ! Figurez-vous qu'il était quatre heures de relevée, et que nos hommes grimpaient depuis le petit jour. Devant eux s'étendait une immense forêt de pins. A droite, c'était un précipice sans fond; à gauche, un pic, le dernier, éloigné d'un mille environ et que le soleil couchant faisait briller comme une colossale escarboucle. Pietro Falcone, que Dieu ait son âme ! car il est mort à l'heure où je vous parle, s'arrêta en cet endroit et dit : « C'est là ! » Chacun regarda tout alentour : il n'y avait trace d'œuvre humaine. Bernoni, lieutenant-colonel du régiment Buffalo, et Frascati, major de la gendar-

merie, demandèrent à Falcone : — Où nous avez-vous amenés? — A la porte du château de Pourpre, répondit le médecin endiablé.

On regarda encore; on ne vit rien que la neige... Je me trompe; on vit quelque chose, car un grand cri s'échappa de toutes les poitrines. Qu'était-ce donc? Sur le sommet de ce pic, dressé comme un gigantesque piédestal, il y avait maintenant une statue. Une statue écarlate qui eût semblé taillée dans le porphyre sanglant, si le vent n'eût déroulé les plis de son manteau empourpré. Cet homme, si c'était un homme, s'appuyait, immobile, au canon luisant d'une longue carabine. Il n'y avait pas un fil qui ne fut rouge dans l'étoffe qui le couvrait. La plume de sa toque, vermeille comme la fleur du cactus, flottait sur ses épaules. Et de cette hauteur où il était, il semblait abaisser son regard sur les impuissants qui venaient contre lui.

Benoni et Frascati (ils sont morts tous deux, mes frères,) prononcèrent ensemble un nom qui courut de file en file, arrivant jusqu'aux derniers rangs des soldats. Je parie, mes compagnons, que vous avez tous deviné quel nom fut prononcé par le colonel, par le major et par les deux mille soldats qui marchaient après eux...

Mariotto fit une pause.

La foule s'agita et dégagea un long murmure d'où s'échappaient ces quatre syllabes, mille fois répétées tout bas :

— Porporato ! Porporato !

XII

DU DANGER DE RACONTER TROP BIEN LES HISTOIRES

L'improvisateur poursuivit :

— Était-ce bien lui, mes frères? le roi des ténèbres, le seigneur des montagnes inconnues? Était-ce bien le Beau Démon, comme il s'appelle? était-ce bien Porporato, toujours en guerre, toujours vainqueur? Les soldats frissonnèrent, les chefs aussi, mais Pietro Falcone avait une âme de bronze; il le montra au doigt, et dit : — Demanderez-vous encore où je vous ai amenés? En même temps (car ceux qui ne sont pas de la montagne ne savent pas mesurer la distance), il saisit la carabine du gendarme qui était auprès de lui, et fit feu. Les échos renvoyèrent l'explosion comme un bruyant éclat de rire. L'homme rouge ôta sa toque en un salut ironique. Il étendit la main vers les soldats, puis il disparut. Le soleil descendait à l'horizon; la nuit se faisait en plaine. Le vent du soir soulevait déjà de toutes parts des tourbillons de neige.

— Nous ne pouvons pas camper ici, dirent les officiers qui voyaient croître le mécontentement des soldats.

Misalta, le gendarme, me l'a bien dit, mes amis. Pietro Falcone avait l'air d'un fou. Ses yeux brûlaient parmi la pâleur de sa face.

— Ce n'est pas, répliqua-t-il, le moment de dormir, mais de combattre.

Combattre qui? où étaient les ennemis? Et à quelle clarté combattre? La nuit montait comme un grand suaire. Il y a plus d'un brave soldat qui perd son courage dans les ténèbres. Pietro Falcone reprit :

— Nous allons faire le siège du repaire !... Seigneur Bernoni et vous, seigneur Fracasti, je vous requiers, au nom du roi, de faire respecter mon autorité suprême !

Il n'avait pas encore parlé sur ce ton-là. Les soldats n'aiment point être conduits par des docteurs. Le murmure, timide jusqu'alors, éclata plus menaçant. Falcone tira de son sein un écrit qu'il déplia. C'était un ordre du roi, qui mettait l'expédition tout entière sous ses ordres, selon le bon plaisir de notre respecté seigneur, Johann Spurzheim, que Dieu bénisse. Quand Falcone commanda : En avant, marche ! comme les soldats hésitaient, les officiers dégaînèrent.

Il y avait au pied du pic, une de ces fentes dont je vous ai parlé, mes amis, en vous disant qu'elles ressemblent à des bouches de l'enfer. Celle-ci était assez large à sa base pour que deux hommes s'y pussent introduire de front. Falcone montra la fissure du bout de son pistolet qu'il tenait à la main.

— Voilà notre route, dit-il; dans un sentier pareil, peu importe qu'il fasse nuit ou jour.

Les soldats regardaient, mornes et découragés. Il faut bien l'avouer, mes amis, Falcone s'introduisit le premier dans la fissure. Les soldats, pauvres moutons, le suivirent. Au bout de quelques pas, la fissure s'élargissait sensiblement et devenait une véritable grotte. On y pouvait marcher cinq ou six de front. Sous le pied, le sol était uni et doux. Supposez un rayon de jour en ce lieu, c'eût été, pour nos pauvres soldats, un paradis. Mais le rayon manquait. C'était l'obscurité absolue, qui se trouve seulement dans les profondeurs de la terre.

Une chose singulière, car ils s'étaient attendus à monter, c'est qu'ils sentaient le sol fléchir sous leurs pas, selon une inclinaison assez rapide. Au bout d'un quart d'heure, et Dieu sait s'il parut long ! ils purent entendre autour d'eux un mugissement sourd comme le fracas d'une cascade, augmenté par des centaines d'échos. Ceux des soldats qui étaient de la montagne se souvinrent que le torrent Ghezzo sort tout à coup de terre à l'ermitage du Poggiolo. Ce devait être le torrent Ghezzo.

— Halte ! ordonna Pietro Falcone. Allumez les torches !

Le briquet battit. On s'attendait à voir le torrent à quelques pas, mais les bruits trompent dans l'intérieur de la terre. Il n'y avait point de torrent ou plutôt le torrent coulait si loin de là qu'on ne pouvait l'apercevoir. C'était une grande salle. haut voûtée, dont les parois rocheuses suintaient l'humidité. L'expédition toute entière était là réunie. Falcone voulut qu'on fit l'appel. Il ne manquait personne. Le troisième commandement de Falcone fut celui-ci :

— Défoncez les tonnes !

— Vous le savez bien, mes amis, il ne nous faut pas beaucoup d'eau-de-vie, à nous autres gens du sud, pour nous mettre en train. Avec la pitance d'un Suisse, on peut enivrer une demi-douzaine de Napolitains. Deux minutes après que les tasses eurent commencé de circuler, on entendit sous ces voûtes des chants et des éclats de rire. Falcone monta sur un tonneau vide et dit :

— Quelques pas seulement nous séparent désormais du plus grand trésor qui soit au monde. Tous ceux qui sont entrés ici pauvres en sortiront riches. Outre la part de chacun il y aura des primes. Mille onces d'or pour chaque tête de bandit, dix mille pour chaque tête de maître du Silence; cent mille pour la tête de Porporato !

Les échos de la caverne renvoyèrent ce nom de Porporato, mais nos soldats avaient de l'eau-de-vie de France dans la tête : ils crièrent : hourra ! Falcone saisit une torche et fit le tour de la salle. A droite de l'entrée, il y avait un quartier de roc dont le poids devait être énorme. Falcone le prit par une de ses cornes et tout le monde put voir avec stupeur la pierre basculer découvrant un trou de forme ovale où l'on ne pouvait entrer qu'en rampant.

— Voilà le chemin du trésor ! s'écria Pietro Falcone. Cent onces d'or à qui passe le premier !

Personne ne se présenta.

— Vous êtes tous des poltrons ! dit Falcone je ne porte pas l'épée, moi, mais j'ai du cœur ! Si je passe le premier, me suivrez-vous?

— Nous vous suivrons ! dirent ceux qui avaient le mieux bu.

Il ne fit ni une ni deux, cet enragé médecin ! il mit son pistolet à sa ceinture, mordit son couteau tout ouvert et s'engagea tête baissée dans le trou. Un Buffalo le suivit, puis deux, puis trois, puis tous. Cet étrange défilé dura plus d'une heure, aussi vrai que nous sommes des chrétiens, ô mes amis ! Quand le dernier Buffalo eut disparu dans le trou, Benoni s'y engagea à son tour : un chef ne doit pas abandonner ses soldats. Et chacun parmi ceux qui étaient restés dans la grotte, commençait à avoir grand espoir, car aucun bruit de lutte ne venait par le passage. Il avait été convenu entre Falcone et les officiers qu'on attendrait quelques minutes avant de lancer le second détachement. On attendait. Le major Frascati, les gendarmes et les dragons étaient tout oreilles. Ils retenaient leur souffle pour écouter mieux. Rien, sinon ce grand et vague murmure des solitudes souterraines parmi lequel grondait la plainte lointaine de la cascade invisible.

Les quelques minutes étaient écoulées, mais pour ceux qui étaient là, chefs et soldats, ce silence avait quelque chose de lugubre. Le major Frascati, qui était un brave, donna l'ordre à ses gendarmes de se préparer. Les dragons devaient passer en dernier lieu. Le major recommanda à ses hommes de tenir la baïonnette entre les dents et le fusil de la main droite. Un fusil ne gêne pas pour ramper : voyez les chasseurs.

Il examina ses pistolets, ce digne major; il mordit son poignard, comme avait fait Falcone, et mit vaillamment sa tête dans le trou. Il n'avait pas encore tout à fait disparu qu'on l'entendit murmurer : — Cette boue est glissante et fétide !

Ceux qui l'avaient précédé ne s'étaient même pas plaints de l'humidité ! Le major avança encore cependant de deux ou trois pas, puis il s'arrêta, — Cela suffoque ! on jurerait l'odeur du sang !

On le vit revenir à reculons. En se relevant, il aspira l'air à pleine poitrine comme un homme qui a failli suffoquer. Mais personne n'eut le loisir de remarquer cela. Un grand cri, un cri d'horreur sortit à la fois de toutes les bouches : — Du sang ! du sang ! du sang !

Le major était rouge des pieds à la tête, rouge de sang. Il avait du sang aux mains; il avait du sang au visage; son uniforme était baigné de sang. On apporta les torches, parce que le major avait dit en sortant :

— Cette route est maintenant un ruisseau plein d'eau fangeuse !

— Du sang ! du sang ! du sang ! crièrent encore ceux qui suivaient les torches.

Cette eau fangeuse, c'était du sang. Le sang coulait du trou comme le vin du pressoir tombe dans la cuve. Le sang faisait une large mare autour de la roche. Le sang de tout un régiment ! cela peut bien faire une mare, ô mes amis !...

Mariotto s'interrompit et s'essuya le front. Il était tout pâle. Il n'y avait pas dans son auditoire dix têtes qui ne fussent baignées de sueur. Les respirations contenues firent entendre un murmure en se lâchant.

— Eh bien ! eh bien ! commença-t-on de dire en voyant qu'il était si longtemps à reprendre haleine ; après Mariotto, après ?

— D'où venait ce sang, Mariotto ?

— Qui avait tué les Buffali ?

— Et comment ? et dans quel lieu ? et pourquoi n'avaient-ils pas crié ?

— Et leurs fusils, Mariotto ? pourquoi n'avaient-ils pas fait usage de leurs fusils ?

Mariotto s'essuyait toujours le front. Il était ému, le brave garçon, ému sincèrement : mais cela ne l'empêchait point de songer à son petit commerce. Il se demandait *in petto* à combien il pouvait taxer une curiosité si violemment excitée. Il se disait :

— Je crois qu'on ne peut plus les tondre qu'une fois et encore en les faisant un peu crier. Donc il faut les tondre de très près et ne pas laisser la moindre laine sur la bête !

— Eh bien ! Mariotto !

Les jurons napolitains se mirent à gronder.

— N'offensez pas le Seigneur, mes vrais amis, dit enfin Mariotto ; nos pauvres soldats regrettèrent bien, à l'heure de mourir, d'avoir blasphêmé comme vous le faites...

— Ce n'est pas un sermon que nous te demandons !

— Écoutez-moi, mes bienfaiteurs ! voilà que mes cheveux grisonnent, ma pauvre femme se fait vieille aussi. Quel malheur que la jeunesse ne dure pas toujours !

Il y eut des trépignements et des imprécations.

— Oh ! oh ! mes bons maîtres ! dit Mariotto qui se redressa, depuis quand suis-je à vos gages ? Me prenez-vous pour votre valet ? Et si je suis votre valet, pourquoi vais-je par les rues avec des calzoni troués ? Pourquoi ma femme n'a-t-elle pas seulement un pauvre mouchoir à se mettre sur la tête ? Ceux qui chantent et ceux qui dansent au théâtre Saint-Charles, on les paye, les facchini qui portent les fardeaux, les chevaux qui traînent les voitures, les bohémiens même qui disent la bonne aventure, on les paye : les hommes avec de l'argent, les animaux avec de la nourriture N'y aura-t-il donc jamais que moi dans ce bas monde pour faire mon métier gratis ?

— Mais on t'a payé, Mariotto, scélérat ! se récrièrent cent voix irritées.

— Ce soir, tu as déjà reçu deux salaires au lieu d'un, triste coquin de Mariotto !

Mariotto laissa passer l'orage Quand le silence se fut un peu rétabli, il drapa sa souquenille sur ses épaules et rejeta en arrière les masses de ses cheveux noirs grisonnants. Ses yeux brillaient comme deux charbons ardents

— Race vile et dégénérée ! commença-t-il *ex-abrupto*, est-ce bien moi que vous insultez, troupeau d'hommes sans têtes et de vieilles femmes folles ! Y en a-t-il un seul parmi vous qui soit digne de dénouer le cordon de mes sandales ? Allez, allez ! je savais bien que le jour viendrait où il faudrait me séparer de vous ! J'irai à Florence, où l'on estime le beau langage, j'irai à Rome, où l'éloquence est en honneur, et vous ne me reverrez

plus, ô Napolitains ! Et j'aurai secoué la poussière de mes sandales en quittant vos murs inhospitaliers !

Il fit mine de descendre de la margelle. Impossible ! il était soutenu à bout de bras.

— Voyons ! voyons ! disait-on de toutes parts, ne fais pas de folies, Mariotto !

La foule capitulait; aussi, Mariotto redoubla de hauteur, mais tout en se drapant dans sa fierté, il trouva moyen de glisser qu'outre la fin de l'histoire de Falcone et des malheureux soldats du régiment Buffalo, il connaissait aussi la mort terrible du Malatesta et des gentilshommes ses complices. Pour entendre ces dramatiques récits et l'indemniser de l'outrage qu'on venait de lui faire, il ne fallait rien moins qu'une once d'or.

Jamais, de mémoire d'homme, aucun improvisateur n'avait si follement exagéré ses prétentions. Mais la foule avait flairé le sang, la foule retourna ses poches indigentes et parfit l'once d'or. Mariotto l'encaissa et reprit, déjà réconcilié :

— Oui, mes bienfaiteurs, il vous reste à apprendre le plus intéressant, ne m'interrompez plus, car notre seigneur Spurzheim n'aime pas qu'on s'attarde dans la rue. Je vous dirai pourquoi les pauvres Buffali ne crièrent pas, pourquoi ils ne se servirent pas de leurs fusils, tout, enfin; je vous le promets, mais d'abord revenons à ceux qui étaient autour de cette mare rouge. Elle allait sans cesse s'élargissant. On eut dit que le passage souterrain rendait goutte à goutte tout le sang des pauvres Buffali égorgés. Peu à peu un bruit confus et grandissant parut sortir du passage souterrain. Etait-ce la plainte de toutes ces pauvres âmes, récemment séparées de leurs corps?

Chefs et soldats furent saisis de la même terreur, mais cependant qu'ils se préparaient à fuir, la bouche du passage éclata comme un canon chargé à mitraille. Les balles, les chevrotines, les lingots se mirent à pleuvoir dans les rangs des gendarmes et des dragons. Le major Frascati tomba, la tête brisée. En même temps, un long cri de triomphe sortit du trou, suivi de la fanfare maudite « *Amici alliegre andiamo...* » Qu'eussiez-vous fait? Gendarmes et dragons se précipitèrent dans la route qu'ils avaient parcourue déjà pour arriver jusqu'à ce lieu sinistre. Ils parvinrent pêle-mêle jusqu'à la bouche de la fissure. Une fois dehors, la déroute continua au hasard à travers la neige. Le bon Misalta était parmi eux et n'avait point encore de blessure.

Ne craignez rien. Je vous ai promis d'aller jusqu'au bout : j'irai, sans vous rien demander davantage. Les voilà donc au milieu de la nuit, égarés dans la gorge de la Sila. Vous me croirez quand je vous dirai qu'ils ne cherchaient plus le château de Pourpre ! Ils allaient, perdus dans les ténèbres, prenant chaque roc pour un ennemi, transis de froid, exténués par la faim. La nuit entière se passa dans ces terreurs et dans ces fatigues. Une heure avant le lever du soleil, ils sortirent des neiges, et ce fut une grande consolation pour eux. Ils pensaient : « Nous devons être bien près de notre camp.»

Au bout de quelques pas, en effet, ils aperçurent un camp aux premières lueurs de l'aube, mais ce n'était pas celui qu'ils avaient abandonné la veille au matin. Il y avait des sentinelles en uniforme qui crièrent le qui-vive

troublé et qui firent feu en se repliant derrière les tentes. C'était le second détachement, celui qui avait pris à droite de la chaîne des Apennins. Nos fugitifs, au lieu de revenir vers leur camp, s'étaient égarés dans la montagne. Ils avaient franchi la chaîne à leur insu, passant de la Basilicate dans la Principauté citérieure.

Ce fut alors qu'ils se comptèrent. Lors de la séparation, chacun des deux détachements avait environ quinze cents hommes. Nos fugitifs n'étaient pas à cette heure plus de deux cents, et Dieu sait s'ils avaient envie de renouveler ce terrible assaut ! Mais parmi ceux qui composaient le second détachement se trouvaient, je vous l'ai dit, Malatesta et ses compagnons. Ceux-là ne pouvaient pas reculer. Leur troupe, qui comptait en majorité les gendarmes, les dragons et les soldats de la garde, se montrait pleine d'ardeur ; il fallut repartir. Voici comment Misalta raconte les choses :

A peine fut-on engagé dans les gorges qu'on vit une manière de paysan qui faisait mine de fuir. Malatesta le poursuivit et le saisit. On lui demanda s'il savait la route du château de Pourpre. Il balbutia, il se troubla. On le menaça du pince orteil et des tourniquets.

— Seigneurs, s'écria-t-il en pleurant, les bandits me tueront lorsqu'ils sauront que j'ai livré le secret de leur retraite !

— Tu sais donc où est leur retraite ? s'écria-t-on de toutes parts.

— Ai-je dit que je le savais, mes bons maîtres ? Prenez compassion d'un misérable !... je chassais le chamois pour nourrir les petits enfants qui crient la faim dans la cabane. Un jour, je m'égarai dans un pays que je ne connaissais point... C'est comme une vallée intérieure tout entourée de sommets neigeux. Il y a une rivière bordée de beaux arbres en fleurs, car les cimes voisines renvoient là, plus chauds, les rayons du soleil. Au milieu de la rivière est une île : un paradis, mes bons seigneurs. Dans l'île se trouve une grotte dont l'ouverture est cachée par des lotus rouges et des lianes aux grappes odorantes. La grotte mène aux cavernes qui sont sous le château de Pourpre...

— Tu t'y es donc rendu ?

— Quand on n'a que la vie à perdre, messeigneurs, une vie pauvre et sans espérance, on est brave. Je m'engageai dans le chemin, je vis les grottes et à l'orifice des cavernes, cette vallée où s'élève le palais empourpré, hautain, terrible, comme Porporato, son maître !

Malatesta dit : — Marche devant et mène-nous !

Le paysan se mit aussitôt à monter. Les chefs se disaient. « Nous tenons notre bête féroce ! » La route fut longue. De temps en temps le paysan s'orientait. Enfin, il frappa ses mains l'une contre l'autre joyeusement : Il avait conduit la troupe sur un plateau d'où l'on apercevait, entre deux rocs semblables à des cornes, la rivière de Sele qui déroulait son ruban d'argent au loin dans la plaine.

— C'est la *Fronte del Diavolo !* s'écria-t-il ; une fois qu'on est là, le plus fort est fait !

Il traversa le plateau au pas de course, et parvint bientôt à ce premier entonnoir où se trouvait la rivière et l'île. La rivière était bien plutôt un lac. On suppose que ce doivent être les sources du torrent Ghezzo, qui

entre en terre non loin de là et traverse profondément la montagne. Le paysan avait eu raison de le dire : cette île était un vrai paradis ! Comme nos gens l'admiraient, s'étonnant de trouver cette délicieuse retraite dans ce pays désolé, le paysan, s'écria :

— Ce n'est rien auprès de la seconde vallée où s'élève le château de Pourpre !

Il y avait dans l'île un bouquet de houx si touffu, qu'un chevreuil n'y aurait pu pénétrer. A un certain endroit, des branches y avaient été coupées de manière à former un passage étroit et difficile; sur les pas du paysan, chefs et soldats s'y engagèrent un à un. Au centre du bouquet, un trou rond s'ouvrait, entouré d'une marge de granit; c'était l'orifice d'un escalier qui avait des degrés de marbre. Vous le devinez bien, mes préférés, tout le monde descendit. Au bas de l'escalier se trouvait une allée souterraine, large et sablée qui montait par une pente insensible.

Le paysan marchait désormais entre un dragon et un gendarme. Il avait dit :

— Pourvu que vous me donniez une bonne récompense, je vous les livrerai sans défiance. La route que nous suivons mène au centre même de leur forteresse.

Mais voilà qu'il est temps enfin, ô mes amis ! de répondre à toutes vos questions. Qu'étaient devenus les pauvres Buffalis? Qui les avait tués, s'ils étaient morts? Comment les avait-on massacrés? Dans quel lieu? Pourquoi n'avaient-ils pu faire usage de leurs fusils?... Nos gens du roi débouchèrent, dans une vaste salle souterraine que remplissait un bruit sourd et continu comme le grondement d'une chute d'eau.

— Mes bons seigneurs, dit le paysan, il faut allumer vos branches de pin.

— N'y-a-t-il point danger à montrer ici la lueur des torches? demanda Malatesta.

— Avez-vous cru, lui répondit le paysan, parvenirqɔɹ ɔʌ̣ utsa ns rencontrer des périls?

Le Malatesta eut honte. Cinq ou six branches de pin résineux flambèrent à la fois. C'était peu pour cette énorme caverne, et à peine les ténèbres se firent-elles visibles. On avança; la paroi que l'on suivait fit un coude brusque, et tout aussitôt les voûtes et les murailles se prirent à étinceler. Chaque mouvement des torches détachait de la coupole de prodigieuses gerbes de lumières et il fut donné à tous de voir un spectacle étrange : la caverne était séparée en deux par le torrent qui mugissait, invisible, dans son lit encaissé. La partie où se trouvaient nos gens du roi était située à plus de cinquante pieds au-dessous de l'autre compartiment. Le terrain rocheux s'élevait à pic de l'autre côté du torrent et cette rampe, brillantée par des filets d'eau qui allaient suintant et courant de toutes parts, semblait une muraille de cristal.

Mais c'est à peine si tout cela fut l'objet d'un étonnement passager. Il y avait autre chose à voir : quelque chose de si horrible que chacun d'abord crut rêver. Plus de huit cents cadavres du régiment Buffalo étaient là étendus sur le sol et formaient un monceau, un véritable monceau, à l'entrée d'un petit passage souterrain qui faisait face à la seconde caverne. C'était le passage dont l'autre extrémité donnait au revers de la montagne du

côté de la Basilicate. Nos gens du roi étaient ici à quelques centaines de pas du lieu où la première expédition avait fait halte.

Devinez-vous? les pauvres Buffali, engagés dans ce couloir étroit et glissant, étaient arrivés un à un à l'ouverture. De chaque côté de l'ouverture était un glaive affilé infatigable. Ces cadavres sans tête disaient pourquoi nul cri ne s'était fait entendre, pourquoi, par conséquent, la première victime n'avait point averti la seconde, pourquoi le malheur de la seconde n'avait point servi d'enseignement à la troisième. Le médecin Pietro Falcone seul était tombé sous le poignard du Silence : Il portait l'anneau de fer; il ne pouvait périr que de la main d'un maître.

Nos gens du roi regardaient avec stupeur ce champ de carnage, lorsqu'un cri singulier retentit sous les voûtes. Un chœur invisible se prit à chanter cet air mystérieux que tant de fois vous avez entendu dans nos nuits : *Amici alliegre andiamo alla pena...* Puis une voix cria : A nous, Cucuzone !

Le gendarme et le dragon qui tenaient le prétendu paysan tombèrent tous deux frappés au cœur, puis on vit le saltarello, car c'était lui, bondir comme un tigre par-dessus les têtes. Une corde fut lancée de la caverne supérieure, le saltarello y monta avec l'agilité d'un singe.

— Feu ! cria Malatesta.

Ce ne furent pas ses soldats qui obéirent à son commandement. Une ligne brillante apparut au rebord de la caverne. C'étaient des centaines de mousquets qui s'abaissaient en joue. Une terrible explosion eut lieu, suivie de cris d'agonie, puis une voix s'éleva, disant :

— Le conseil du Charbon et du Fer a condamné à mort Giulio Doria d'Angri, marquis de Malatesta, Domenico Sampieri, Vespuccio Doria, Pitti, Marescalchi Ziani, Colonna et Gravina. Qu'ils meurent !

Une grande flamme traversa l'espace.

C'était un pot à feu qui vint tomber au centre de la caverne inférieure, éclairant les condamnés. Sept coups de carabine retentirent. Malatesta et ses compagnons avaient vécu !

. . . . . .

Il était onze heures du soir. La foule, qui naguère emplissait la Strada-di-Porto, venait de se disperser. Le silence et la solitude régnaient déjà dans les rues, et Mariotto l'improvisateur s'en retournait en son logis. A deux ou trois reprises, il crut entendre un pas qui sonnait derrière lui sur le pavé de lave. Il se retourna et ne vit rien.

Son chemin était de traverser les ruines du Castello-Vecchio, récemment incendié. On avait mis une planche pour franchir le fossé du nord qui, taillé dans le roc, était un véritable précipice. Avant de s'engager sur ce pont, le prudent Mariotto regarda encore derrière lui. Il crut voir une ombre aller le long des maisons et se dit : J'aurai le temps de passer.

Comme il était au milieu de la planche, il la sentit tout à coup qui tournait. Il fit le signe de la croix en poussant un cri d'angoisse. Derrière lui une voix dit :

— Le seigneur Johann Spurzheim a entendu parler de toi, Mariotto !

La planche bascula. Un cri rauque se fit entendre au fond de la douve; puis les ténèbres restèrent muettes.

XIII

AUX ÉCOUTES

Le seigneur Johann Spurzheim dormait dans cet alcôve que nous connaissons. Il n'avait point encore quitté sa maison pour habiter le palais des Ministres d'Etat. A la lueur de la veilleuse, et tout près de sa face de déterré, vous eussiez pu distinguer la tête noire et velue d'un petit épagneul de race anglaise, en tout semblable à celui que la dernière convulsion de » la pauvre Barbe » avait étranglé. Il n'y avait aucun changement dans la chambre. Le fauteuil où Barbe et, après elle, le docteur Pietro Falcone, avaient coutume de s'asseoir, était toujours au pied du lit. Le cordon correspondant à la sonnette de l'étage supérieur pendait également à portée de sa main. Mais ni Barbe ni le docteur Pietro Falcone ne s'asseyaient plus dans le fauteuil, et à l'appel de la sonnette, Privato le poète malheureux, ni Beccafico le doux ténor ne venaient plus. Le seigneur Johann Spurzheim usait vite ceux qui le servaient.

Tout allait bien. Il avait brisé ou écarté ses ennemis; le roi ne voyait que par ses yeux, mais, pour en arriver là, il s'était sans doute fatigué un peu trop, car cette nuit, la fièvre l'agitait; la maigreur de ses membres se trémoussait sous les couvertures. Il parlait dans ses rêves.

— Oui, Barbe, oui, disait-il, tu m'as assigné dans sept jours, mais tu as eu tort, c'est cet infâme docteur qui a tout fait. Pourquoi lui accordais-tu tant de confiance? Mais il est bien puni, va. Ils l'ont tué là-bas, il n'empoisonnera plus personne.

Johann Spurzheim avait sur sa table de nuit une lettre qui contenait une partie des détails donnés par le pauvre Mariotto à son auditoire. Johann savait tout ce qui s'était passé dans la montagne. Il tressaillit dans son rêve et l'on put l'entendre murmurer :

— Sept jours ! les sept jours sont-ils déjà passés?

Trois heures après minuit sonnèrent. Comme si les dernières paroles de Johann eussent évoqué des fantômes, la porte qui communiquait avec le cabinet de travail de Barbe s'ouvrit sans bruit. Deux hommes sortirent du couloir, portant à bras un objet volumineux.

— Il dort, dit l'un.

L'autre fit signe au premier de se taire et ils déposèrent l'objet contre le mur.

— Voilà le clou ! dit celui qui n'avait pas encore parlé.

Ils se remirent aussitôt en besogne, saisissant et retournant l'objet pour

l'accrocher au mur. Au matin, quand le seigneur Johann s'éveilla, le portrait de sa femme morte avait quitté le cabinet de travail pour venir dans sa chambre. Mais Johann était brave le jour. A mesure que la lumière se faisait. il distinguait une bande blanche au dessous du portrait. Il se leva sur son séant pour mieux voir; la bande portait des caractères et peu à peu Johann y déchiffra ces mots écrits selon l'alphabet du Silence :

II^{2}M^{2}O AA^{5}ENA^{5}A^{4}CL^{2}A^{5}I^{3} RI^{2} MI^{2}DOI^{3}I^{2}E^{2}I^{2} ENA^{5}A^{4} !

— *C'est aujourd'hui le septième jour!* traduisit Johann J'avais donc rêvé qu'il était passé !

Il agita le cordon de sa sonnette. Le ciel de lit s'ouvrit comme autrefois.

— Quoi de nouveau, Chiappolo? demanda-t-il

— Rien, Excellence, répondit le successeur de notre ami Beccafico.

En même temps la planchette descendait, chargée de la correspondance. Johann ouvrit la première lettre qui lui tomba sous la main. Elle était écrite sur papier de deuil et ne contenait que ces mots :

« C'est aujourd'hui le septième jour. »

— Oh ! oh ! fit-il, retrouvant son sourire narquois; les bonnes gens prétendent-ils jouer ce jeu avec moi? Peine perdue, mes enfants ! les morts n'écrivent pas plus qu'ils ne parlent...

Il s'interrompit, et ses os craquèrent, tant fut violent le soubresaut qu'il éprouva. Une voix venait de murmurer dans ses rideaux :

— C'est aujourd'hui le septième jour !

— Est-ce toi qui as parlé, coquin de Chiappolo? s'écria-t-il.

— Non, seigneur, répondit-on de l'étage supérieur.

— Que le seigneur Aurelio Caffarelli se rende auprès de moi sur le champ !

— Ce n'est point la coutume d'introduire des personnages nouveaux dans les drames si près du dénoûment, mais il nous faut bien faire comme le seigneur Johann Spurzheim, et remplacer les serviteurs qu'il perd. De même que Chiappolo était aux lieu et place de Beccafico. Aurelio Caffarelli remplissait les fonctions du Dr Pietro Falcone. Il entra au bout de quelques minutes.

C'était un jeune homme; Johann n'aimait point les vieillards. C'était un gentilhomme; Johann avait du goût pour la noblesse. Jusqu'à présent, ils s'entendaient assez bien tous deux.

— Eh bien ! Excellence, dit le Caffarelli en entrant et d'un ton dégagé, comment va la santé, ce matin?

— Asseyez-vous, Aurelio, répliqua le ministre d'Etat; nous avons à travailler. Je vous préviens tout d'abord d'une chose : c'est aujourd'hui que vous relèverez votre nom et votre fortune... ou jamais !

— Cher seigneur, répondit le gentilhomme étalé nonchalamment dans le fauteuil ; ma fortune a grand besoin d'être relevée, d'autant que j'ai perdu hier soir deux mille ducats à l'ambassade de Toscane, mais je ne sache pas que mon nom ait jamais été abaissé.

— Deux mille ducats, Aurelio, mon enfant ! et comment payerez-vous cela, je vous prie?

— J'ai compté sur Votre Excellence...

— Sur moi? et à quel titre?

Caffarelli baissa les yeux et rougit presque. Le mot qu'il allait prononcer, on le voyait bien, lui blessait la bouche à l'avance.

— En qualité d'ami répliqua-t-il pourtant.

Johann sourit et dit : — Voilà un honneur auquel le pauvre Johann Spurzheim était loin de prétendre ! L'amitié du noble Aurelio des Caffarelli, comte, vicomte, baron... Sans comté, il est vrai, sans vicomté, sans baronnie, mais le plus orgueilleux fainéant qui ait battu depuis dix ans le pavé de la rue de Tolède ! Aurelio se leva, les sourcils froncés.

— Rasseyez-vous, dit Johann sévèrement.

Et comme Aurelio ouvrait la bouche :

— La paix ! Si vous dites un mot, vous redevenez à l'instant Aurelio Caffarelli de la semaine passée : ruiné, perdu, n'ayant plus même ce qu'il faut pour faire marché de son âme avec le diable !

— Et si je me tais? fit le noble tombé.

— Je m'entremettrai, reprit Johann dont les yeux fixes s'attachaient à ses yeux, pour que le diable vous achète un bon prix.

Aurelio se rassit.

— Voyons le prix ! dit-il, et puisqu'il s'agit de faire affaire avec le diable, traitons et ne nous fâchons pas !

Johann lui tendit sa main de squelette.

— A la bonne heure ! dit-il avec son sourire félin; il faut que ce soir même je sois l'époux de Maria des Amalfi, comtesse de Monteleone !

— Mais, objecta Caffarelli, on dit qu'elle est folle.

— On dit bien : cet obstacle ne doit pas nous arrêter.

— Cependant, la loi civile et la loi religieuse défendent également...

— Aussi, pour votre peine, vous aurez votre ancien château de Sorrente et la villa Maffeï.

— Tope, Excellence, vous serez marié ! Permettez-moi, cependant, de vous faire observer, dans votre intérêt...

— Ne vous occupez point de mon intérêt, Aurelio. Tout est prévu, la veuve de Monteleone est dans ma maison, folle, vous l'avez dit, et gardée par une autre folle. Nous n'avons pas de temps à perdre en paroles inutiles.

— Laissez-moi pourtant, seigneur, vous parler de cette femme de la maison des Folquieri, cette centenaire... le roi la cherche !

— Quand il en sera temps, le roi la trouvera.

Aurelio fit ce geste qui se traduit par la locution biblique : « Je m'en lave les mains. » Le ministre d'Etat reprit :

— Votre château de Sorrente et la villa Maffeï ne feront pas de vous un bien grand seigneur, Caffarelli. C'est de quoi jouer et perdre pendant trois mois. Je sais une fortune où il y a de quoi jouer pendant toute la vie d'un homme, en perdant toujours, sans se ruiner jamais.

— Belle fortune, Excellence ! Il n'en est qu'une semblable à Naples : c'est celle du comte Loredano, mon cousin.

— Vous étiez, continua le ministre d'Etat, un des soupirants, attachés au char de la belle Angélia.

Les yeux de Caffarelli se baissèrent, une pâleur montait à son front.

— Ne parlons pas de cela, seigneur ! murmura-t-il.

— Eh quoi ! fit Johann d'un ton de compassion, ne seriez-vous point guéri, ami Aurelio?

— Je vous prie, répéta le gentilhomme, dont la voix s'altéra, ne parlons pas de cela !

En même temps il se leva et traversa la chambre en se dirigeant vers la fenêtre, qu'il ouvrit. La fenêtre donnait sur les jardins. Il y avait en face un grand platane dont les branches dominaient la maison. Le tronc, incliné, s'approchait si près de la fenêtre, qu'on aurait pu le toucher en étendant la main. Johann suivait le Caffarelli d'un regard moqueur.

— Cette belle Doria, pensait-il, vaut pour nous son pesant d'or !

Aurelio pencha son front en dehors de la fenêtre; le jardin était désert, Johann continua tout haut : — Ami, les deux plus belles choses qui soient à Naples, la fortune des Doria et la main d'Angélia, sont inséparables. On ne peut conquérir l'une sans l'autre... Mais je suis assez puissant, moi qui parle pour donner l'une et l'autre à celui qui me servirait fidèlement.

Caffarelli se retourna avec vivacité : — Excellence, prononça-t-il entre ses dents serrées, avec moi, la raillerie est dangereuse.

— Revenez ici, dit Johann paisiblement; à quoi bon raillerais-je? Je vous propose un marché. Répondez sérieusement : voulez-vous être le mari de donna Angélia Doria?

Le gentilhomme, qui venait de se rasseoir, ne trouva point de paroles. Ses mains se joignirent malgré lui. Pendant que Johann attendait, le feuillage du platane eut un frémissement. Le ministre d'Etat et son compagnon regardèrent du côté de la fenêtre.

— Le vent?... commença Johann.

— Non, répondit le Caffarelli; la terre tremble aujourd'hui tout autour du Vésuve.

— Je crois comprendre, reprit le ministre d'Etat, que j'ai fait vibrer en vous la corde vive. Je le savais avant de vous interroger. Vous allez être heureux si vous voulez, Aurelio Caffarelli. Je modifie ma question et je vous demande : que feriez-vous pour acheter la main de donna Angélia Doria?

— Tout ! répondit le gentilhomme sans hésiter.

— C'est bien. Alors posons nos faits. Il y a haine à mort entre Lorédan Doria et ce jeune homme qu'on appelle maintenant le comte Giuliano de Monteleone.

— N'a-t-il point le droit de porter ce nom?

— Peu nous importe, il doit mourir aujourd'hui.

Aurelio tressaillit sur son fauteuil.

— Vous êtes intéressé à cela, poursuivit froidement Johann; Angélia Doria l'accepterait volontiers pour époux. Mais il ne doit pas mourir seul; il lui faut un compagnon; ce compagnon, c'est le comte Lorédan.

— Lorédan ! répéta le gentilhomme avec une répugnance étonnée.

— Vous êtes encore intéressé à cela, répéta Johann du même ton glacial; le comte Doria ne vous accorderait jamais la main de sa sœur... Mais n'allez pas vous faire des fantômes ! Il s'agit d'un duel; il ne s'agit que d'un duel. On a mis depuis six jours une barrière entre nos deux champions, qui se cherchent; aujourd'hui la barrière tombera, voilà tout.

— Mais, dit le Caffarelli, c'est un malentendu qui cause leur haine; un mot d'explication fera tomber tout cela.

— C'est précisément pour empêcher l'explication que j'ai besoin de vous, répliqua Johann.

Quelques feuilles sèches tombèrent des hautes branches du platane. Johann ne jeta de ce côté qu'un regard distrait. Il demanda :

— Avez-vous conservé des relations avec Lorédan Doria?

— Des relations de cour, oui.

— En avez-vous noué avec Julien de Monteleone?

— Certes, c'est l'étoile du moment.

— Etoile brillante, grommela le ministre d'Etat; étoile filante ! J'avais pensé d'abord à ménager entre eux deux un duel réglé et j'avais compté sur vous pour cela, mais l'idée ne vaut rien. Avant de tomber en garde sur le terrain on peut échanger quelques paroles, et je ne veux qu'il y ait une seule parole échangée.

— Il me paraît difficile... voulut dire Aurelio.

— Où serait ma supériorité sur vous, si je ne savais jouer les coups qui vous semblent difficiles?... Lorédan croit que Julien a enlevé Angélia, n'est-ce pas?

— C'est le bruit public.

— Julien est convaincu que Lorédan a enlevé Céleste?

— On le dit.

Johann ricanait.

— Que faut-il donc pour les mettre en mouvement? reprit-il; faire savoir à Lorédan la retraite d'Angélia; dénoncer à Julien l'endroit où Céleste est prisonnière. Comme la retraite d'Angélia et celle de Céleste sont au même lieu...

— Par le ciel ! s'écria le gentilhomme; voici une infernale conception !

Johann se frotta les mains comme si on lui eût fait un compliment flatteur.

— Je vois que vous comprenez, ami, dit-il.

— Je comprends qu'ils se rencontreront, répliqua Aurelio; que chacun d'eux dira : Voilà le ravisseur ! et que s'ils ont des épées...

— Ah ! voilà le principal; il faut qu'ils aient des épées !

Depuis quelques secondes, un fait véritablement étrange avait lieu juste en face de la fenêtre ouverte. Le grand platane ne frémissait plus et ne laissait plus tomber ses feuilles sèches, mais un objet glissait lentement le long de son tronc. Du dehors, à une certaine distance, vous eussiez dit une gigantesque chenille, car il était peu probable qu'un homme pût ramper ainsi sur l'écorce lisse en tenant la tête en bas. La chenille avait la tête en bas. De la chambre de Johann on ne pouvait apercevoir encore cet insecte colossal dont la tête restait un peu au-dessus du niveau supérieur de la croisée.

Arrivé là, il cessa de descendre et demeura immobile. puis sa tête, qui était comme collée à l'écorce, ne montrant que ses cheveux ébouriffés, se dégagea doucement et la figure de notre bon camarade Cucuzone, rougie par la position qu'il gardait, apparut parmi les mèches de ses cheveux. Il avait l'œil et l'oreille au guet.

Il professait, nous le savons, cette opinion : que les gens qui échangent

des confidences ne se défient jamais du haut des croisées. Heureux ceux qui possèdent ainsi la philosophie de leur métier ! Le son monte; Cucuzone avait pu entendre la dernière partie de l'entretien que nous venons de transcrire. Il s'arrêta au moment où Johann disait :

— Il faut qu'ils aient des épées.

Cucuzone garda sa position pendant dix minutes environ. Il fallait être Cucuzone pour cela. Dans cet espace de dix minutes, il entendit que Caffarelli devait se rendre d'abord au palais Doria, puis à l'ancien palais Coriolani, occupé par Julien. Sa mission était la même auprès de Lorédan et de Julien. Chacun d'eux cherchait sa sœur. Il s'agissait seulement de dire à chacun d'eux : votre sœur est à tel lieu. Il s'agissait encore de donner à chacun d'eux le moyen de tromper la surveillance de la police particulière du roi. Il s'agissait, enfin, de faire en sorte que Lorédan et Julien fussent armés. Caffarelli se chargea d'obtenir ce triple résultat.

Il quitta la chambre à coucher de Johann vers dix heures du matin, en promettant de revenir aussitôt sa besogne accomplie. A l'instant même où la porte se referma sur lui, Johann eût comme un éblouissement; il vit une masse sombre glisser le long de l'arbre avec la rapidité d'une pierre qui tombe. Il cessa pour le coup de se frotter les mains, puis il se prit à trembler parce qu'il venait d'entendre dans le jardin ce cri d'espèce particulière qui, tant de fois déjà, a frappé nos oreilles. Cucuzone traversait allées et massifs, sur les pieds, sur les mains, sur la tête. et se donnait de la gymnastique à cœur joie. Il était content, ce bon garçon, comme le limier qui est tombé sur une piste. Arrivé au mur du jardin, qui longeait la ruelle où Peter-Paulus Brown, sujet anglais, avait fourni quelques jours auparavant sa course fantastique, il prit son élan et en atteignit le faîte d'un saut. D'un autre saut, il toucha les dalles de la rue.

Quand il arriva sur la place,il vit au seuil de la maison de police, Caffarelli, qui cherchait de l'œil une voiture. Il fit un signe. Ruggieri qui occupait le siège d'un fiacre mit aussitôt ses chevaux au trot et vint prendre Aurelio; Cucuzone monta derrière.

Il était trois heures après midi, environ, quand le fiacre revint à la piazza del Mercato. Caffarelli en descendit pour rendre compte à Johann du résultat de sa mission.

— A la tombée de la nuit, dit-il, en rentrant dans la chambre à coucher où le ministre d'Etat l'attendait, Lorédan Doria et Julien de Monteleone se rencontreront au-dessus des Camaldules.

— Armés? demanda Johann.

— Armés, répondit le gentilhomme.

— Et les mesures sont prises pour qu'ils y restent tous deux?

Aurelio s'inclina en silence.

— A la bonne heure ! s'écria Johann ; je me sens fort aujourd'hui comme un hercule ! je veux voir cela, oui ! je veux voir cela !

Il ordonna de préparer sa chaise à porteurs et ne put s'empêcher d'ajouter :

— Quel progrès fait ma santé ! ne vivrai-je qu'un siècle?...

XIV

DEUX FOLLES

Johann Spurzheim avait dit vrai à son nouveau confident en parlant de la veuve de Monteleone et de la centenaire de la maison des Folquieri : c'était une folle qui gardait une autre folle. Maria des Amalfi avait perdu de nouveau la raison à la villa Floridiana au moment où l'évidence la forçait à accabler Fulvio Coriolani, vers qui tout son cœur s'élançait malgré elle. Et, depuis lors, Johann n'osait plus affronter sa présence. Il avait foi au principe du docteur Daniel : *La folie a la mémoire de la folie.* Il se disait : « Maintenant elle reconnaîtra en moi l'homme qui vint troubler son sommeil dans la nuit du 13 octobre 1815, l'homme qui se servit d'elle pour porter le coup fatal au comte Mario Monteleone ! » Mais cette crainte ne le faisait point renoncer à ses desseins.

Il était sur le point de gagner cette partie impossible, engagée sans autres armes que son imperturbable perversité ! Encore quelques heures et ce moribond, déjà favori d'un roi, allait se faire à la fois l'héritier du plus haut titre du pays de Naples et des deux plus grandes fortunes réunies qui fussent en Italie. Car il ne faut point oublier qu'une fois morts Lorédan et Julien, il ne restait plus en face de lui que Céleste et Angélia, qui étaient en son pouvoir toutes les deux.

Il y avait bien encore un obstacle, c'était Caffarelli, mais nous savons, par Pietro Falcone, la pauvre Barbe et d'autres, ce que Johann faisait des instruments qui avaient servi.

C'est précisément dans la chambre à coucher de Barbe de Monteleone que nous retrouvons Maria des Amalfi et la vieille Berta sa compagne. Il y avait déjà plusieurs jours que les deux recluses étaient réunies; elles s'étaient reconnues du premier coup d'œil. Maria avait été saisie d'horreur et de frayeur à la vue de celle qui avait été si longtemps son tyran; la centenaire, au contraire, avait éprouvé un sentiment de joie imbécile. Son esclave était retrouvée ! Mais le premier moment passé. elle était devenue inquiète. Depuis son départ du Martorello, divers événements l'avaient très vivement frappée : d'abord sa maladie et cet ordre donné par le prêtre d'aller tout avouer au roi; ensuite la rencontre successive de ses trois victimes. Elle avait vu, et c'était la même nuit, Mario, l'aîné de Monteleone, Julien le second fils, et Céleste, l'idole du père et de la mère. Elle avait de vagues remords. En même temps, ce sentiment éteint, le respect de la vassale pour ses seigneurs renaissait confusément tout au fond de sa conscience troublée.

Parfois, vous l'eussiez surprise à contempler Maria pendant que celle-ci sommeillait. Quelque chose remuait dans ce sépulcre humain. Comme il n'y a point de mots faits exprès pour cette suprême caducité, nous employons les mots de la langue ordinaire. Nous disons : *remords*, *sentiments*, *respect*, nous ajouterons même *tendresse*, mais il faut rabaisser tout ce qu'expriment ces paroles à la taille intellectuelle et morale de ce pauvre être usé qui avait été une femme.

Aujourd'hui, Maria dormait étendue toute habillée sur son lit. Berta filait. Il était quatre heures du soir. Berta s'était déjà levée deux fois pour aller vers la veuve de Monteleone et la regarder dormir. Quand elle vint se rasseoir, elle dit : — Il faudra que j'aille parler au roi !

C'était son refrain et cela suffisait à endormir sa conscience. Elle donna le tour à son fuseau.

— Ah ! fit-elle, celle-ci a bien souffert !

Tout à coup, elle fouilla dans sa poche et prit une petite boîte, qu'elle ouvrit. Des pièces d'or tombèrent sur son tablier. C'étaient les onces doubles de la bourse brodée que le prince Fulvio avait laissée quelques jours auparavant à la maison des Folquieri.

La vieille se mit à sourire aux pièces d'or. Pendant plusieurs minutes elle resta comme absorbée dans sa contemplation, puis elle dit :

— Barbe me donna aussi de l'or autrefois !

En ce moment, la comtesse s'agita dans son sommeil.

— Fulvio !... murmura-t-elle.

Il y avait des larmes dans sa voix. La vieille eut un rire stupide et grommela :

— C'est Mario qu'elle veut dire. Il s'appelait Mario. Mario ! Julien ! Céleste ! Je me rappelle tous ces noms-là. Pourquoi ai-je oublié les choses qui sont plus près de nous? Je ne pense jamais qu'à la fille de ma fille, la nourrice de ces enfants-là, le reste de mon cœur !...

Ses paupières battirent comme si elle avait eu encore une larme pour ce navrant souvenir.

— Bianca ! reprit-elle, Bianca ! Barbe nous proposa de l'argent... Bianca ne voulait pas...

Elle poussa un grand soupir avant de poursuivre :

— Mais un démon la tenta... David Heimer !

Un peu de sang était remonté à ses joues. Elle dit encore :

— Et je n'ai pu la venger !

C'est l'idée qui survit à tout dans ces âmes italiennes. A ce moment Maria des Amalfi se dressa sur son séant et poussa un grand cri. Puis elle sauta hors du lit tout échevelée.

— Je les ai vus ! s'écria-t-elle : tous les trois ! et j'ai vu l'assassin qui veut les tuer comme il a tué leur père !

Elle était sous l'impression d'un cauchemar. Son pas chancelant se dirigea vers la fenêtre, qui donnait sur la cour où les valets de Johann Spurzheim, d'après ses ordres transmis par Caffarelli préparaient sa chaise. Maria continuait en marchant :

— Il est là ! c'est là que mon rêve me l'a montré !

Berta quitta son rouet pour aller à elle. La comtesse mit ses deux mains au-devant de ses yeux, comme pour fuir une épouvantable vision.

— Le voilà ! le voilà ! dit-elle : c'était vrai !

Johann Spurzheim, soutenu par deux valets, descendait le perron pour gagner sa chaise. La vieille Berta mit son œil aux carreaux.

— Je le reconnais celui-là ! dit-elle en se parlant à elle-même.

La comtesse s'éloigna d'elle avec horreur.

— Ah ! répéta-t-elle et sa voix était comme un râle, tu reconnais David Heimer !

Berta fit écho :

— David Heimer !

Et toutes deux, folles qu'elles étaient, croisaient leurs regards pleins d'égarements. Berta pressa son front à deux mains.

— Où est ma mémoire? murmura-t-elle.

— Moi, je me souviens ! moi, je me souviens ! disait la comtesse. C'était la nuit. Il vint dans ma chambre; il me dit : Veux-tu te venger de celui qui t'a pris tout ton bonheur?...

— David Heimer ! répéta encore Berta.

Puis elle ajouta :

— Bianca la fille de ma fille n'est pas encore vengée !

La comtesse tomba sur le sol.

— Oui.... oui... prononça-t-elle entre ses dents serrées; Bianca Giudicelli ! La nourrice infidèle que David Heimer fit disparaître...

La taille voûtée de la centenaire craqua en se redressant tout d'un coup. Ses yeux flambèrent. Elle dit :

— Je vengerai la fille de ma fille !

Puis elle saisit le bâton qui l'avait soutenue pendant son long voyage et se dirigea vers la porte.

— Et moi ! et moi ! criait la comtesse en faisant effort pour se relever; il va les tuer ! il va tuer mes enfants ! Dieu me l'a dit en rêve !

Berta revint sur ses pas. Elle s'agenouilla auprès de sa maîtresse.

— Veuve de Mario Monteleone, dit-elle à haute voix, appuyez-vous sur mon bras. La force que j'ai n'est pas à moi : c'est Jésus, fils de Marie, qui me la donne. Je vous défendrai, je vous vengerai, je mourrai !

Elle tendit une main à la comtesse, de l'autre, elle appuya son rosaire contre ses lèvres en disant :

— Je suis le châtiment qui marche. Où il est, j'irai !

XV

ARMES PARLANTES

C'était un spectacle fait pour inspirer la terreur. Le ciel, rayé de larges bandes aux couleurs violentes, présentait un de ces aspects que les peintres n'osent point rendre, craignant la critique imbécile du vulgaire. Les nuages violets, verts, orangés, couleur de sang, superposaient leurs bandes symétriques. A l'horizon, c'était du feu. Le soleil se couchait. En face du soleil couchant se dressait le géant qui mit un jour sa main lourde sur Herculanum et Pompéïa, les villes ensevelies : le Vésuve.

Le Vésuve avait son atmosphère propre et son état météorique qui ne ressemblaient en rien au reste du ciel. C'était un amas de vapeurs pesantes, roulées en nuages tordus comme ceux qui sortent de la bouche d'un canon. Des rais de foudre traversaient incessamment en zigzags étincelants cette masse de ténèbres dont les profondeurs s'éclairaient, mais le bruit du tonnerre se confondait avec les fracas de la montagne. C'étaient d'immenses murmures, des voix puissantes qui semblaient envelopper la ville. Le vent ne souflait plus. La terre frémisssait comme si la lave bouillonnante eût été là sous les pieds des spectateurs.

Ils étaient nombreux, les spectateurs. Les quatre cent mille habitants de Naples étaient là, dispersés sur le versant des collines, ou groupés sur les terrasses des maisons. Ils attendaient. La lave n'avait pas encore débordé.

Ils étaient là, les quatre cent mille spectateurs de Naples, et quatre cent mille autres dispersés dans les campagnes environnantes, dans les villes, dans les îles, sur la mer, partout, car l'amphithéâtre est large autour de pareilles tragédies. Dans le port, les vergues des navires ployaient sous le poids des matelots.

Les lueurs volcaniques devenaient plus intenses à mesure que la nuit tombait. D'étranges rayons projetaient une lumière éclatante sur le versant du mont qui regardait Naples. Le reste du volcan se détachait en silhouette. Il y avait un endroit qui semblait rayonner une lueur propre et presque surnaturelle. C'était là qu'on attendait l'éruption. Tous les regards s'y portaient. C'était l'espace compris entre les plans et les bouches de 1794, dans la partie sud du mont, au-dessus des Camaldules. Chose singulière, aucune créature humaine n'apparaissait sur toute l'étendue du mont, excepté en ce lieu marqué pour la catastrophe finale. Avec des lunettes on pouvait distinguer là des hommes qui s'agitaient. Et à mesure que rougissaient les bouches du volcan, le nombre de ces hommes augmentait. De tous côtés, ces mots couraient : « La lave va déborder ! la lave va déborder ! »

Parmi les navires du port, il y en avait un en partance : c'était le *Pausilippe*, de Marseille, qui commençait sa manœuvre d'appareillage. Le pont était encombré de passagers. Entre tous, deux se faisaient remarquer par leur belle tenue et les fortes lunettes qu'ils braquaient sur le volcan. Nous souhaitons que le lecteur domine son émotion en apprenant que ces deux passagers étaient Peter-Paulus Brown (de Cheapside) et sa femme Pénélope, échappés tous deux sains et saufs aux terribles dangers de leur excursion dans la montagne.

Peter-Paulus, avant de quitter *cette détesbeule païsse*, aurait bien désiré voir la destruction de quelque localité importante par la lave; mais il eut beau se prévaloir de son titre de sujet anglais, le patron du *Pausilippe* leva l'ancre à la marée. Pénélope descendit dans sa cabine et ouvrit ses tablettes. Son voyage y était raconté en ces termes :

« Royaume de Naples. — Provinces méridionales. — Montagnes. — Forêts. — Cavernes. — Je suis remarquée par plusieurs capitaines de brigands. — Leur timidité. — Laideur des femmes. »

Elle écrivit au-dessous :

« Naples, — Eruption du Vésuve, volcan situé près de cette ville. — Quelques passagers me remarquent. — Passagères laides. »

Les ténèbres grandissaient. Le volcan, flambeau immense et sans cesse plus éclatant, était seul désormais pour éclairer le paysage. Il est temps que nous disions au lecteur ce qu'étaient ces ombres humaines qui tranchaient en noir sur le flanc lumineux de la montagne, et qui excitaient, dans l'innombrable foule des spectateurs, une curiosité aussi grande que l'éruption elle-même.

Johann Spurzheim avait été bien servi par son nouveau lieutenant Aurelio Caffarelli. Celui-ci, homme de cour, s'était présenté successivement au palais Doria et au palais Coriolani, demeure du jeune comte Julien. Il avait dit à Lorédan : « Le comte Julien a caché votre sœur dans une villa située sur la route de Portici, au delà des Camaldules. » Il avait répété textuellement la même phrase à Julien, en changeant cependant le nom du ravisseur : C'était le comte Lorédan qui avait enlevé et sequestré la sœur de Julien.

Nous n'avons pas oublié que Lorédan et Julien étaient surveillés dans leurs demeures respectives par la police particulière du roi. Il fallait lever cet obstacle; il fallait aussi que les deux adversaires fussent armés. Caffarelli trouva une seule et même solution pour ces deux problèmes. Il procura au Doria, il procura au Monteleone, qui ne savaient tous deux comment lui témoigner la reconnaissance que méritait son zèle, deux costumes d'officier de la garde. C'était le prétexte, bien plus, c'était l'obligation de porter l'épée.

Les deux comtes parvinrent à quitter leurs palais à peu près à la même heure. Ils galopèrent un quart d'heure sans se rencontrer. Julien mit pied à terre le premier, parce qu'il avait coupé court à travers les champs et les jardins, plus près des bouches. Il n'y avait pas une âme dans les campagnes voisines. Dès la veille, toutes les maisons situées au versant méridional du mont avaient été abandonnées.

Le crépuscule commençait à s'obscurcir lorsque Julien, qui ne connaissait point la campagne de Naples, se mit à chercher son chemin au travers des enclos déserts, la menace évidente du volcan lui défendait de couper à gauche. A droite, c'étaient des sentiers qui s'enchevêtraient à perte de vue. L'embarras le prenait, lorsqu'il aperçut une manière d'escorte qui traversait les bosquets de la villa Saint-Ange. Le cortège se composait d'une chaise à porteurs fermée, et de quatre valets qui ne paraissaient point armés. Julien héla sa question, et une voix cassée sortit de la chaise pour lui dire :

— Suivez ce cavalier qui monte devant vous.

Julien prit sa course. Le cavalier portait l'uniforme de lieutenant de la garde, Julien avait sans doute oublié qu'il avait lui-même un costume pareil. Dès qu'il fut parti, la voix se fit entendre de nouveau dans l'intérieur de la chaise.

— Avancez ! ordonna-t-elle aux porteurs le plus près possible sans sortir du bosquet !

Ceux qui avaient causé, ne fût-ce qu'une fois, avec le seigneur Johann Spurzheim n'auraient pas hésité à reconnaître cette voix.

Au bruit des pas de Julien qui courait, le cavalier se retourna. Dès ce moment la nuit était tout à fait tombée, mais le volcan éclairait terriblement. Julien et le cavalier poussèrent à la fois un grand cri.

— Misérable ! dit Julien qui dégaîna d'instinct comme s'il n'eût fait autre chose en sa vie.

Lorédan répondit, dégaînant aussi et souriant avec amertume :

— Tu ne t'attendais pas à me trouver ici !

Ils fondirent l'un sur l'autre l'épée à la main. Lorédan, cavalier accompli, n'ignorait rien des secrets de l'escrime; Julien, au contraire, était novice. Mais c'était un de ces novices qui tuent les capitaines : cœur et griffes de lion ! Dès le premier choc, il passa sous l'épée de Lorédan et le renversa d'un coup de garde, car la pointe avait manqué le corps. Il laissa Lorédan se relever. Dans le bosquet, Johann disait tout bas à l'un de ses prétendus valets :

— Souvenez-vous, seigneur Aurelio, qu'ils doivent rester là *l'un et l'autre !...*

Le Doria se remit en garde en murmurant :

— Seigneur, je vous remercie.

Et les deux fers se croisèrent de nouveau. Julien avait gardé toute son impétuosité. Lorédan était sur la réserve. Il parait et rompait. Il y avait en lui désormais de l'hésitation. Plusieurs causes concouraient à cela : d'abord sa générosité naturelle; un seul coup d'œil lui avait démontré l'inexpérience de ce jeune homme qui venait de lui donner la vie. En second lieu, aux lueurs croissantes que le cratère lançait en gerbe, il avait distingué plusieurs ombres à la lisière des bosquets de citronniers. Enfin, sur le penchant qui descendait à la route de Portici, il voyait une charrette de paysan qui s'avançait, attelée de deux buffles.

Sur le char, il y avait deux femmes : l'une d'elles, parvenue aux dernières limites de l'âge, était assise et tenait à la main son grand bâton comme un sceptre. L'autre, échevelée et toute pâle, s'agenouillait sur le devant de la

voiture et tendait les bras en avant. On devinait qu'elle criait. Ce groupe, faisant face au foyer lumineux, était éclairée comme en plein jour.

Un grand bruit souterrain se fit. Une immense gerbe de flammes s'élança hors du cratère. Au loin, Naples, les collines, la mer et les îles sortirent brusquement de l'ombre. Puis après la pluie de feu, un noir nuage de cendres ramena pour un instant les ténèbres. Au loin, les spectateurs de ce prodigieux incendie se signaient et répétaient :

— La lave va déborder ! La lave va déborder !

Les cloches des monastères voisins tintaient le glas. Quiconque croyait en Dieu avait la prière aux lèvres. Johann Spurzheim dit au Caffarelli :

— C'est à prendre ou à laisser. Le moment est venu. Angélia et la fortune... ou ma vengeance, qui est la misère et la mort ! choisissez.

Le Caffarelli avait la tête baissée. Johann souleva le store de sa chaise et lui tendit un objet que l'ombre épaisse répandue par le feuillage des citronniers empêchait de voir distinctement. Cela avait à peu près la forme d'une béquille. Caffarelli prit l'objet et s'essuya le front qu'il avait en sueur. Johann poursuivit :

— Aussitôt que Julien de Monteleone va tomber sous l'épée de Doria, vous viserez au cœur de celui-ci... et vous serez un grand seigneur !

Aurelio se coula jusqu'au dernier tronc du bosquet. Le combat continuait. La charrette avançait; on ne pouvait entendre les cris de cette pauvre femme, agenouillée et les cheveux épars. Le fracas du volcan augmentait de minute en minute.

Quand le nuage de cendre fut dissipé, Johann et ceux qui étaient dans le bosquet purent voir que le sang de Lorédan Doria coulait par deux blessures. La colère lui venait. Il commençait à serrer le Monteleone, dont le poignet malhabile se lassait.

Mais tout à coup les regards de Johann et de ses compagnons furent attirés par un spectacle inattendu. Une longue traînée de feu sillonna le versant sud-ouest du mont, dans la direction de Torre del Mauro. A ces lueurs nouvelles et plus vives une cavalcade véritablement fantastique apparut. A la tête marchait, ou plutôt dévorait l'espace, un homme enveloppé d'un long manteau rouge qui flottait au vent de sa course. Vous eussiez dit le génie fulgurant de ces immenses embrasements.

Il allait, il volait, penché sur le garrot de son cheval, qui semblait de feu. Derrière lui d'autres cavaliers suivaient. Le plus proche était de petite taille et ressemblait à une femme. A cette vue Johann parut frappé d'épouvante cria :

— Tire Aurelio !

Mais sa voix se perdit dans le bruit. Julien rompait à son tour, et se rapprochait du bosquet où Aurelio était en embuscade. La charrette s'arrêta soudain; les buffles refusaient d'avancer. Un épouvantable craquement avait déchiré la montagne. La bouche du cratère vomit une masse de feu bien plus considérable que la première, et aux alentours, le même cri sortit de huit cent mille poitrines :

— La lave ! la lave !

C'était en effet la lave qui sortait. Pendant une minute ce nuage de cen-

dres qui suit toujours chacune des convulsions principales, couvrit la scène comme un voile épais. Tout disparut : les combattants, les hommes du bosquet, la charrette traînée par les buffles, et la cavalcade qui venait de Torre del Mauro.

Puis un coup de vent chassa les nuages, et chaque détail du drame se montra de nouveau, noyé dans une ardente lumière. Le char était tout près la femme échevelée en descendait. Elle criait : Mon fils ! mon fils !

Julien de Monteleone, tenant son épée à bras raccourci fondait sur Lorédan, qui lui tenait la pointe au cœur. Caffarelli visait, appuyant son fusil à vent au tronc d'un arbre pour mieux assurer le coup. C'était l'instant suprême...

Vîtes-vous jamais la foudre tomber? Le cavalier au manteau de pourpre sortit du nuage. Ses éperons sanglants labourèrent encore une fois le flanc de son cheval qui bondit, puis s'abbattit. Le cavalier, saisissant la selle au moment de la chute se trouva sur ses pieds. Il se précipita en avant à l'instant même où Julien et Lorédan se fendaient l'un sur l'autre.

Les deux épées lui traversèrent à la fois la poitrine en sautoir.

Il ne tomba pas. Le vent, en rejetant son feutre en arrière, avait découvert le noble visage du prince Fulvio Coriolani.

— Ma mère, dit-il à la femme échevelée qui se traînait en râlant, on m'avait gravé sur le bras autrefois l'écusson de Monteleone; voilà que je l'ai maintenant sur le cœur : le reconnais-tu?

Julien et Lorédan s'étaient reculés stupéfaits, devant cette poitrine où les deux épées restaient plantées en croix armoiries funèbres et parlantes !

— Mon fils ! mon fils ! mon fils ! prononça par trois fois Maria des Amalfi,

Fulvio chancela enfin. Ce fut Fiamma qui le soutint dans ses bras. Fiamma était ce cavalier qui le suivait de près sur la route. Derrière elle venaient Cucuzone et Ruggieri, puis Céleste et Angélia délivrées.

Le marin et le saltarello s'étaient élancés dans le bosquet, Caffarelli eut la tête cassée d'un coup de pistolet, puis Cucuzone et Ruggieri amenèrent la litière où était Johann Spurzheim.

Et la lave débordait parmi les prodigieux embrasements du cratère, d'où sortait maintenant une haute et large colonne de feu qui semblait soutenir la voûte de fumée aux tons de bronze sanglant. La lave coulait incandescente d'abord vers la lèvre de l'entonnoir, puis rouge, puis brunâtre : elle débordait lentement, incendiant tout sur son passage. Dès que son flot bouillant touchait le pied d'un arbre, l'écorce éclatait, les feuilles crispées se tordaient, l'arbre tombait. Au loin sur les collines environnantes, sur les terrasses de la ville, sur les navires que la mer ballotait, car l'ouragan était revenu dans le golfe, tous les spectateurs se disaient :

— Que font ceux-là si près de la mort? Ils auraient encore le temps de fuir !

Des montées les plus voisines, on distinguait bien, dans ce centre éclatant, l'homme habillé de pourpre. Les autres s'agenouillaient autour de lui, parce que la pauvre mère disait toujours, étranglée par les sanglots :

— Mon fils ! mon fils ! mon fils !

Lorédan était à genoux, Angélia aussi, les yeux baissés, le cœur défail-

lant; Julien de même, et Céleste qui pleurait. Le prince Fulvio, l'homme de pourpre, avait dit :

— Priez pour moi, ma mère, noble martyre ! priez pour moi, Lorédan, mon ami d'autrefois, et vous donna Angélia, que j'ai tant aimée ! Priez pour moi, Céleste et Julien, mon frère et ma sœur. J'ai péché, mais je meurs comme un Monteleone doit mourir ! Je me repens, loué soit Dieu !

Maria des Amalfi se traîna jusqu'à lui. Elle embrassa ses genoux. Fulvio Coriolani se baissa et mit un baiser sur son front.

— Je ne peux pas vous entourer de mes bras, ma mère, dit-il, parce que mes deux mains retiennent mon sang qui emporte ma vie.

Puis relevant la tête :

— Lorédan Doria, je vous accorde la main de ma sœur : qu'elle soit heureuse ! Donna Angélia Doria, je vous prie de prendre pour époux Julien de Monteleone, mon frère Julien...

Sa voix trembla, mais il put ajouter :

— Que je voie vos mains enlacées avant de fermer les yeux pour jamais.

On obéit : les deux couples se formèrent. La pauvre mère murmurait :

— Tu ne mourras pas ! tu ne mourras pas !

Porporato eut un sourire triste et fier.

— Ma mère, répondit-il, celui dont la vie fut une tempête disparaîtra dans un coup de tonnerre. Loredano, et vous, donna Angélia, mon frère et ma sœur vous apportent un nom que la honte n'a point touché !

— Vivez, comte Monteleone ! murmura Loredano.

— Vivez, oh ! vivez ! répéta Angélia.

Céleste et Julien n'avaient point de paroles.

Porporato tourna la tête vers la lave qui venait. On sentait déjà le vent tiédir, et la terre brûlait sous les pieds.

— Nous avons encore cinq minutes, dit-il.

Puis, s'adressant à Cucuzone et à Ruggieri qui tenaient Johann Spurzheim :

— Lâchez ce malheureux ! ordonna-t-il.

Ils obéirent. Johann se prosterna.

— A l'heure de mourir, reprit Porporato, dont les yeux inspirés regardaient le ciel, on entend la voix des saints. Mon père me parle. Mon père ne veut pas être vengé. Johann Spurzheim, c'est la main du Très-Haut qui te frappera, moi je te pardonne !

Le vivant cadavre mit sa tête dans la poussière; mais un sourire était sur ses lèvres crispées. Il se disait :

— Rien ne peut contre moi je les enterrai tous !

Porporato regarda encore en arrière.

— Fuyez tous ! commanda-t-il d'une voix impérieuse.

— Vous laisser ici, comte ! objecta Lorédan.

— Sauve ma sœur ! continua Porporato; Julien, sauve ton Angélia : la mort est à une minute de vous ! A ma mère ! ajouta-t-il en s'adressant à ses deux fidèles Cucuzone et Ruggieri : je vous la confie.

— Et moi?... râla Johann Spurzheim.

Sa voix s'étouffa dans sa gorge. La main de Dieu ne se faisait pas atten-

dre. La vieille Berta Giudicelli s'était glissée hors de la charrette. Elle avait rampé jusqu'à lui. Ses deux mains se nouèrent comme un collier autour du cou de Johann, qui se raidit en une dernière convulsion La vieille Berta s'affaissa auprès de lui en prononçant le nom de Blanche, la fille de sa fille. La lave était à quelques pas.

Ils ne restaient plus que deux : Porporato et Fiamma.

Il n'était plus temps de fuir.

Fiamma leva son regard vers le ciel. Son visage rayonnait une joie profonde et tranquille.

— Loué soit ton Dieu, dit-elle, je le prie comme un frère, de toute mon âme. Je l'adore ! je lui offre mon repentir, ma vie et mon amour ! Loué soit ton Dieu qui m'a choisie pour mourir avec toi !

Ils se mirent tous les deux à genoux.

. . . . . .

Les fugitifs s'arrêtèrent au sommet d'un monticule, de l'autre côté de la route de Portici. La lave ne pouvait désormais les atteindre. Ils se retournèrent.

Ils virent dans un cadre effrayant et splendide ce tableau de mort, radieux comme une apothéose. Le prince Coriolani et Fiamma se tenaient par la main : tous deux levaient l'autre main vers le ciel. Ils étaient si admirablement jeunes et beaux, que déjà l'esprit les voyait planer au-dessus de la terre. Ils souriaient et ils priaient.

Une auréole de feu était autour de leurs chevelures mariées. Et au-dessus d'eux le volcan jetait ses pluies de feu comme une gloire.

Le flot de lave passa. Il se fit un peu de fumée au-dessus de leurs corps submergés...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : *Le palais Doria*

I. — Le colonel San Severo 5
II. — A travers la fête 8
III. — La grotte d'Endymion 13
IV. — Peter-Paulus au bal 20
V. — Le marquis de Malatesta 24
VI. — Le gant de Lorédan Doria 31
VII. — Le roi du jour et le roi de la nuit 40

DEUXIÈME PARTIE : *Maria des Amalfi*

I. — Djâbel le grand Scorpion 47
II. — Le livre de l'avenir 54
III. — Berta Giudicelli 58
IV. — Le réveil 65
V. — La séparation 71
VI. — Pauvre mère ! 74
VII. — Tête à tête 79
VIII. — La promesse 83
IX. — Beau-père et gendre 86
X. — Toile d'araignée 92
XI. — L'écusson de Monteleone 98
XII. — Le plaidoyer de Johann Spurzheim 101

TROISIÈME PARTIE : *La montagne et le volcan*

I. — Un cœur percé de deux épées 109
II. — Le sommeil de Manuele 113
III. — Le portrait 121
IV. — La villa Floridiana 125
V. — L'explosion d'une mine 130
VI. — La harpe 141
VII. — Le roi de la nuit 145
VIII. — Les deux pêcheurs 148
IX. — Une idée de Ruggieri 151
X. — Toutes voiles dehors 156
XI. — Le dernier récit de Mariotto 161
XII. — Du danger de raconter trop bien les histoires 168
XIII. — Aux écoutes 176
XIV. — Deux folles 182
XV. — Armes parlantes 185

Chartres. — Imprimerie Félix Lainé. 215.4.23.

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN — PARIS

LES ŒUVRES DE PAUL FÉVAL

seule édition revue et corrigée,
seront **entièrement recomposées,** format in-8° écu,
avec couverture illustrée.

SONT PARUS :

Les Merveilles du Mont-Saint-Michel.
La Louve.
Valentine de Rohan.
La Fille du Juif-Errant.
Le Loup Blanc.
Chouans et Bleus.
Frère Tranquille.
La Fête du Roi Salomon.
Fontaine aux Perles.
Le Régiment des Géants.
Les Compagnons du Silence.
Le Prince Coriolani.

PARAITRONT SUCCESSIVEMENT :

Romans enfantins.
Les Couteaux d'or.
Première Aventure de Corentin Quimper.
Le Coup de Grâce.
Les Errants de Nuit.
La Cavalière.
La Chasse au Roi.

La publication se fera au fur et à mesure de l'épuisement de l'édition à 7 francs.

Collection des **Grands Romans, à 3 francs.**

LE BOSSU :

I. *LE PETIT PARISIEN.* — II. *LAGARDÈRE*
III *LES CHEVAUCHÉES DE LAGARDÈRE*
IV. *MARIQUITA.* - V. *COCARDASSE & PASSEPOIL*

5 volums parus.

SAINT-DENIS. IMP. J. DARDAILLON